


Ex
Libris
Danielis
Girtanneri
utile miscere dulci.

HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN.

TOME QUINZIÈME.

LIVRES QU'ON TROUVE

chez le même Libraire.

On trouve chez Maradan l'Histoire d'Angleterre d'Henry, traduite par Cantwel & Boulard, qui a revu le présent volume & les suivans.

On trouvera des réponses aux objections de Gibbon contre le Christianisme, 1°. dans la Traduction italienne de son Histoire, qui a paru à Pise, chez Gisesi, vers 1780;

2°. Dans les différentes Réfutations qui ont paru en Angleterre, dont plusieurs se trouvent citées page 162 du premier tome de l'Index général du Monthly Review, imprimé en 1786. Voyez aussi la Table de l'Esprit des Journaux.

Nous croyons faire plaisir aux Lecteurs, en leur annonçant que le Citoyen Selis, à qui nous devons l'excellente Traduction de Perse, travaille à des traductions de Dion Cassius & d'Appien.

Puissions-nous jouir aussi, 1°. de la Traduction que Brequigny a faite de Strabon;

2°. Et de la Table raisonnée qu'on a faite de l'Histoire de France, de Vely, Table dont l'impression étoit presque finie avant la Révolution, & dont la publication sera si utile à ceux qui étudient l'Histoire!

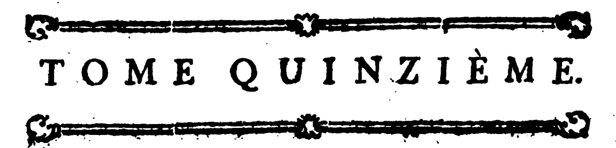
Le Citoyen Binet, qui nous a donné la meilleure Traduction d'Horace, prépare la Traduction d'un Ouvrage intéressant de Meiners sur les Romains.

Il seroit à souhaiter qu'on réunît dans un volume les meilleures Imitations ou Traductions des Odes d'Horace, faites en vers par La Harpe, Reganhac, Ximenes, Cerutti, & autres! Il faudroit puiser à cet égard dans l'Almanach des Muses & dans les Œuvres d'Horace en vers, qui ont paru à Paris en 1752.

HISTOIRE
DE LA DÉCADENCE
ET
DE LA CHUTE
DE
L'EMPIRE ROMAIN,

Traduite de l'Anglois de GIBBON, *par* D. M. & C.

Et revue par A. M. H. B.



TOME QUINZIÈME.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière André des Arts, n°. 9.

An IIIme. de la République Françaiſe, cinquième mois, vieux ſtyle 1795.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce quinzième Volume.

CHAPITRE LIV.

CHAPITRE LV.

CHAPITRE LVI.

CHAPITRE LVII.

CHAPITRE LVIII.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA DÉCADENCE ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN.

CHAPITRE LIV.

Origine & Doctrine des Pauliciens. Persécutions qu'ils essuyèrent de la part des Empereurs Grecs. Leur révolte en Arménie, &c. Leur établissement dans la Thrace. Propagation de leur Doctrine en Occident. Germes, caractères & suites de la réforme.

Les diverses Nations qui embrassèrent le Christianisme conservèrent leur carac- Paresse & superstition de l'Eglise grecque.

tère. Les naturels de la Syrie & de l'Egypte, toujours pareſſeux, ſe livrèrent à une dévotion contemplative : Rome Chrétienne voulut encore gouverner le Monde, & des Grecs exercèrent leur ſagacité & leur vain babil dans des diſcuſſions de Théologie Méthaphyſique. Ceux-ci, au lieu d'adorer en ſilence les myſtères incompréhenſibles de la Trinité & de l'Incarnation, agitèrent avec chaleur des Controverſes ſubtiles, qui étendirent leur Foi peut-être aux dépens de leur charité & de leur raiſon. Les guerres ſpirituelles troublèrent la paix & l'unité de l'Egliſe, depuis le Concile de Nicée juſqu'à la fin du ſeptième ſiècle ; & elles ont tellement influé ſur la décadence & la chute de l'Empire, que je me ſuis vu trop ſouvent obligé de ſuivre les Conciles, d'examiner les Symboles, & de dénombrer les Sectes de cette période orageuſe des Annales eccléſiaſtiques. On n'a guère entendu le bruit de la Controverſe dans l'intervalle qui s'eſt écoulé du

huitième siècle aux derniers temps de l'Empire de Constantinople : la curiosité étoit épuisée, le zèle éprouvoit de la fatigue, & les Décrets de six Conciles avoient irrévocablement fixé les articles du Symbole catholique. L'esprit de dispute est frivole & pernicieux ; mais il exerce les facultés intellectuelles, il leur donne de l'énergie ; & les Grecs se contentoient de jeûner, de prier, & de croire aveuglément à ce que disoient le Patriarche & son Clergé. A cette époque de superstition, les Moines prêchoient le culte de la Vierge & des Saints, celui des reliques & des images ; ils débitoient leurs miracles & leurs visions, & l'on peut sans injustice comprendre ici, sous le nom de Peuple, les premières classes de la société. Les Empereurs de la Dynastie Isaurienne entreprirent d'éveiller leurs Sujets dans un moment défavorable & d'une façon un peu rude ; la raison fit alors quelques prosélytes ; le plus grand nombre fut subjugué par l'intérêt ou la

crainte; mais l'Orient défendit ou regretta ses images, & leur rétablissement fut une fête pour les Orthodoxes. Au milieu de cet état passif, aucun des Fidèles ne se révoltoit, & les Chefs de l'Eglise se trouvèrent affranchis du travail, ou privés de la superstition. Les Païens avoient disparu; les Juifs se taisoient & menoient une vie obscure. Les disputes avec les Latins n'arrivoient pas souvent: c'étoient des hostilités lointaines contre un ennemi national, & les Sectes de l'Egypte & de la Syrie jouissoient de la tolérance à l'ombre des Califes Arabes. Vers le milieu du septième siècle, le despotisme spirituel choisit pour victimes les Pauliciens qui sortoient de l'école de Manès; on épuisa leur patience; on les poussa au désespoir & à la rebellion, & dispersés en Occident, ils y répandirent les germes de la réforme. Ce dernier effet me détermine à entrer dans des détails sur la doctrine & l'histoire des Pauli-

CIENS (1); & comme ils ne peuvent plus ſe défendre, l'impartialité & la bonne foi m'obligeront à faire valoir le bien & à atténuer le mal qu'en ont dit leurs adverſaires.

Les Gnoſtiques furent accablés par la grandeur & l'autorité de l'Egliſe, dont ils avoient troublé l'enfance. Loin de pouvoir égaler ou ſurpaſſer les Catholiques en richeſſes, en ſavoir & en nombre, les foibles partiſans que conſervoit cette Secte furent chaſſés des capitales de l'Orient & de l'Occident, & relégués dans les villages & les montagnes ſitués ſur les rives de l'Euphrate. On apperçoit au

Origine des Pauliciens, ou Diſciples de St. Paul, A. D. 660, &c.

(1) Le ſavant Mosheim examine avec ſa juſteſſe & ſa bonne foi ordinaires les erreurs & les vertus des Pauliciens (Hiſt. Eccleſ. Seculum IX, p. 311, &c.). Il tire les faits de Photius (contra Manichæos, l. 1) & de Pierre le Sicilien (Hiſt. Manichæorum). Le premier de ces Ouvrages n'eſt pas tombé entre mes mains; j'ai lu le ſecond (que Mosheim préfère) dans une Verſion latine inſérée in *Maxima Bibliotheca Patrum* (t. 16, p. 754—764), d'après l'édition du Jéſuite Raderus (Ingolſtadii 1604, in-4°.).

cinquième siècle quelques traces des Marcionites (1). Mais tous les Sectaires furent confondus sous la dénomination de Manichéens : ceux-ci voulant réconcilier les doctrines de Zoroastre & de Jésus-Christ, furent persécutés par les deux Religions. Pendant le règne du petit-fils d'Héraclius & aux environs de Samosate, plus célèbre par la naissance de Julien que par le nom qu'elle a donné à un royaume de Syrie, on vit paroître un Réformateur, que ses disciples annoncèrent bientôt pour un Missionnaire de la vérité, digne de la confiance des hommes. Constantin reçut dans sa modeste habitation de Mananalis, un Diacre qui revenoit de Syrie où il avoit été captif, & qui lui donna le Nouveau Testament,

---

(1) Au temps de Théodoret, le diocèse de Cyrrhus en Syrie, contenoit huit cent villages : deux de ces villages étoient habités par les Ariens & les Eunomiens, & huit par les Marcionites, que le laborieux Evêque réunit a l'Eglise catholique (Dupin, Bibliot. Eccles. t. 4, p. 81, 82).

que la prudence du Clergé Grec, & peut-être des Prêtres Gnostiques, cachoit déjà au vulgaire (3). Ses études se bornèrent aux livres de ce recueil; il en fit la règle de sa Foi, & les Catholiques qui contestent ses interprétations, avouent que les Textes cités par lui sont purs & authentiques. Il prit un goût & un respect particuliers pour les écrits & le caractère de Saint Paul : les ennemis de la Secte qu'il a formée, disent que le nom de Pauliciens vient d'un Prédicant inconnu; mais je suis persuadé que ses disciples l'adoptèrent, parce qu'ils croyoient avoir de l'affinité avec l'Apôtre des Gentils. Constantin & ses Eleves représentoient, disoient-ils, Tite, Timothée, Sylvanus, Tychichus, les premiers disciples de Saint Paul; ils donnèrent à leurs Congrégations dans l'Arménie & la Cappadoce, le nom

(3) *Nobis profanis ista (Sacra Evangelia) legere non licet, sed Sacerdotibus duntaxat* : tel fut le premier scrupule d'un Catholique à qui on conseilloit de lire la Bible (Petr. Siculus, p. 761).

des églises fondées par les Apôtres ; & cet innocent moyen ranima le souvenir & l'exemple des premiers âges de l'Eglise.

Leur Bible. Le Réformateur chercha dans l'Evangile & les Epîtres de Saint-Paul, le symbole des premiers Chrétiens ; & les Protestans applaudiront du moins à l'esprit de ces recherches. Les premiers Pauliciens rejetoient les deux Epîtres de Saint Pierre (4), l'Apôtre de la Circoncision ; ils ne lui pardonnoient pas d'avoir soutenu contre leur favori l'observance de la Loi mosaïque (5). Ainsi que les Gnostiques, ils

(4) Des Anciens & des Modernes, dignes de quelque attention, ont aussi rejeté la *seconde* Epître de St. Pierre (Voyez Wetstein, ad loc. Simon, Hist. Critique du Nouveau Testament, c. 17). Les Pauliciens dédaignoient aussi l'Apocalypse (Petr. Sicul. p. 756). Mais puisque les contemporains ne leur en firent pas un crime, il faut que les Grecs du neuvième siècle ayent mis peu d'intérêt aux révélations.

(5) Cette dispute, qui n'a pas échappé à la malignité de Porphyre, suppose de l'erreur ou de la passion dans l'un ou l'autre des Apôtres, ou peut-être dans tous les deux, Saint Chrysostome, Saint Jérome & Erasme, la donnent pour une querelle supposée, une fraude pieuse,

méprisoient tous les livres de l'Ancien Testament, parmi lesquels ceux de Moïse & des Prophètes avoient été consacrés par les Décrets de l'Eglise catholique. Constantin, qu'on nommoit le nouveau Sylvanus, rejeta avec la même hardiesse, & sans doute avec plus de raison, ces visions dont les Sectes orientales ont fait un si grand nombre de beaux volumes (6); ces productions fabuleuses des Patriarches Hébreux & des Sages de l'Orient; ces Evangiles, ces Epîtres & ces Actes supposés, qui surchargèrent le Code orthodoxe au premier siècle de l'Eglise : il rejetoit de plus la Théologie de Manès, les hérésies qui y avoient quelque rapport,

---

imaginée pour servir les Gentils & corriger les Juifs (Middleton's Works, vol. 2, p. 1 — 20).

(6) Le Lecteur qui désirera des détails sur tous les livres hétérodoxes, peut consulter les recherches de Beausobre (Hist. Critique du Manichéisme, t. 1, p. 305 — 437). Saint Augustin parlant des Livres Manichéens qui se trouvoient en Afrique, dit, *tam multi, tam grandes, tam pretiosi Codices* (contra Faust. XIII, 14), mais il ajoute sans pitié : *incendite omnes illas Membranas*, & on suivit son conseil à la rigueur.

& les trente classes d'Æons qu'avoit créées la fertile imagination de Valentin. Ses disciples condamnoient sincèrement la mémoire & les opinions des Manichéens; & ils se plaignoient de l'injustice de leurs adversaires, qui chargeoient de ce nom odieux les Sectateurs de Saint Paul & de Jésus-Christ.

Simplicité de leur doctrine & de leur culte.

Les Chefs des Pauliciens brisèrent plusieurs anneaux de la chaîne ecclésiastique; ils étendirent leur liberté en réduisant le nombre des Docteurs qui asservissent la profane raison à la voix des mystères & des miracles. La Secte des Gnostiques s'étoit formée avant que le Christianisme fût établi par les Loix; & outre le silence de Saint Paul & des Evangélistes, l'habitude & la haine préservèrent les Pauliciens des innovations qui s'introduisirent peu à peu dans la discipline & la doctrine de l'Eglise. Les objets transformés par la superstition ne leur en imposoient pas. Une image descendue du Ciel n'étoit à leurs yeux que l'ouvrage d'un

mortel, & ils n'y voyoient d'autre mérite que le talent de l'Ouvrier. Ils regardoient les reliques miraculeuses comme des ossemens & des cendres inanimées, dénuées de vertu, & peut-être étrangères à la personne à qui on les attribuoit; la vraie Croix étoit dans leur opinion un morceau de bois sain ou pouri; le corps & le sang de Jésus-Christ, du pain & du vin qui sont un don de la nature & un symbole de la grace. Ils ôtoient à la mère de Dieu les honneurs célestes & son immaculée Conception: ils ne prioient pas les Saints & les Anges d'employer leur médiation au Ciel, & de donner des secours sur la terre. Dans la pratique ou du moins dans la théorie des Sacremens, ils vouloient abolir tous les objets visibles de culte, & les paroles de l'Evangile étoient pour eux le baptême & la communion des Fidèles. Ils interprétoient l'Ecriture d'une manière assez libre; & lorsque le sens littéral les embarrassoit, ils se sauvoient dans les labyrinthes des

figures & des allégories. Il paroît qu'ils mirent beaucoup de soin à rompre la liaison établie entre l'Ancien & le Nouveau Testament; car le dernier étoit pour eux les oracles de Dieu, & ils abhorroient le premier, qu'ils traitoient d'invention fabuleuse & absurde des hommes ou des Démons. Ils trouvoient le mystère de la Trinité dans l'Evangile; mais au lieu de confesser la nature humaine & les souffrances réelles de Jésus-Christ, ils imaginèrent un corps céleste qui traversa celui de la Vierge, ainsi que l'eau passe dans un conduit; une crucifixion fantastique qui éluda la vaine fureur des Juifs. Un symbole si simple & si spirituel ne convenoit pas à l'esprit du temps (7); & ceux des Chrétiens qui auroient été bien aises qu'on les débarrassât d'une partie de leur fardeau en rétablissant le joug léger imposé par Jésus-Christ & les

Ils adoptoient les deux principes des Mages & des Manichéens.

(7) Pierre le Sicilien (p. 756) a indiqué avec beaucoup de prévention & de passion les six erreurs capitales des Pauliciens.

Apôtres, s'offensèrent avec raison de ce que les Pauliciens osoient violer l'unité de Dieu, premier article de la Religion naturelle & de la Religion révélée. Quoique les Pauliciens crussent & espérassent dans le père du Christ, de l'ame humaine & du Monde invisible, ils adoptoient l'éternité de la matière, substance opiniâtre & rebelle, origine d'un second principe, d'un Etre actif qui a créé le Monde visible, jusqu'à la consommation définitive de la mort & du péché (8). Le mal moral & le mal physique qu'on apperçoit dans le Monde, établit les deux principes dans l'ancienne Philosophie & l'ancienne Religion de l'Orient; & cette doctrine avoit été adoptée par les diverses Sectes des Gnostiques. Qu'*Ahriman* soit un Dieu rival ou un Démon subordonné; qu'il soit un Etre emporté par la passion

---

(8) *Primum illorum axioma est, duo rerum esse principia; Deum malum & Deum bonum aliumque hujus Mundi conditorem & Principem, & alium futuri Ævi* (Pierre le Sicilien, p. 756).

& la fragilité, ou un Etre qui n'a que de la malveillance, on peut imaginer mille nuances dans sa nature & son caractère. Mais en dépit de nos efforts, la bonté & la puissance d'Orsmud se trouvent à l'extrémité contraire de la ligne, & tout ce qui approche de l'un doit s'éloigner de l'autre dans la même proportion (9).

Etablissement des Pauliciens dans l'Arménie, le Pont, &c.

Les travaux apostoliques de Constantin Sylvanus multiplièrent bientôt le nombre de ses disciples. Les restes des Sectes Gnostiques, & spécialement les Manichéens de l'Arménie, se réunirent sous son étendard; il convertit ou séduisit plusieurs Catholiques, & il prêcha avec succès dans les contrées du Pont (10) & de la

(9) Deux savans Critiques, Beausobre (Hist. Critique du Manichéisme, l. I, IV, V, VI) & Mosheim (Institut. Hist. Eccles. & de Rebus Christianis ante Constantinum, sec. I, II, III) se sont efforcés de reconnoître & de distinguer les différens systêmes des Gnostiques sur les deux principes.

(10) Les Mèdes & les Perses ont possédé plus de trois siècles & demi les provinces situées entre l'Euphrate & l'Halys (Hérodote, l. I, c. 103), & les Rois

Cappadoce, qui dès long-temps se trouvoient imbus de la Religion de Zoroastre. Les Docteurs Pauliciens ne se distinguoient que par un surnom tiré de l'Ecriture, par le modeste titre de Compagnons de pélerinage, par l'austérité de leurs mœurs, par leur zèle ou leurs lumières, ou enfin par quelques faveurs extraordinaires qu'ils croyoient avoir reçues du Saint-Esprit. Mais ils ne désiroient pas, ou du moins ils ne pouvoient obtenir la richesse & les honneurs des Prélats orthodoxes; ils censuroient avec amertume ces vanités mondaines; ils les qualifioient d'orgueil anti-chrétien; & ils réprouvoient même la dénomination d'anciens ou de Prêtres, comme une institution de la Synagogue. La nouvelle Secte se répandit dans les provinces de l'Asie Mineure, situées à l'Orient de l'Euphrate. Six de ses principales Congré-

---

de Pont étoient de la Maison royale des Achæmenides (Salluste, Fragment, l. 3, avec le Supplément & les Notes du Président de Brosses).

gations repréſentoient les égliſes auxquelles Saint-Paul avoit adreſſé ſes Epîtres. Sylvanus, après avoir exercé vingt-ſept ans les fonctions de Miſſionnaire, voulut abandonner le Gouvernement des Arabes qui lui laiſſoient une entière liberté ; il établit ſa réſidence aux environs de Colonia (11), dans ce diſtrict du Pont que les autels de Bellone (12) & les miracles de Grégoire (13) avoient rendu

---

(11) Il eſt vraiſemblable que Pompée la fonda après la conquête du Pont. Cette ville ſe trouve ſur le Lycus au deſſus de Neo-Cæſarea : les Turcs la nomment Couleï-Hiſat, ou Chonac ; elle eſt peuplée, & dans un diſtrict naturellement fortifié (D'Anville, Géographie Ancienne, t. 2, p. 34 ; Tournefort, Voyage du Levant, t. 3, Lettre 21, p. 293).

(12) Le temple de Bellone, à Comana dans le Pont, étoit une riche & puiſſante fondation : le Grand-Prêtre étoit révéré comme la ſeconde perſonne du royaume. Cet emploi avoit été occupé par pluſieurs des aïeux maternels de Strabon (l. 12, p. 809 — 835, 836, 837) qui s'arrête avec une complaiſance particulière ſur le temple, le culte de la Déeſſe, & la fête qu'on y célébroit deux fois chaque année ; mais la Bellone du Pont reſſembloit à la Déeſſe de l'Amour plus qu'à celle de la Guerre.

(13) Grégoire, Evêque de Neo-Céſarée (A. D. 240

fameux ;

fameux, & il ne tarda pas à perdre la vie. Les Empereurs dévots attentèrent rarement à la vie des Hérétiques les moins odieux; mais on vit paroître une Loi qui proscrivoit sans pitié la doctrine, les écrits & la personne des Montanistes & des Manichéens. On brûla leurs livres; & tous ceux qui osèrent les garder ou professer les opinions qu'on y trouvoit, furent dévoués à une mort ignominieuse (14). Simeon, Ministre de l'Empereur Grec, armé de la puissance des Loix & de la force militaire, arriva à Colonia dans l'intention de frapper le Pasteur &

Persécution des Empereurs Grecs.

— 265), surnommé le Thaumaturge ou le faiseur de merveilles. Un siècle après, Grégoire de Nysse, frère du grand Saint Basile, publia l'Histoire ou le Roman de la vie de Grégoire le Thaumaturge.

(14) *Hoc ceterum ad sua egregia facinora, divini atque orthodoxi Imperatores addiderunt, ut Manichæos Montanosque capitali puniri sententiâ juberent, eorumque libros quocunque in loco inventi essent flammis tradi; quòd si quis uspiam eosdem occultasse deprehenderetur, hunc eundem mortis pœnæ addici, ejusque bona in fiscum inferri* (Petr. Sicul. p. 759). Le bigotisme & l'esprit de persécution ne pouvoient rien désirer de plus.

de ramener au sein de l'Eglise le trou-
peau égaré : il se permit un raffinement de cruauté ; après avoir fait placer l'infortuné Sylvanus devant ses disciples disposés en haie, il ordonna à ceux-ci, pour prix de leur pardon & pour témoignage de leur repentir, de massacrer leur père spirituel. Cet ordre les révolta ; les pierres tombèrent de leurs mains, &, pour employer les expressions des Catholiques, la troupe entière n'offrit qu'un seul bourreau, un nouveau David qui renversa le Géant de l'Hérésie. Cet apostat qui se nommoit Justus, trompa ensuite & livra ses frères ; le Ministre de l'Empereur présenta bientôt une nouvelle conformité aux actes des Apôtres ; ainsi que Simeon le converti, il embrassa la doctrine dont il s'étoit déclaré le Persécuteur ; il renonça à ses dignités & à sa fortune, & il acquit dans la Secte la gloire d'un Missionnaire & d'un Martyr. Les Pauliciens n'ambitionnoient pas la couronne du martyre (15) ;

mais dans une période désastreuse d'un siècle & demi, ils supportèrent courageusement les attentats de la haine, & on ne put extirper le germe de leur fanatisme & de leur raison. Des Prédicans & des Congrégations s'élevèrent à diverses reprises sur les cendres des premières victimes. Au milieu de leurs hostilités au dehors, ils trouvèrent du loisir pour se livrer à des querelles domestiques ; ils prêchèrent, ils disputèrent, ils montrèrent de la résignation ; & les Historiens Catholiques confessent malgré eux les vertus que déploya Sergius dans une carrière de trente-trois ans (16). La cruauté naturelle à Justi-

(15) Il paroît que les Pauliciens se permirent des équivoques & des restrictions mentales, jusqu'au moment où ils furent réduits à l'alternative de l'apostasie ou du martyre, par les questions précises des Catholiques (Petr. Sicul. p. 760).

(16) Petrus Siculus (p. 579 — 763) raconte cette persécution avec joie & d'un ton plaisant. » Justus *justa* persolvit «. — Simeon n'étoit pas τίτος, mais κῆτος (la prononciation des deux voyelles doit avoir été à peu près la même), une grande baleine, laquelle submer-

nien II fut aiguillonnée par un motif de Religion; il conçut l'espoir d'étouffer dans une seule persécution le nom & la mémoire des Pauliciens. Les Princes Iconoclastes qui avoient de la simplicité & qui abhorroient les superstitions populaires, n'étoient pas éloignés des principes des Manichéens; mais exposés déjà aux calomnies des Moines, ils devinrent les Tyrans des disciples de Manès, afin qu'on ne les accusât point d'en être les complices. C'est le reproche qu'on fait à Nicéphore, qui adoucit en leur faveur la rigueur des Loix pénales, car son caractère ne permet pas de lui supposer un motif plus généreux. Michel I & Léon l'Arménien furent des persécuteurs ardens, le premier par foiblesse, & le second par sévérité; mais il faut adjuger la palme à la dévotion sanguinaire de Théodora, qui rétablit les images dans les églises d'Orient. Ses Emissaires parcoururent les

geoit les Marins qui la prenoient pour une isle. Voyez aussi Cedrenus (p. 432—435).

villes & les montagnes de l'Asie Mineure, & les flatteurs de cette Impératrice ont assuré que dans un règne très-court, cent mille Pauliciens périrent sous le glaive des bourreaux, sur le gibet ou dans les flammes. Il y a peut-être ici de l'exagération; mais si le calcul est exact, on doit présumer que de simples Iconoclastes furent enveloppés dans la proscription, & que d'autres personnes chassées de l'Eglise embrassèrent l'hérésie des Pauliciens malgré elles.

Les Sectaires d'une Religion long-temps persécutée qui arborent l'étendard de la révolte, deviennent les plus terribles & les plus dangereux des rebelles. Livrés à une cause qui leur paroît sainte, ils ne se montrent plus susceptibles de crainte ni de remords: vivement frappés de l'injustice de leurs ennemis, ils n'éprouvent plus les sentimens de l'humanité, & vengent sur les enfans les torts des pères. Tels ont été les Hussites de la Boheme, les Calvinistes de la France; & tels fu-

Révolte des Pauliciens, A. D. 845 — 880.

rent au neuvième siècle les Pauliciens de l'Arménie & des provinces voisines (17). Ceux-ci massacrèrent d'abord un Gouverneur & un Evêque, chargés par l'Empereur de convertir ou d'exterminer les Hérétiques : retirés dans les cavernes les moins connues du mont Argée, ils y vivoient hors de l'atteinte des Loix ; ils y calculoient leurs projets de vengeance. La persécution de Théodora, & la révolte de Carbeas, brave Paulicien qui commandoit les Gardes du Général de l'Orient, produisirent des hostilités plus dangereuses & plus générales. Les Inquisiteurs Catholiques avoient empalé le père de Carbeas, & la Religion ou du moins la nature sembloit le justifier. Cinq mille de ses frères prirent les armes d'après les mêmes motifs ; ils abjurèrent

(17) Petrus Siculus (p. 763, 764), le Continuateur de Théophanes (l. 4, c. 4, p. 103, 104), Cedrenus (p. 541, 542—545), & Zonaras (t. 2, l. 16, p. 256) décrivent la révolte & les exploits de Carbeas & des Pauliciens qu'il commandoit.

toute espèce de soumission à Rome, devenue anti-chrétienne à leurs yeux ; & un Emir Sarasin présenta Carbéas au Calife, qui protégea l'implacable ennemi des Grecs. Il bâtit ou fortifia dans les montagnes situées entre Siwas & Trebisonde la ville de Tephrice (18), qu'occupe encore aujourd'hui un Peuple farouche & licencieux ; & les collines des environs furent couvertes de Pauliciens fugitifs qui concilioient alors l'usage des armes & la charité que recommande l'Ecriture. Les malheurs d'une guerre étrangère & domestique affligèrent l'Asie plus de trente ans : les disciples de Saint Paul se réunirent dans leur incursion à ceux de Mahomet, & les paisibles Chrétiens, les vieillards & les jeunes filles qui tombèrent dans la servitude, durent accuser

Ils fortifient Tephrice.

(18) Otter (Voyag. en Turquie & en Perse, t. 2) ; selon toute apparence, c'est le seul Franc qui soit allé dans le pays des Barbares indépendans, de Tephrice, aujourd'hui Divrigni ; il parvint à se sauver à la suite d'un Officier Turc.

l'esprit intolérant de l'Empereur. Les dévastations des rebelles devinrent si multipliées, l'humiliation de l'Empire arriva au point qu'un Prince débauché, Michel, fils de Théodora, fut réduit à marcher en personne contre les Pauliciens : après avoir été battu sous les murs de Samosate, il prit la fuite devant les Hérétiques que sa mère avoit condamnés au feu. Les Sarasins eurent part à la victoire, mais on l'attribua à Carbeas, qui relâcha par cupidité, ou qui par fantaisie fit mettre à la torture les Généraux ennemis & plus de cent Tribuns tombés en son pouvoir. Chrysocheir (19) son successeur, fameux par sa valeur & son ambition, donna plus d'étendue à ses plans de déprédation & de vengeance. Allié des Moslems, il pénétra au centre de l'Asie ;

(19) Genesius a exposé dans l'Histoire de Chrysocheir (Chron. p. 67—70, Edit. Venet.) la foiblesse de l'Empire. Constantin Porphyrogenète (in Vit. Basil. c. 37—43, p. 166—171) parle avec étalage de la gloire de son grand-père. Cedrenus (p. 570—573) ne montre ni leurs passions ni leurs connoissances.

il battit en diverses occasions les troupes des frontières & celles du palais : pour répondre aux édits de persécution, il pilla Nice & Nicomédie, Ancyre & Ephèse. La cathédrale d'Ephèse fut changée en écurie, & les Pauliciens traitèrent les images & les reliques avec l'aversion & le mépris que montroient les Sarasins. On vit sans peine le triomphe de la rebellion sur le despotisme qui avoit dédaigné la plainte d'un Peuple opprimé. Basile le Macédonien fut réduit à demander la paix, à offrir une rançon pour les captifs, à prendre avec Chrysocheir le langage de la modération & de la charité, à le prier d'épargner les Chrétiens, à se contenter d'un présent d'or, d'argent & d'étoffes de soie. » Si l'Empereur désire la paix, répondit ce fanatique égaré par l'insolence, » qu'il abdique l'Orient, & qu'il règne en Occident sans inquiéter personne : s'il se refuse à cette proposition, il sera précipité de son trône par les Serviteurs

Et pillent l'Asie Mineure.

» de Dieu «. Basile suspendit la négociation, & son armée qu'il commandoit en personne ravagea les terres des Pauliciens. La contrée de ces Hérétiques se trouva en proie à toutes les violences qu'ils s'étoient permises. Mais lorsque l'Empereur eut reconnu la force de Tephrice, la multitude des Barbares, leurs vastes magasins d'armes & de munitions, il n'osa point l'assiéger : il reprit le chemin de Constantinople; & afin de s'assurer de la protection de Saint Michel Archange & du Prophète Elie, il fonda des couvens & des églises sur sa route. Il demandoit chaque jour au Ciel de vivre assez long-temps pour percer de trois dards la tête de son impie adversaire. Il eut cette satisfaction : Chrysocheir fut surpris & égorgé dans une incursion qui d'abord avoit été heureuse, & sa tête fut portée en triomphe au pied du trône. Dès que Basile apperçut cet agréable trophée, il demanda son arc; il le perça de trois flèches, & reçut

avec plaisir les éloges des Courtisans qui vantèrent son adresse. La gloire des Pauliciens se flétrit à la mort de Chrysocheir (20) ; ils abandonnèrent Tephrice, & demandèrent pardon, ou se sauvèrent sur les frontières dans une seconde expédition que fit l'Empereur. La place devint un monceau de ruines, mais l'esprit d'indépendance se soutint au fond des montagnes. Les Sectaires défendirent leur Religion & leur liberté, infestèrent les frontières romaines, & conservèrent durant plus d'un siècle leur alliance avec les ennemis de l'Empire & de l'Evangile. Leur déclin.

Les Pauliciens abandonnent l'Arménie pour s'établir dans la Thrace.

Constantin, que les partisans des images ont surnommé Copronyme, fit, vers le milieu du huitième siècle, une expédition dans l'Arménie : il trouva dans les villes de Melitène & de Théodosiopolis un grand nombre de Pauliciens qui suivoient une doctrine peu différente de la sienne.

---

(20) Συναπεμαρανθη πασα ἡ ανθουσα της Τεφρικης ευανδρια. Que la Langue grecque a d'élégance, même dans la bouche de Cedrenus !

Voulant les punir, ou leur donner une marque de faveur, il les transplanta des rives de l'Euphrate à Constantinople & dans la Thrace; & cette migration répandit leur système en Europe (21). Si ceux qu'on établit dans la Métropole adoptèrent bientôt les opinions du reste des habitans, les autres jetèrent de profondes racines sur le sol où on venoit de les transplanter. Les Pauliciens de la Thrace résistèrent aux orages de la persécution; ils entretinrent une correspondance secrète avec leurs frères d'Arménie, & donnèrent des secours aux apôtres de la Secte qui eurent quelque succès parmi les Bulgares (22). Leur population

---

(21) Copronyme transplanta ses συγγενεις, hérétiques; & ainsi επλατυνθη ἡ αιρεσις Παυλικιανων, dit Cedrenus (p. 463), qui a copié les Annales de Théophanes.

(22) Petrus Siculus, qui résida neuf mois à Tephrice, (A. D. 870) lorsqu'on négocioit la rançon des captifs (p. 764), fut instruit de ce projet de mission; & pour empêcher le triomphe de l'erreur, il adressa l'*Historia Manichæorum* au nouvel Archevêque des Bulgares (p. 754).

augmenta au dixième siècle, lorsque Jean Zimisces (23) transplanta une colonie puissante des vallées du mont Hemus sur les collines Chalybiennes. Le Clergé oriental désiroit vivement la destruction des Manichéens, & il y a lieu de croire que ne pouvant l'obtenir, il demanda du moins cette transplantation. Zimisces estimoit leur valeur, dont il avoit ressenti les coups ; leur attachement aux Sarasins entraînoit des suites fâcheuses ; il pensa qu'en les établissant près du Danube, ils résisteroient aux Barbares de la Scythie, & que si les Scythes égorgeoient cette colonie, l'Empire seroit débarrassé d'une Secte dangereuse. Les Pauliciens en exil dans une terre éloignée, obtinrent toutefois la tolérance de leurs opinions ; on leur donna la ville de Phi-

(23) Zonaras (t. 2, l. 17, p. 209) & Anne Comnène (Alexiad. l. 14, p. 450, &c.) parlent de la colonie de Pauliciens & de Jacobites, transplantée par Zimisces (A. D. 970) d'Arménie dans la Thrace.

lippopolis, & ils furent les maîtres des clefs de la Thrace ; les Catholiques de ce canton devinrent leurs sujets ; des Jacobites les suivirent dans cette migration, & devinrent leurs alliés ; enfin ils occupèrent une ligne de villages & de châteaux dans la Macédoine & l'Epire, & reçurent dans leur association & sous leurs drapeaux un assez grand nombre de Bulgares. Aussi long-temps qu'ils furent intimidés par la force & traités avec modération, leurs troupes se distinguèrent dans les armées de l'Empire, & les pusillanimes Grecs remarquent avec étonnement, & presque d'un ton de reproche, le courage de ces *chiens* toujours passionnés pour la guerre, & avides de sang humain. Le même esprit leur donna de l'arrogance & de l'obstination : entraînés par le caprice, ou révoltés par une injure, ils se mettoient facilement en colère, & le Gouvernement ainsi que le Clergé violoient souvent leurs priviléges. Durant la guerre des Normands, vingt-cinq mille

Manichéens abandonnèrent les drapeaux d'Alexis Comnène (24), & retournèrent dans leur famille. L'Empereur indigné dissimula sa fureur ; ayant appelé les Chefs à une conférence amicale, & sans distinguer les innocens & les coupables, il leur ordonna de choisir entre le baptême ou la prison & la confiscation de leurs biens. Au retour de la paix, il entreprit de les réconcilier avec l'Eglise & avec l'Etat ; ce Prince, que sa fille dévote surnomme le treizième Apôtre, se trouvant en quartier d'hiver à Philippopolis, passa des journées & des nuits entières dans des controverses de Théologie. Pour appuyer ses raisons & vaincre l'opiniâtreté des Sectaires, il accorda des honneurs & des récompenses aux plus distingués d'entre les Prosélytes, &

(24) Anne Comnène raconte dans l'Alexiade (l. 5, p. 154, 155, l. 14, p. 450—457, avec les Remarques de Ducange) la conduite de son père envers les Manichéens : elle les traitoit d'abominables Hérétiques, & elle avoit le projet de les réfuter.

établit les nouveaux Convertis dans une nouvelle ville qu'il environna de jardins, & à laquelle il donna son nom & de grands priviléges, & leur ôta le poste important de Philippopolis ; les Chefs réfractaires furent jetés dans des cachots ou condamnés au bannissement ; & c'est par des calculs de prudence, plutôt que par compassion, qu'on leur fit grace de la vie, car un pauvre Hérétique fut brûlé vif devant l'église de Sainte Sophie par ordre du même Empereur (25). Mais l'indomptable fanatisme des Pauliciens, qui cessèrent de dissimuler ou qui refusèrent d'obéir, prouva bientôt que la force ne parvient pas à extirper les préjugés d'une Nation. Ils reprirent leurs Loix civiles & religieuses après le départ & la mort d'Alexis. Au commencement du treizième

(25) Le Moine Basile, Auteur des Bogomiles, Secte de Gnostiques qui s'évanouit bientôt (Anne Comnène, Alexiade, l. 15, p. 486—494 ; Mosheim, Hist. Ecclesiastica, p. 420).

siècle,

ſiècle, leur Pape ou Primat réſidoit ſur les frontières de la Bulgarie, de la Croatie & de la Dalmatie, & gouvernoit par ſes victoires les Congrégations que la Secte avoit formées en Italie & en France (26). Depuis cette époque, en les cherchant bien, on les retrouveroit à chaque génération. Vers la fin du dernier ſiècle, la Secte ou la Colonie habitoit toujours les vallées du mont Hemus; elle y vivoit dans l'ignorance & la pauvreté, & le Clergé Grec la tourmentoit plus que l'Adminiſtration des Turcs. Les Pauliciens modernes ne ſe ſouviennent pas de leur origine, & leur Religion eſt ſouillée par l'adoration de la Croix & par des ſacrifices ſanglans, que des captifs venus des déſerts de la Tartarie ont introduits parmi eux (27).

---

(26) Matt. Paris, Hiſt. Major. p. 267. Ducange rapporte ce paſſage de l'Hiſtorien Anglois, dans une excellente Note ſur une page de Villehardouin (nº. 208), qui trouva les Pauliciens de Philippopolis amis des Bulgares.

(27) Voyez Marſigli, Stato Militare dell' Imperio Ottomano, p. 24.

Ils s'établissent en Italie & en France.

En Occident, la voix des Prédicateurs Manichéens avoit été repoussée par le Peuple & étouffée par le Prince. Si l'on écouta les Pauliciens, & s'ils eurent des succès au onzième & douzième siècles, il faut les attribuer à un mécontentement secret qui armoit contre l'Eglise de Rome les Chrétiens qui avoient le plus de piété. L'avarice de cette Eglise opprimoit les Fidèles; son despotisme inspiroit la haine: se trouvant peut-être moins dégénérée que les Grecs sur le culte des Saints & des images, ses innovations étoient d'ailleurs plus rapides & plus scandaleuses. Elle avoit établi le dogme de la transsubstantiation; elle l'avoit imposé comme une Loi rigoureuse; les mœurs des Prêtres Latins étoient plus corrompues, & les Evêques de l'Orient ressembloient plus aux Apôtres que ces Prélats mondains qui manioient tour à tour la crosse, le sceptre & l'épée. Trois routes ont pu amener les Pauliciens en Europe. Il y a lieu de croire qu'après la conversion de

la Hongrie, les Pélerins qui se rendoient de cette contrée à Jérusalem, suivoient le cours du Danube; qu'en allant & à leur retour ils passoient à Philippopolis; & que des Sectaires cachant leur nom & leur croyance, accompagnèrent les caravanes françoises & allemandes. Venise étendoit son commerce & sa domination sur toute la côte de la mer Adriatique : elle accueilloit les étrangers de tous les climats & de toutes les Religions. Les Pauliciens enrôlés sous les drapeaux de l'Empire de Byzance, furent souvent portés dans les provinces que l'Empereur possédoit en Italie & en Sicile; en temps de paix & durant la guerre, ils conversoient librement avec les étrangers & les naturels du pays, & leurs opinions se répandirent en silence à Rome, à Milan & dans les royaumes situés au delà des Alpes (28). On découvrit bien-

(28) Muratori (Antiquitat. Italiæ medii Ævi, t. 5, Dissert. 60, p. 81 — 152) & Mosheim (p. 379 — 382

tôt que des milliers de Catholiques des deux sexes & de tous les rangs avoient embrassé le Manichéisme ; & les flammes qui consumèrent douze Chanoines d'Orléans, furent le premier acte de la persécution. Les Bulgares (29), nom si innocent dans son origine, & si odieux dans ses applications, se répandirent en

—419—422) discutent fort en détail ce qui a rapport à l'établissement des Pauliciens en Italie & en France. Mais ces deux Auteurs ont négligé un passage curieux de Guillaume de la Pouille, qui les montre d'une manière très-claire, dans une bataille entre les Grecs & les Normands, A. D. 1040 (in Muratori, Script. Rerum Ital. t. 5, p. 256) :

Cum Gracis aderant, quidam quos pessimus error,
Fecerat amentes & ab ipso nomen habebant.

Mais il connoît si peu leur doctrine, qu'il en fait une espèce de Sabellianisme ou de Patripassianisme.

(29) Le nom de *Bulgari*, *B—ulgres*, *B—ugres*, désignoit un Peuple ; les François en ont fait un terme de reproche, qu'ils ont appliqué tour à tour aux usuriers & aux infames qui ont des goûts contre nature. On a donné celui de *Paterini*, ou *Patelini* à l'hypocrite qui a une langue flatteuse & emmiellée, tel que le principal personnage de la farce originale & plaisante de l'*Avocat Patelin* (Ducange, Gloss. Latinitat. medii & infimi Ævi). Les Manichéens étoient aussi nommés *Cathari*, par corruption *Gazari*, &c.

Europe. Ils avoient tous de l'averſion pour l'idolâtrie & pour Rome, & ils étoient réunis ſous une forme de gouvernement épiſcopal ou presbytérien ; des nuances plus ou moins fortes de Théologie ſcholaſtique diſtinguoient les différentes Sectes ; mais en général ces Sectes adoptoient les deux principes, mépriſoient l'Ancien Teſtament, & ſoutenoient que le corps de Jéſus-Chriſt n'avoit pas été ſur la croix, & qu'il n'eſt point dans l'Euchariſtie. De l'aveu de leurs ennemis, le culte des Bulgares étoit ſimple, & on ne pouvoit rien reprocher à leurs mœurs : leur modèle de perfection étoit ſi élevé, que chaque Congrégation offroit deux eſpèces de diſciples, les Praticiens & les Aſpirans.

Perſécution des Albigeois, A. D. 1200, &c.

Les Pauliciens avoient ſur-tout jeté de profondes racines dans le territoire des Albigeois (30), c'eſt-à-dire dans les pro-

(30) Mosheim (p. 477 — 481) donne une idée juſte, quoique générale, des Loix contre les Albigeois, & de

vinces méridionales de la France ; & les bords du Rhône offrirent au treizième siècle ces alternatives de persécution & de vengeance qu'on avoit vues aux environs de l'Euphrate. Frédéric II renouvela les Loix des Empereurs d'Orient. Les Barons & les villes du Languedoc retracèrent les insurgens de Tephrice ; le Pape Innocent III surpassa la sanguinaire Théodora. C'est par l'inhumanité seulement que les Soldats de cette femme purent égaler les Héros des Croisades ; & la cruauté de ses Prêtres se trouva bien inférieure à celle des Fondateurs de l'Inquisition (31), établissement plus propre

---

la persécution qu'ils ont essuyée. On en trouve les détails dans les Historiens Ecclésiastiques anciens & modernes, Catholiques & Protestans ; & Fleury est le plus impartial & le plus modéré de tous les Auteurs.

(31) Les Actes (Liber Sententiarum) de l'Inquisition de Toulouse (A. D. 1307 — 1323) ont été publiés par Limborch (Amsterdam 1692), avec une Notice historique de l'Inquisition en général. Ils méritoient un Editeur plus savant & plus critique. Comme il ne faut calomnier ni Satan ni le Saint Office, j'observerai que

à confirmer qu'à réfuter l'opinion d'un mauvais principe. Les Pauliciens & les Albigeois, contre lesquels on employoit le fer & la flamme, cessèrent leurs assemblées visibles; ils furent réduits à prendre la fuite, à se cacher ou à se couvrir du masque de la Foi catholique. Mais l'esprit de cette Secte se soutint en Occident. Il y eut toujours dans l'administration, dans l'église & même dans les cloîtres, une succession secrète des disciples de Saint Paul, qui, protestant contre la tyrannie de Rome, prenoient la Bible pour la règle de leur foi, & repoussoient de leur symbole toutes les visions de la Théologie des Gnostiques. Les efforts de Wiclef en Angleterre & de Huss dans la Boheme, furent prématurés & infructueux; mais on sait assez que Zuingle, Luther & Calvin eurent plus de succès.

---

sur une liste de dix-neuf pages in-folio, on ne livra au bras séculier que quinze hommes & quatre femmes.

Caractère & suites de la Réforme.

Le Philosophe qui calcule le degré de leur mérite & la valeur de la Réforme opérée par leurs travaux, demandera de quels articles de Foi *supérieurs* ou *contraires* à la raison ils ont affranchi les Chrétiens, car cet affranchissement offre un avantage dès qu'il est compatible avec la vérité & la piété. Après une discussion impartiale, la liberté des premiers Réformateurs scandalise moins que leur timidité ne surprend (32). Ainsi que les Juifs ils adoptoient tous les livres des Hébreux, & toutes les merveilles qu'on y voit, depuis le jardin d'Eden jusqu'aux visions du Prophète Daniel; & ils furent obligés, ainsi que les Catholiques, de justifier contre les Juifs une Loi émanée de Dieu. Les Réformateurs étoient d'une orthodoxie rigoureuse sur les grands

---

(32) Mosheim expose dans la seconde partie de son Histoire générale, les opinions & les procédés des premiers Réformateurs; mais la balance qu'il a tenue d'un œil si sûr & d'une main si ferme, commence à pencher en faveur de ses frères Luthériens.

myſtères de la Trinité & de l'Incarnation; ils adoptoient la doctrine des quatre ou des ſix premiers Conciles, & ſelon le ſymbole de Saint-Athanaſe, ils prononçoient la damnation éternelle de tous les incrédules. La tranſubſtantiation ou le pain & le vin qui deviennent d'une manière inviſible le corps & le ſang de Jéſus-Chriſt, préſente un dogme qui peut défier le pouvoir du raiſonnement & de la plaiſanterie; mais au lieu de conſulter le témoignage de leurs ſens, de la vue, du toucher & du goût, les premiers Proteſtans s'embarraſsèrent dans leurs ſcrupules; il ſemble que leur eſprit étoit faſciné par les paroles que proféra Jéſus lors de l'inſtitution de la Cène. Luther ſoutenoit la préſence *corporelle* de Jéſus-Chriſt dans l'Euchariſtie; Calvin croyoit à la préſence *réelle*; & l'opinion de Zuingle, que l'Euchariſtie n'eſt qu'une communion ſpirituelle, un ſimple mémorial, s'eſt établie lentement dans les

Eglises réformées (33). Mais s'ils enlevoient quelques mystères au Symbole de la Foi, cette perte se trouvoit largement compensée par l'étonnante doctrine du péché originel, de la rédemption, de la Foi, de la grace & de la prédestination, qu'on a tirée deforce des Epîtres de Saint Paul. Sans doute les Pères & les Scholastiques avoient préparé ces subtiles questions; mais il faut attribuer leur perfectionnement définitif & leur usage populaire aux Chefs de la Réforme, qui les donnèrent pour des articles essentiels au salut. Jusqu'ici le mérite des Protestans est peu sensible, & plusieurs Chrétiens aimeroient mieux croire à la Divinité dans une hostie, que de reconnoître pour Dieu un Tyran capricieux & cruel.

(33) Ceux qui prêchèrent la Réforme en Angleterre sous Edouard VI, furent plus hardis; mais l'un des articles fondamentaux de notre Eglise contenoit une déclaration formelle & énergique contre la présence réelle; on l'a effacé dans l'original, afin de plaire au Peuple, aux Luthériens ou à la Reine Elisabeth (Burnet's History of The Reformation, vol. 2, p. 82 — 128 — 302).

Toutefois Luther & ses rivaux ont rendu des services durables & importans; & le Philosophe doit des éloges à ces Fanatiques courageux (34). I. Depuis l'abus des indulgences jusqu'à l'intercession de la Vierge, ils ont renversé l'édifice de la superstition. Ils ont rendu à la liberté & aux travaux de la vie sociale des myriades de Moines & de Religieuses; ils ont détruit la puissance temporelle d'une multitude de Saints & d'Anges qu'on adoroit comme des espèces de Divinités imparfaites & subordonnées; ils ont banni des églises les images & les reliques; & des miracles & des visions qu'on publioit chaque jour, n'ont plus nourri la crédulité du Peuple. A un culte voisin du Paganisme, ils ont substitué un culte spirituel de prières & d'actions de grace plus digne de l'homme & moins

(34) » Sans Luther & sans moi, disoit le fanatique » Whiston au Philosophe Halley, vous seriez à genoux » devant une image de Saint Winifred «.

indigne de la Divinité. Il ne reste plus qu'à savoir si cette simplicité sublime est analogue à la dévotion populaire, si le vulgaire, à qui l'on ôte tous les objets visibles, ne se livrera pas à l'enthousiasme, ou s'il ne tombera pas peu à peu dans la langueur & l'indifférence. II. La Réforme a brisé la chaîne d'autorité qui empêche le bigot de penser d'après lui, & l'esclave de dire ce qu'il pense : depuis ce moment, les Papes, les Pères & les Conciles n'ont plus été les Juges suprêmes & infaillibles du Monde ; les Chrétiens apprirent à ne reconnoître d'autre Loi que l'Ecriture, & d'autres interprètes que leur conscience. La liberté cependant a été la suite plutôt que le but de la Réforme. Les premiers Réformateurs vouloient succéder aux Tyrans qu'ils avoient détrônés : ainsi que les Catholiques ils demandoient impérieusement qu'on se soumît à leurs symboles ; ils revendiquoient le droit exercé par les Magistrats de punir de mort les Hérétiques. Calvin, en-

traîné par le fanatisme ou le ressentiment, punit dans Servet (35) son rival, un crime dont il étoit coupable lui-même (36). Et Crammer vouloit jeter les Anabaptistes dans les flammes de Smithfield, où il perdit la vie (37). Le tigre n'avoit pas changé de nature; mais on lui rogna

(35) L'Article *Servet* du Dictionnaire critique de Chauffepié est ce que j'ai trouvé de mieux sur cette honteuse condamnation. Voyez aussi l'Abbé d'Artigny, nouveaux Mémoires d'Histoire, &c. t. 2, p. 5 — 154.

(36) Je suis plus révolté du supplice de Servet que des Auto-da-fés de l'Espagne & du Portugal. 1. La méchanceté personnelle de Calvin, & peut-être la jalousie envenima son zèle. Il accusa son Adversaire devant quatre Juges de Vienne, leurs ennemis communs; & pour le perdre il eut la bassesse de livrer les lettres particulières. 2. Le prétexte d'un danger pour l'Eglise ou pour l'Etat ne colora pas même cet acte de cruauté. Lorsque Servet passa à Genève, il y mena une vie tranquille; il ne prêcha point, il ne publia aucun livre, il ne fit point de Prosélytes. 3. Un Inquisiteur Catholique se soumet du moins au joug qu'il impose, mais Calvin viola cette belle maxime, de *faire aux autres ce qu'on veut qu'ils nous fassent*; maxime que je trouve dans un Traité moral d'Isocrates (in Nicocle, t. 1, p. 93, Edit. Battie), quatre siècles avant l'Evangile. Ἃ πάσχοντες ὑφ' ἑτέρων ὀργίζεσθε, ταῦτα τοῖς ἄλλοις μὴ ποιεῖτε.

(37) Voyez Burnet, vol. 2, p. 84 — 86. L'autorité

peu à peu les griffes & les dents. Le Pontife de Rome avoit un royaume spirituel & temporel; les Docteurs Protestans étoient d'humbles Sujets sans revenus & sans jurisdiction. L'antiquité de l'Eglise catholique consacroit les Décrets du Pape; les Réformateurs soumettoient leurs raisons & leurs disputes au jugement du Peuple, qui, par curiosité & par enthousiasme, donnoit à cet appel une grande étendue. Depuis les jours de Luther & de Calvin, une autre Réforme s'opère en secret au sein des Eglises protestantes; elle a déjà détruit une foule de préjugés, & les disciples d'Erasme (38) ont répandu l'esprit de liberté & de modération. La

---

du Primat subjugua le bon sens & l'humanité du jeune Roi.

(38) Erasme peut être regardé comme le père de la Théologie rationelle. Elle sommeilloit depuis un siècle, lorsqu'en Hollande les Arméniens, Grotius, Limborch & Le Clerc, en Angleterre, Chillingworth & les Latitudinaires de Cambridge (Burnet, Hist. of own Times, vol. 1, p. 261 — 268, Edit. in-8°. Tillotson, Clarke, Hoadley, &c.

liberté de conſcience a été réclamé comme un bien qui appartient à tous les hommes, comme un droit inaliénable (39); la Hollande (40) & l'Angleterre (41) ont introduit la pratique de la tolérance, & la ſageſſe & l'humanité des modernes ont étendu les conceſſions trop foibles de la Loi. L'eſprit de l'homme a reſaiſi ſon pouvoir, & la raiſon ne ſe contente plus de ces paroles & de ces chimères qui amuſent les enfans. On ne lit plus les Ouvrages de Controverſe : la doctrine d'une Egliſe réformée ſe trouve loin

(39) Les trois Philoſophes du dernier ſiècle, Bayle, Leibnitz & Locke, qui ont défendu ſi noblement les droits de la tolérance, étoient des Laïques & des Philoſophes.

(40) Voyez l'excellent Chapitre de Sir William Temple, ſur la Religion des Provinces-Unies. Grotius (de Rebus Belgicis, Annal. l. 1, p. 13, 14, Edit. in-12) approuve les Loix impériales relatives à la perſécution, & il ne condamne que le Tribunal ſanguinaire de l'Inquiſition.

(41) Blackſtone (Commentaries, vol. 4, p. 53, 54) explique la Loi que l'Angleterre a établie ſur la tolérance lors de la Révolution. Exceptant les Papiſtes & ceux qui nient la Trinité, elle ſemble laiſſer une aſſez grande carrière à la perſécution; mais l'eſprit national produit plus d'effets que cent Actes du Parlement

des lumières & de la croyance de ceux qui en font partie ; & c'est avec un sourire ou en soupirant que le Clergé souscrit maintenant les dogmes & les symboles établis. Au reste, les amis du Christianisme voient l'esprit humain entraîné vers des recherches & un scepticisme qui n'ont point de bornes, & ils sont alarmés. Les prédictions des Catholiques se trouvent accomplies. Les Arméniens, les Ariens & les Sociniens, dont il ne faut pas calculer le nombre d'après leurs Congrégations respectives, rejettent tous les mystères. Enfin on voit les colonnes du Christianisme ébranlées par des hommes qui se donnent pour religieux, & n'ont que le masque de la Religion ; qui se livrent à la licence de la Philosophie sans avoir la raison des Philosophes (42).

(42) Je dénonce à l'animadversion publique deux passages du Docteur Priestley, qui montrent où tendent ses opinions en dernière analyse. Le premier (Hist. of the Corruptions of Christianity, vol. 1, p. 275, 276) doit faire trembler les Prêtres ; & le second (vol. 2, p. 484) doit faire trembler le Magistrat.

CHAPITRE

CHAPITRE LV.

Les Bulgares. Origine, migrations & établissemens des Hongrois. Leurs incursions en Orient & en Occident. La Monarchie des Russes. Détails sur la Geographie & le Commerce de cette Nation. Guerres des Russes contre l'Empire Grec. Conversion des Barbares.

SOUS le règne de Constantin, petit-fils d'Héraclius, un nouvel essaim de Barbares détruisit à jamais cette ancienne barrière du Danube, renversée & rétablie si souvent. Les Califes favorisèrent leurs progrès. Les légions romaines étoient occupées en Asie; & après la perte de la Syrie, de l'Egypte & de l'Afrique, les Césars se virent deux fois réduits à défendre leur capitale contre les Sarasins. Si je me suis écarté du plan de mon Ouvrage dans la description de ce Peuple intéressant, l'importance du sujet

couvrira ma faute & me servira d'excuse. Les Arabes excitent notre curiosité en Orient & en Occident ; on est empressé de connoître leurs guerres, leur Religion, leurs progrès dans les Sciences, leur prospérité & leur déclin. On peut attribuer à leurs armes le premier renversement de l'Eglise & de l'Empire grecs, & les disciples de Mahomet tiennent encore le sceptre civil & religieux des Nations de l'Orient. Mais je ne dois pas donner d'aussi longs détails sur ces Peuples sauvages, qui, dans l'intervalle du septième au douzième siècle, descendirent des plaines de la Scythie pour faire des incursions passagères ou s'établir en d'autres pays (1). Ils portent des

(1) Le laborieux Jean Gotthelf Stritter a compilé, rédigé & traduit en latin tous les passages de l'Histoire Byzantine qui ont rapport aux Barbares, dans ses *Memoriæ Populorum, ad Danubium, Pontum Euxinum, Paludem Mæotidem, Caucasum, mare Caspium, & inde magis ad Septentriones incolentium*, Petropoli 1771 — 1779, 4 tomes ou 6 vol. in-4°; mais ces matériaux ne sont pas travaillés.

noms barbares ; leur origine eſt incertaine ; on n'eſt inſtruit de leurs actions que d'une manière confuſe ; ils avoient une ſuperſtition aveugle & une valeur brutale, & la monotonie de leur vie publique & de leur vie privée n'inſpire aucun intérêt, car on ne trouvoit pas chez eux cette innocence de mœurs ou cet art de l'adminiſtration qui font ſupporter l'ennui d'un pareil tableau. Leurs attaques déſordonnées ne purent ébranler le trône de Byzance ; la plus grande partie de ces hordes a diſparu ſans laiſſer de traces, & celles qui ſubſiſtent encore, ſont & ſeront peut-être encore long-temps ſous le joug d'un étranger. Je me bornerai à choiſir dans les antiquités, I. des *Bulgares*, II. des *Hongrois*, & III. des *Ruſſes*, les traits qui méritent d'être conſervés. Après avoir parlé de la conquête, IV. des NORMANDS, & V. de la monarchie des TURCS, j'arriverai aux fameuſes Croiſades & à la

chute de la cité & de l'Empire de Constantin.

Migration des Bulgares. A. D. 680, &c.

Théodoric (2) avoit battu les Bulgares lorsqu'il se rendit en Italie. Après cette défaite, le nom des Bulgares & le Peuple lui-même disparurent un siècle & demi, & il y a lieu de croire que des colonies qui se formèrent sur les rives du Borysthènes, du Tanaïs ou du Volga, firent revivre la même dénomination, ou une dénomination à peu près semblable. Un Roi de l'ancienne Bulgarie (3), qui étoit au lit de la mort, donna à ses cinq fils une dernière leçon de modération & de concorde. Les jeunes Princes la reçurent comme la jeunesse reçoit toujours les avis de la vieillesse

(2) Voyez le chapitre XXXIX.

(3) Théophanes, p. 296 — 299; Anastase, p. 113; Nicéphore C. P. p. 22, 23. Théophanes place l'ancienne Bulgarie sur les rives de l'Atell ou du Volga, mais il fait déboucher ce fleuve dans l'Euxin; & d'après cette faute grossière, on ne peut avoir en lui aucune confiance.

& de l'expérience : ils enterrèrent leur père ; ils partagèrent ses Sujets & ses troupeaux ; ils oublièrent ses conseils. Ils se séparèrent : se mettant à la tête de leur horde, ils cherchèrent fortune chacun de leur côté, & l'un d'entre eux se montra bientôt au centre de l'Italie, sous la protection de l'Exarque de Ravenne (4). Mais ces peuplades dirigèrent leur marche ou furent entraînés vers la capitale. Elles formèrent la Bulgarie moderne, sur la rive méridionale du Danube ; elles acquirent par la guerre ou les négociations les provinces romaines de Dardanie, de Thessalie & des deux Epires (5). Elles

(4) Paul Diacon, de Gestis Langobard. l. 5, c. 29, p. 881, 882, Camillo Pellegrino (de Ducatû Beneventano. Dissert. 7. in Script. Rerum Ital. t. 5, p. 186, 187), & Beretti (Chorograph. Italiæ medii Ævi, p. 273, &c.) accordent aisément l'Historien Lombard & les Grecs cités dans la Note précédente. Cette colonie Bulgare s'établit dans un canton désert du Samnium, & apprit le latin, sans oublier sa Langue naturelle.

(5) Ces provinces soumises à l'idiome & à l'Empire grecs, sont assignées au royaume des Bulgares dans la dispute sur la jurisdiction ecclésiastique entre les Pa-

enlevèrent la suprématie ecclésiastique à la ville qui avoit donné le jour à Justinien ; & à l'époque de leur prospérité, la ville obscure de Lychnidus ou d'Achrida, devint la résidence de leur Roi & de leur Patriarche (6). D'après une preuve incontestable, celle qu'on tire de la Langue, on est sûr que les Bulgares descendent de la race primitive des Esclavons, ou, s'il faut parler d'une manière plus exacte, des Slavons (7), & que les peu-

triarches de Rome & de Constantinople (Baronius, Annal. Eccles. A. D. 869, n°. 75).

(6) Cedrenus (p. 713) désigne clairement la position & le trône de Lychnidus ou d'Achrida. La translation de l'Archevêché ou du Patriarchat depuis la *Justinianea prima*, au Lychnidus ou au moins au Ternovo, a jeté de l'embarras dans les idées ou les expressions des Grecs (Nicephorus Gregoras, l. 2, c. 2, p. 14, 15 ; Thomassin, Discipline de l'Eglise, t. 1, l. 1, c. 19 — 23) ; & un François (D'Anville) montre des connoissances plus précises sur la Géographie de l'Empire grec (Hist. de l'Acad. des Inscriptions, t. 31).

(7) Calcocondyles, en état de prononcer sur cette matière, affirme l'identité de la Langue des Dalmates, des Bosniens, des Serviens, des *Bulgares* & des Polonois (de Rebus Turcicis, l. 10, p. 283) ; & ailleurs

plades des Serviens, des Bosniens, des Rasciens, des Croates, des Valaques (8), &c. suivirent les drapeaux ou l'exemple de la Tribu principale. Ces diverses Tribus se dispersèrent sur les terres qui se trouvent entre l'Euxin & la mer Adriatique, dans l'état de captives ou de Sujettes, d'alliées ou d'ennemies de l'Empire grec. Et le nom de SLAVES (9), qui désignoit la gloire, corrompu par le hasard ou la malveillance, ne désigne plus

---

des Bohémiens (l. 2, p. 38). Le même Auteur a indiqué l'idiome particulier des Hongrois.

(8) Voyez l'ouvrage de Jean-Christophe de Jordan, de Originibus Sclavicis, Vindobonæ 1745, en quatre parties ou 2 volumes in-folio. Son Recueil & ses recherches jettent du jour sur les antiquités de la Boheme & des pays circonvoisins; mais son plan est très-borné, son style barbare, & sa Critique superficielle; & le Conseiller Aulique n'est pas affranchi des préjugés d'un Bohémien.

(9) Jordan adopte l'étymologie bien connue & vraisemblabe de *slava*, *laus*, *gloria*, terme d'un usage familier dans les différens dialectes & dans les diverses parties du discours, & qui forme la terminaison des noms les plus illustres (de Originibus Sclavicis, pars 1, p. 40, pars 4, p. 101, 102).

Croates ou Esclavons de la Dalmatie, A. D. 900, &c.

que la servitude (10). Parmi ces colonies, les Chrobatiens (11) ou les Croates, qui fournissent aujourd'hui des troupes légères aux armées autrichiennes, descendent d'un Peuple puissant, vainqueur & souverain de la Dalmatie. Les villes maritimes & celles de la République de Raguse, qui commençoient à se former, implorèrent le secours & les avis de la Cour de Byzance; Basile eut assez de

(10) Il paroît que cette dénomination nationale est devenue un nom appellatif au douzième siècle, & que ce changement arriva dans la France orientale, où les Princes & les Evêques avoient beaucoup d'Esclavons captifs, non de la race Bohémienne, s'écrie Jordan, mais de celle des Sorabes. Ensuite le mot devint d'un usage général; il passa dans les Langues modernes, & même dans le style des derniers Auteurs de Byzance (Voyez les Glossaires grecs & latin de Ducange.) On a confondu de la même manière les Σερβλοι ou les Serviens, avec les *Servi* latins (Constant. Porphyr. de Administrando Imperio, c. 32, p. 99).

(11) L'Empereur Constantin Porphyrogenète, qui est très-exact lorsqu'il parle des choses de son temps, mais qui est très-fabuleux lorsqu'il parle de ce qui s'est passé avant lui, décrit les Esclavons de la Dalmatie (c. 29 — 36).

grandeur d'ame pour leur conseiller de garder un reste de fidélité à l'Empire Romain, & d'appaiser par un tribut annuel la fureur de ces invincibles Barbares. Onze Zoupans ou propriétaires de grands fiefs, gouvernoient le royaume de Croatie; & en réunissant leurs forces, ils avoient une armée de soixante mille Cavaliers & de cent mille Fantassins. Une longue côte de mer, coupée par des havres d'une grande étendue, couverte par une chaîne d'isles, & presque à la vue des rivages de l'Italie, excitoit à la navigation les naturels & les étrangers. Les chaloupes ou les brigantins des Croates étoient construits sur le modèle des embarcations des premiers Liburniens : cent quatre-vingts navires donnent l'idée d'une marine imposante; mais nos Marins se moqueront des dix, vingt ou quarante hommes qui formoient les équipages de ces vaisseaux de guerre. Ils tombèrent peu à peu au service du commerce : au reste, les Pirates Esclavons couroient

toujours les mers; ils inspiroient toujours l'épouvante; & ce n'est que sur la fin du dixième siècle que la République de Venise établit la liberté & la souveraineté du golfe (12). Les ancêtres de ces Rois Dalmates ne faisoient aucun usage de la navigation; ils habitoient la Croatie Blanche, l'intérieur de la Silésie & de la Petite-Pologne, selon les calculs des Grecs, à trente journées de la mer Noire.

Premier royaume des Bulgares, A. D. 640 — 1017.

La gloire des Bulgares (13) a été de peu de durée & de peu d'étendue. Au neuvième & dixième siècles, ils donnoient

(12) Voyez la Chronique anonyme du XI siècle, attribuée à Jean Sagorninus (p. 94 — 102), & la Chronique composée au quatorzième siècle, par le Doge André Dandalo (Script. Rerum Ital. t. 12, p. 227 — 230), les deux plus anciens monumens de l'Histoire de Venise.

(13) Les Annales de Cedrenus & de Zonaras parlent du premier royaume des Bulgares. Stritter (Memoriæ Populorum, t. 2, pars 2, p. 441 — 647) a recueilli les matériaux qu'offrent les Auteurs de Byzance; & Ducange a fixé la suite des Rois Bulgares (Fam. Byzant. p. 305 — 318.

des Loix au ſud du Danube. Mais les Nations plus puiſſantes qui les ſurveilloient, les empêchèrent de retourner au Nord, ou de faire des progrès vers l'Occident. Au reſte, dans la liſte obſcure de leurs exploits, ils peuvent en citer un réſervé juſqu'ici aux Goths, celui d'avoir tué dans une bataille un des ſucceſſeurs d'Auguſte & de Conſtantin. L'Empereur Nicéphore avoit perdu ſa réputation dans la guerre d'Arabie; il perdit ſa vie dans la guerre des Eſclavons. Lors de la première campagne, il pénétra avec hardieſſe & avec ſuccès au centre de la Bulgarie, & brûla la *Cour royale*, qui, ſelon toute apparence, n'étoit qu'un édifice & un village de bois; mais tandis qu'il raſſembloit le butin & ſe refuſoit à toutes les négociations, ſes ennemis reprirent courage & réunirent leurs forces; ils mirent à ſa retraite des barrières inſurmontables; & Nicéphore effrayé s'écria: » Hélas, hélas! puiſque nous » n'avons pas des ailes comme les oi- » ſeaux, il ne nous reſte aucun moyen

» de nous sauver «. Il attendit son sort pendant deux jours, au milieu de l'inactivité du désespoir ; les Bulgares surprirent son camp le troisième jour au lever de l'aurore, & l'Empereur & les Grands-Officiers de l'Empire furent massacrés dans leurs tentes. Le corps de Valens n'avoit point essuyé d'outrages ; la tête de Nicéphore fut exposée sur une pique, & son crâne enchâssé dans de l'or fut souvent rempli de vin au milieu des orgies de la victoire. Les Grecs déplorèrent l'humiliation du trône, mais en avouant qu'ils étoient justement punis de leur avarice & de leur cruauté. La coupe dont on vient de parler annonçoit toute la barbarie des Scythes ; un commerce paisible avec les Grecs, la possession d'un pays cultivé & l'introduction du Christianisme, adoucirent ces mœurs sauvages avant la fin du même siècle. Les Nobles de Bulgarie étoient élevés dans les écoles & le palais de Constantinople,

A. D. 811.

& Simeon (14), jeune Prince de la famille royale, apprit la Rhétorique de Démosthènes & la Logique d'Aristote. Il quitta la vie monastique pour monter sur le trône ; & sous son règne, qui fut de plus de quarante ans, les Bulgares prirent leur place parmi les Peuples civilisés. Il attaqua & battit les Grecs à diverses reprises. Il remporta des victoires sur les Turcs à une époque où l'on regardoit comme un bonheur d'échapper aux coups de cette formidable Nation. Il réduisit en captivité, il dispersa la Tribu des Serviens ; & ceux qui parcoururent le territoire de cette peuplade avant qu'on l'eût repeuplé, n'y trouvèrent que cinquante vagabonds qui n'avoient ni femmes ni enfans, & qui tiroient de la chasse une subsistance pré-

A. D. 888 — 927, ou 932.

(14) *Simeonem semi-Græcum esse aiebant, eo quod à pueritiâ Byzantii Demosthenis rethoricam & Aristotelis syllogismos didicerat.* Liutprand, l. 3, c. 8. Il dit dans un autre endroit, *Simeon, fortis bellator, Bulgariæ præerat; Christianus sed vicinis Græcis valde inimicus* (l. 1, c. 2).

caire. Les Grecs eſſuyèrent une défaite ſur les rives de l'Achelous, ſi célèbres dans les Autéurs claſſiques (15); leur borne fut briſée par la vigueur de l'Hercule barbare. Simeon forma le ſiége de Conſtantinople, & imposa les conditions de la paix dans une conférence avec l'Empereur. Des précautions jalouſes diſtinguèrent cette entrevue; la galère royale fut amarrée à une plate-forme bien fortifiée qu'on avoit élevée pour cette occaſion, & le Barbare ſe piqua d'égaler en pompe la majeſté de la pourpre ». Etes-
» vous Chrétien? lui dit Romanus, vous
» ne devez pas ſouiller le ſang de vos
» frères. Eſt-ce la ſoif des richeſſes qui
» vous a fait renoncer aux biens de la
» paix? remettez votre épée dans ſon
» fourreau; ouvrez la main, & je vous

---

(15) — *Rigidum fera dextera cornu*
Dum tenet infregit, truncâque à fronte revellit.
— Ovide (Métamorph. IX. 1 — 100) a peint le combat du Dieu du fleuve & du Héros, des naturels du pays & des étrangers.

» donnerai tout ce que vous pouvez dé-
» ſirer «. Une alliance domeſtique fut le ſceau de la réconciliation : la liberté du commerce entre les deux Peuples fut accordée ou rétablie ; on aſſura les premiers honneurs de la Cour aux Envoyés de la Bulgarie, de préférence aux Ambaſſadeurs des ennemis & des étrangers (16), & les Princes Bulgares obtinrent le titre pompeux de *Baſileus* ou d'Empereur. Mais cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée ; les deux Nations reprirent les armes à la mort de Simeon; ſes foibles ſucceſſeurs ſe diviſèrent & s'anéantirent ; & au commencement du

A. D. 950, &c.

(16) L'Ambaſſadeur d'Othon fut révolté des excuſes que lui firent les Grecs : *Cum Chriſtophori filiam Petrus Bulgarorum VASILEUS conjugem duceret, Symphona, id eſt conſonantia, ſcripto juramento firmata ſunt ut omnium Gentium Apoſtolis, id eſt Nunciis penes nos Bulgarorum Apoſtoli præponantur, honorentur, diligantur* (Liutprand in Legatione, p. 482). Voyez le Cérémonial de Conſtantin Porphyrogenète, t. 1, p. 82, t. 2, p. 429, 430—434, 435—443, 444 — 446, 447, avec les Obſervations de Reiske.

onzième siècle, Basile II, qui étoit né dans la pourpre, mérita le surnom de Vainqueur des Bulgares. Un trésor de 400,000 livres sterling ou de 20,000 marcs d'or qu'il trouva dans le palais de Lychridus, satisfit à quelques égards son avarice. Il exerça une vengeance abominable contre vingt-cinq mille captifs, qui n'avoient commis d'autre crime que celui de défendre leur pays. On leur creva les yeux; mais sur chaque centaine de captifs qu'on rendit aveugles, on laissa un œil à l'un d'entre eux, afin qu'il pût conduire les autres aux pieds de leur Monarque. On dit que le Roi des Bulgares expira de saisissement & de douleur : ce terrible exemple épouvanta ses Sujets; on les chassa de leur établissement, & on les resserra dans un canton peu étendu. Les Chefs se voyant au lit de la mort, recommandèrent à leurs enfans d'épier avec tranquillité l'occasion de la vengeance.

Migration des Turcs ou des Hongrois, A. D. 844.

II. Lorsque les Hongrois menacèrent l'Europe

l'Europe environ neuf siècles après l'Ere du Christianisme, les autres Nations troublées par la frayeur & la superstition, les prirent pour le Gog & le Magog de l'Ecriture, pour des signes & des avant-coureurs de la fin du Monde (17). Depuis que la Littérature s'est introduite parmi eux, ils ont recherché les anciens monumens de leur Histoire avec un zèle qui mérite des éloges (18). Ils sont éclai-

(17) Un Evêque de Wurtzbourg soumit cette opinion au jugement d'un Abbé. Celui-ci décida gravement que Gog ou Magog étoient les persécuteurs spirituels de l'Eglise, parce que Gog signifie le faîte, l'orgueil des Hérésiarques, & Magog, ce qui vient du faîte, c'est-à-dire la propagation de leur Secte. Voilà pourtant les hommes habiles que respectoit autrefois le genre humain (Fleury, Hist. Ecclés. t. XI, p. 594, &c.)!

(18) Les deux Auteurs Hongrois de qui j'ai tiré le plus de secours, sont George Pray (*Dissertationes ad Annales veterum Hungarorum*, &c. Vindobonæ 1775, in-folio), & Etienne Katona (*Hist. Critica Ducum & Regum Hungariæ stirpis Arpadianæ*, Pæstini 1778 — 1781, 5 vol. in-8°.). Le premier embrasse un grand intervalle sur lequel on ne peut souvent former que des conjectures. Le second a des lumières, du jugement & de la sagacité, & mérite le nom d'un Historien critique.

rés par une sage critique; & une vaine généalogie d'Attila & des Huns ne les amuse plus; mais ils disent que leurs premières archives ont péri dans la guerre des Tartares; qu'on a oublié dès long-temps le sens vrai ou fabuleux de leurs chansons rustiques, & qu'on est réduit à concilier péniblement les restes d'une Chronique grossière (19) avec les détails publiés par l'Empereur qui a écrit sur l'administration & la Géographie de l'Empire Grec (20). Les Hongrois portent

(19) On attribue cette Chronique à un Notaire du Roi Bela. Katona la place au douzième siècle, & la défend contre les accusations de Pray. Il paroît que cet Annaliste grossier avoit travaillé sur d'anciennes Chroniques, car il dit noblement : *Rejectis falsis fabulis rusticorum, & garrulo cantû joculatorum.* Thurotzius recueillit ces fables au quinzième siècle, & l'Italien Bonfinius les a embellies. Voyez le Discours préliminaire de l'Historia Critica Ducum, p. 7—33.

(20) Voyez Constantin, de Administrando Imperio (3, 4—13—38—42). Katona a fixé avec intelligence la date de cet Ouvrage aux années 949, 950, 951 (p. 4—7). L'Historien critique (p. 34—107) s'efforce de prouver l'existence & de raconter les actions du Duc *Almus*, père d'Arpad, que Constantin rejette tacitement.

le nom de *Magiar* dans leur Langue & en Orient. Les Grecs, en examinant les diverses Tribus de la Scythie, leur donnoient celui de *Turcs*, parce qu'ils sembloient issus de cette Nation imposante, qui avoit conquis & gouverné tous les pays répandus de la Chine au Volga. La peuplade fixée dans la Pannonie, avoit des rapports de commerce & d'amitié avec les Turcs établis sur les frontières de la Perse; on comptoit trois siècles & demi depuis son émigration, lorsque les Missionnaires du Roi de Hongrie découvrirent près des bords du Volga, & reconnurent la Patrie de leurs ancêtres. Ils furent accueillis par des Idolâtres & des Sauvages qui portoient encore le nom de Hongrois : ils entendoient leur Langue; ils se rappelèrent une ancienne tradition sur une horde qui venoit de cette partie de l'Orient; & ils examinèrent avec étonnement les Etats & la Religion de leurs frères. Les liens du sang donnèrent une nouvelle ardeur au zèle

qu'avoient les Hongrois de la Pannonie pour la conversion des Hongrois. des frontières de la Perse. Un des plus grands Princes qu'ait eus la peuplade établie en Europe, forma le dessein généreux mais inutile de transplanter dans les déserts de la Pannonie la horde hongroise qui se trouvoit dans le pays des Tartares (21). A l'époque de leur première migration, les Hongrois furent poussés vers l'Occident par la guerre ou la fantaisie de quelques hordes, par les hostilités de diverses Tribus, qui, chassées du fond de l'Asie, subjuguoient dans leur fuite les peuplades qui se rencontroient sur leur chemin. La raison ou le hasard les amenèrent vers les frontières de l'Empire Romain; ils s'arrêtèrent sur les bords des grandes rivières, dans les stations accoutumées; & on a découvert sur le territoire de Moscou, de Kiow & de la

(21) Pray (Dissert p. 37 — 39) rapporte & éclaircit les passages originaux des Missionnaires Hongrois, de Bonfinius & d'Æneas Sylvius.

Moldavie, des vestiges de leur séjour. Dans ce long voyage, ils n'échappèrent pas toujours à la domination du plus fort ; le mélange d'une race étrangère améliora ou corrompit la pureté de leur sang ; plusieurs Tribus des Chazars s'associèrent de force ou volontairement à leurs anciens vassaux ; elles introduisirent l'usage d'un second idiome ; & telle fut la réputation de leur valeur, qu'elles obtinrent le premier rang à la guerre. Les troupes des Turcs & de leurs alliés formoient sept divisions : chaque division comptoit trois mille huit cent cinquante-sept Guerriers ; & en calculant le nombre des femmes, des enfans & des serviteurs, d'après la proportion ordinaire, on trouvera au moins un million d'Emigrans. Sept *Wayvodes* ou Chefs héréditaires dirigeoient les affaires publiques ; mais lassée bientôt de la discorde & de la foiblesse, cette Nation voulut une forme de gouvernement plus simple & plus énergique. Le sceptre refusé par Lebedias

fut accordé à la naissance & au mérite d'Almus & de son fils Arpad : le Peuple jura d'obéir à son Prince ; le Prince jura de consulter le bonheur & la gloire de son Peuple, & l'autorité du suprême Khan des Chazars confirma cet engagement.

Leur origine fennique.

Ces détails suffiroient pour contenter les Lecteurs; mais la sagacité des Littérateurs modernes a pénétré plus avant dans l'Histoire des anciens Peuples : elle a présenté sur cet objet des vues nouvelles qu'il faut indiquer. La Langue des Hongrois, qui forma une Langue particulière parmi les dialectes Esclavons, a une affinité sensible & intime avec les idiomes de la race fennique (22), Peuple

(22) Fischer (Quæstiones Petropolitanæ, de Origine Hungrorum) & Pray (Differt. 1, 2, 3, &c.) ont donné plusieurs Tables de comparaison de la Langue des Hongrois avec les dialectes fenniques. L'affinité est frappante ; mais les listes sont courtes, les mots qu'on y trouve ont été choisis d'après ce système, & le savant Bayer dit (Comment. Academ. Petropol. t. 10, p. 374) que la Langue des Hongrois a adopté un grand nombre de mots fenniques (*innumeras voces*), mais qu'elle diffère *toto genio & naturâ*.

ſauvage qu'on ne connoît plus, & qui occupoit autrefois les régions ſeptentrionales de l'Aſie & de l'Europe. On trouve la dénomination primitive de *Ugri* ou *Igours* ſur la frontière occidentale de la Chine (23); des monumens tartares prouvent leur tranſplantation ſur les bords de l'Irtish (24); on apperçoit un nom & un idiome ſemblables dans les parties méridionales de la Sibérie (25), & les reſtes des Tribus fenniques ſont diſperſés de-

(23) Dans la région de Turfan, que les Géographes Chinois décrivent nettement & en détail (Gaubil, Hiſt. du Grand Gengiſcan, p. 13; de Guignes, Hiſt. des Huns, t. 2, p. 32, &c.).

(24) Hiſt. Généalogique des Tartares, par Abulghazi Bahadur Khan, partie 2, p. 90 — 98.

(25) Lorſque Isbrand Ives (Harris's Collection of Voyages and Travels, vol. 2, p. 920, 921) & Bell (Travels, vol. 1, p. 174) allèrent à la Chine, ils trouvèrent les Vogulitz aux environs de Toboſk. En mettant les mots à la torture, ſelon l'art des Etymologiſtes, *Ugur* & *Vogul* offrent le même nom. Les montagnes circonvoiſines ſont réellement appelées *Ugriennes*, & de tous les dialectes fenniques, le Vogulien eſt celui qui approche le plus du Hongrois (Fiſcher, Diſſert. 1. p. 20 — 30; Pray, Diſſert. 2, p. 31 — 34).

puis la source de l'Oby jusqu'aux côtes des Lapons (26). Les Hongrois & les Lapons sortant de la même race, montrent bien l'effet du climat ; le contraste qu'on apperçoit entre les aventuriers audacieux, dont les enfans s'enivrent aujourd'hui avec le vin des rives du Danube, & les misérables fugitifs qui sont ensevelis dans les neiges du cercle polaire, frappe vivement. Les armes & la liberté ont toujours été les passions dominantes, mais trop souvent malheureuses des Hongrois, à qui la nature a donné la force du corps & celle de l'ame (27). L'extrême froid a diminué la stature des Lapons & glacé, pour ainsi dire, leur esprit ; & de tous les enfans des hommes, les Tribus

---

(26) Les huit Tribus de la race fennique sont décrites dans l'Ouvrage curieux de M. Levesque (Histoire des Peuples soumis à la domination de la Russie, t. 1, p. 361 — 561).

(27) Ce tableau des Hongrois & des Bulgares est tiré principalement de la Tactique de Léon, p. 796—801, & des Annales latines que rapportent Baronius, Pagi & Muratori, A. D. 889, &c.

Arctiques se montrent seules étrangeres à la guerre & à l'effusion du sang humain : heureuse ignorance, si leur paisible vie étoit un effet de la raison & de la vertu (28) !

L'Empereur à qui nous devons un livre de Tactique (29) cité souvent dans cet Ouvrage, observe que toutes les hordes

Tactique & mœurs des Hongrois & des Bulgares, A. D. 900, &c.

(28) Buffon, Hist. Naturelle, t. 5, p. 6, in-12. Gustave Adolphe entreprit sans succès de former un régiment de Lapons. Grotius dit de ces Tribus Arctiques, *Arma, arcus & pharetra sed adversus feras* (Annal. l. 4, p. 236); & d'après l'exemple de Tacite; il essaye de couvrir d'un vernis philosophique leur brutale ignorance.

(29) Léon a observé que le Gouvernement des Turcs étoit monarchique, & leur Code pénal rigoureux (Tactique, p. 896, ἀπηνεῖς καὶ βαρείας). Rhegino (in Chron. A. D. 889) dit que le vol entraînoit une peine capitale; & le Code original de Saint Etienne (A. D. 1016) confirme cette remarque. Si un Esclave commettoit un délit, la première fois on lui coupoit le nez, ou on l'obligeoit à payer trois vaches; la seconde fois on lui coupoit les oreilles, ou on exigeoit de lui une amende proportionnée : ce n'est qu'à la quatrième offense qu'on infligeoit ces deux châtimens à l'homme libre, qui pour un premier délit perdoit sa liberté (Katona, Hist. Regum Hungar. t. 1, p. 231, 232).

de la Scythie se rassembloient dans leur vie pastorale & militaire, qu'elles avoient toutes les mêmes moyens de pourvoir à leur subsistance, & qu'elles faisoient usage des mêmes instrumens de destruction; mais il ajoute que les deux Nations des Bulgares & des Hongrois étoient supérieures aux autres, & se ressembloient dans les progrès d'ailleurs foibles de leur discipline & de leur gouvernement: cette affinité détermine Léon à confondre ses amis & ses ennemis dans une seule description; & les contemporains, c'est-à-dire les Auteurs du dixème siècle, ajoutent quelques traits à ce tableau. Si l'on excepte les promesses militaires, ces Barbares jugeoient vil & digne de mépris tout ce qu'estiment les hommes: la supériorité du nombre & la liberté donnoient une nouvelle ardeur à leur violence naturelle. Les Hongrois avoient des tentes de cuir; ils se couvroient de fourrures; ils coupoient leurs cheveux & se tailladoient le visage; ils parloient avec lenteur; ils

agiſſoient avec promptitude ; ils violoient effrontément les traités : enfin on leur reprochoit, ainſi qu'aux autres Tribus, d'avoir trop d'ignorance pour ſentir l'importance de la vérité, & trop d'orgueil pour nier ou pallier l'infraction à leurs engagemens les plus ſolemnels. On a donné des éloges à leur ſimplicité, mais ils ne connoiſſoient point ce luxe dont ils s'abſtenoient ; ils convoitoient tout ce qui frappoit leurs regards ; ils ne pouvoient ſatisfaire leurs déſirs, & n'avoient d'induſtrie que celle du brigandage & du vol. Ces détails ſur les mœurs, les hoſtilités & le gouvernement d'une Nation de Paſteurs, conviennent à toutes les peuplades qui ſe trouvent au même degré de civiliſation : j'ajouterai que les Hongrois devoient à la pêche & à la chaſſe une partie de leur ſubſiſtance, & que s'ils cultivoient *rarement* la terre, comme le remarquent les Auteurs, ils n'ignoroient pas tout-à-fait l'art du labourage, au moins dans leurs nouveaux établiſſe-

mens. Dans leurs migrations, & peut-être dans leurs expéditions guerrières, on voyoit à la suite de l'armée des milliers de moutons & de bœufs, qui formoient un nuage de poussière effrayant, & qui offroient constamment à la horde du lait & des nourritures animales. Une grande provision de fourrages étoit le premier soin du Général; & dès qu'on pouvoit faire pâturer les troupeaux, les dangers & la fatigue n'inquiétoient point les robustes Soldats. Les hommes & le bétail étant dispersés pêle-mêle, ils avoient à craindre les surprises nocturnes; mais leur cavalerie légère, toujours en mouvement pour épier & différer l'approche de l'ennemi, décrivoit une vaste circonférence autour du camp ou de sa peuplade. Après quelque expérience des usages des Romains, ils adoptèrent l'épée & la lance, le casque du Soldat & l'armure du cheval; mais l'arc usité dans la Tartarie fut toujours leur arme principale. Ils apprenoient dès leurs premiers ans à lancer

des traits & à monter à cheval; leurs bras étoient forts, & leur coup-d'œil sûr; au milieu de la course la plus rapide, ils savoient se retourner & jeter sur l'ennemi une grêle de dards. Ils se montroient également redoutables dans une bataille rangée, dans une ambuscade, lors de la fuite ou de la poursuite : les premières lignes gardoient une apparence d'ordre; mais elles étoient jetées en avant par l'impulsion des corps qui se trouvoient sur le derrière, & qui se précipitoient avec impatience du côté de l'ennemi. Après avoir mis des Guerriers en déroute, ils les poursuivoient tête baissée, à toutes brides, & en poussant des cris affreux; s'ils prenoient la fuite eux-mêmes dans un moment de terreur réelle ou simulée, l'ardeur des troupes qui se croyoient victorieuses étoit réprimée & châtiée par les subites évolutions qu'ils savoient former au milieu de la course la plus rapide & la plus désordonnée; ils firent un tel abus de la victoire, qu'ils

étonnèrent l'Europe, qui souffroit encore des coups que lui avoient portés les Sarasins & les Danois ; ils demandoient quartier rarement, & l'accordoient plus rarement encore : on reprochoit aux deux sexes d'être inaccessibles à la pitié : on les accusoit de boire le sang & de manger le cœur des vaincus, & leur goût pour la chair crue, sembloit appuyer ce conte populaire. Au reste, les Hongrois n'étoient pas étrangers à ces principes d'humanité & de justice que la nature inspire à tous les hommes. Des Loix & des châtimens réprimoient les larcins publics & privés. Cette précaution étoit nécessaire, car au milieu d'un camp ouvert le voleur trouve mille occasions, & son délit est très-dangereux. Toutefois, chez ce Peuple grossier, les vertus naturelles d'un assez grand nombre d'individus qui remplissoient les devoirs de la vie sociale & qui en éprouvoient les affections, suppléoient aux Loix & corrigeoient les mœurs.

Les hordes turques, après avoir erré long-temps en fuyards ou à la suite de la victoire, s'approchèrent des frontières de l'Empire des Francs & de l'Empire Grec. Leurs premières conquêtes & leurs derniers établissemens s'étendirent des deux côtés du Danube, au dessus de Vienne, au dessous de Belgrade, & au delà des bornes de la province romaine de Pannonie ou du royaume moderne de la Hongrie (30). Ce vaste & fertile territoire étoit occupé par les Moraves, Tribu, d'Esclavons, qu'ils chassèrent & resserrèrent dans l'enceinte d'un petit canton. Charlemagne sembloit avoir prolongé son Empire jusqu'aux confins de la Transylvanie; mais après l'extinction de sa lignée légitime, les Ducs de la Moravie ne montrèrent plus de soumission & ne payèrent plus de tribut aux Monarques de la France orientale. Le bâtard Arnolphe entraîné par la ven-

(30) Voyez Katona, Hist. Ducum Hungar, p. 321 — 352.

geançe, appela les Turcs : ceux-ci profitèrent de son indiscrétion, & on a justement reproché à ce Roi de la Germanie d'avoit trahi les intérêts de la société ci-
A. D. 900, &c. vile & ecclésiastique des Chrétiens. La reconnoissance ou la crainte arrêta les Hongrois durant la vie d'Arnolphe; mais ils découvrirent & envahirent la Bavière, à l'époque où Louis son fils étoit encore enfant; & telle fut la rapidité de leurs marches, qu'en un jour il dévastoient un terrein de cinquante milles de circonférence. A la bataille d'Augsbourg, les Chrétiens conservèrent l'avantage jusqu'à la septième heure de la journée; mais ils furent ensuite surpris & vaincus par la cavalerie turque qui sembloit prendre la fuite. L'embrasement ravagea les provinces de la Bavière, de la Suabe & de la Franconie, & les Hongrois (31) favo-

(31) *Hungarorum gens, cujus omnes fere Nationes experta sævitiam*, &c. : c'est ainsi que commence la Préface de Liutprand (l. 1, c. 2), qui fait souvent le tableau

risèrent

tisèrent l'anarchie, en obligeant les Barons à discipliner leurs vassaux & à fortifier leurs châteaux. C'est à cette époque désastreuse qu'on place l'origine des villes murées : l'éloignement ne garantissoit pas d'un ennemi, qui presque au même instent réduisit en cendres le monastère de Saint Gall en Suisse, & la ville de Brème, située sur les côtes de l'Océan du Nord. L'Empire ou le royaume d'Allemagne fut soumis plus de trente ans à l'humiliation du tribut; il voulut le refuser, mais il renonça bientôt à ce projet, après la déclaration des Hongrois, qui menacèrent de traîner en captivité les enfans & les femmes, & d'égorger tous les mâles qui auroient plus de dix ans. Je n'ai ni la force ni le désir de suivre les Hongrois au delà du Rhin ; j'observerai seulement que les provinces

des calamités de son temps. Voyez l. 1, c. 5; l. 2, c. 1, 2, 4, 5, 6, 7; l. 3, c. 1, &c. l. 5, c. 8, 15, in Legat. p. 485. Son coloris est éblouissant ; mais il faut rectifier sa Chronologie d'après les remarques de Pagi & de Muratori.

méridionales de la France se ressentirent de l'orage, & que l'approche de ces redoutables étrangers effraya l'Espagne
A. D. 900. derrière ses Pyrénées (32). Attirés par le voisinage de l'Italie, ils y avoient fait des incursions de bonne heure; mais de leur camp de la Brenta ils virent avec quelque terreur la force & la population apparentes de cette contrée. Ils demandèrent le permission de se retirer; le Roi d'Italie leur répondit avec orgueil, & son obstination & sa témérité coûtèrent la vie à vingt-deux mille Chrétiens. Parmi les villes d'Occident, on citoit sur-tout la célèbre & magnifique Pavie, & Rome elle-même n'avoit la prééminence que parce qu'elle conservoit les reliques des

(32) Katona (Hist. Ducum, &c. p. 107 — 499) a répandu le jour de la critique sur les trois règnes sanguinaires d'Aspad, de Zoltan & de Toxus. Il a recherché soigneusement ce qui avoit rapport aux naturels du pays & aux étrangers; toutefois j'ai découvert la destruction de Brème, dont il ne semble pas avoir eu connoissance (Adam Bremensis, I. 43).

Saints Apôtres. Les Hongrois parurent; ils livrèrent Pavie aux flammes; ils réduisirent en cendres 43 églises & massacrèrent les habitans, à l'exception de deux cents misérables qui avoient tiré des ruines fumantes de leur Patrie quelques boisseaux d'or & d'argent. Tandis que les Hongrois partoient chaque année du pied des Alpes, pour faire des incursions aux environs de Rome & de Capoue, les églises qui n'avoient pas encore été détruites par les Barbares, retentissoient de cette prière : » Dieu ! délivrez-nous des traits des » Hongrois «. Le Ciel fut inexorable, & le torrent ne fut arrêté qu'à l'extrêmité de la Calabre (33). Les Vainqueurs con- A. D. 924.

(33) Muratori a examiné avec un zèle patriotique le danger que courut Modène, & les ressources qu'elle avoit alors. Les Citoyens conjurèrent St. Geminien leur protecteur, de détourner par son intercession le *rabies*, *flagellum*, &c.

Nunc te rogamus licet servi pessimi
Ab Ungerorum nos defendas jaculis.

L'Evêque éleva des murailles pour la défense publique, not. *contra Dominos serenos* (Antiquit. Ital. med.

ſentirent à la rançon de chaque individu de l'Italie, & dix boiſſeaux d'argent furent verſés dans le camp des Turcs ; mais la violence oblige à la fauſſeté, & on trompa les voleurs dans le nombre des contribuables & dans le titre du métal. En Orient, les Hongrois rencontrèrent les armes des Bulgares, qui depuis leur converſion ne pouvoient s'allier à des Païens, & qui, par leur poſition, ſervoient de barrière à l'Empire de Byzance.

A. D. 924. Cette barrière fut renverſée ; l'Empereur de Conſtantinople vit flotter les drapeaux des Turcs ; & un de leurs Guerriers oſa donner à la porte d'or un coup de ſa hache de bataille. L'artifice & les tréſors des Grecs détournèrent l'aſſaut ; mais les Hongrois purent ſe vanter d'a-

Ævi, t. 1, Diſſert. 1, p. 21, 22) ; & la chanſon de la garde de nuit n'eſt pas ſans élégance (t. 3, Diſſert. 40, p. 709). L'Annaliſte Italien a indiqué d'une manière exacte la ſuite de leurs incurſions (Annali d'Italia, t. 7, p. 365 — 367 — 393 — 401 — 437 — 440, t. 8, p. 19 — 41 — 52, &c.).

voir assujetti à un tribut, la valeur de la Bulgarie & la majesté des Césars (34). Les opérations de cette campagne furent si rapides & d'une telle étendue, qu'elles exagèrent à nos yeux la force & le nombre des Turcs : toutefois leur courage mérite de grands éloges, car un corps de trois ou quatre cents Cavaliers entreprit & exécuta souvent des courses jusqu'aux portes de Thessalonique & de Constantinople. A cette époque désastreuse des neuvième & dixième siècles,

(34) Les Annales de Hongrie & de Russie supposent qu'ils assiégèrent Constantinople, ou tentèrent un assaut, ou enfin qu'ils insultèrent cette ville (Pray, Dissert. 10, p. 239; Katona, Hist. Ducum, p 354 — 360); & les Historiens de Byzance (Leo Grammaticus, p. 506; Cedrenus, t. 2, p. 629) conviennent presque de ce fait; mais Katona, & même le Notaire de Bela, le contestent ou le révoquent en doute, quoiqu'il soit glorieux pour leur Nation. Leur Scepticisme est digne d'éloges : sans doute ils ne pouvoient ni copier ni adopter les *rusticorum fabulas*; mais Katona auroit dû faire attention au témoignage de Liutprand; *Bulgarorum Gentem atque* GRÆCORUM *tributariam fecerant* (Hist. l. 2, c. 4, p. 435).

l'Europe se vit assaillie du côté du Nord, du côté de l'Orient & du côté du Midi; plusieurs cantons furent ravagés tour à tour par les Normands, les Hongrois & les Sarasins; & Homère auroit pu comparer ces sauvages ennemis à deux lions qui rongent le cadavre d'un cerf (35).

Victoire de Henri l'Oiseleur, A. D. 934.

L'Allemagne & la Chrétienté durent leur délivrance à deux Princes Saxons, Henri l'Oiseleur & Othon le Grand, qui remportèrent sur les Hongrois deux batailles mémorables (36). Le brave Henri étoit malade, & oubliant sa foiblesse, il se mit à la tête des troupes dès qu'il fut instruit de l'invasion. » Mes camara-» des, dit-il à ses Soldats avant le com-» bat, gardez vos rangs, recevez sur

(35) —— λεονθ' ὡς δηριυθητην
Οτ' ουρεος κορυφησι περι κταμενης ελαφοιο
Αμφω πεινασντε μεγα φρονεοντε μαχεσθον.

(36) Katona (Hist. Ducum, p. 360—368—427—470) discute longuement ce qui a rapport à ces deux batailles. Liutprand (l. 2, c. 8, 9) offre le témoignage le plus sûr sur la première, & Witichind (Annal. Saxon. l. 3) sur la seconde.

» vos boucliers les premiers traits des » Païens, & servez-vous ensuite de vos » lances, avec rapidité & en bon ordre, » afin d'empêcher l'ennemi de faire une » seconde décharge «. Ils obéirent & furent victorieux : au milieu d'un siècle d'ignorance, Henri recourut aux Beaux-Arts pour perpétuer son nom, car il fit peindre dans le château de Mersebourg les événemens de cette heureuse journée (37). Vingt ans après, les enfans des Turcs qu'il avoit égorgés, envahirent les Etats de son fils; & selon les calculs les

(37) *Hunc vero triumphum tam laude quam memoriâ dignum, ad Meresburgum Rex in superiori cænaculo domûs per ζωγραφιαν, id est, picturam notari, precepit, adeo ut rem veram potius quam verisimilem videas* (Liutprand, l. 2, c 9). Charlemagne avoit fait peindre des sujets sacrés dans un autre palais d'Allemagne, & Muratori observe avec raison : *Nulla sæcula fuere in quibus pictores desiderati fuerint* (Antiquitat Ital. medii Ævi, t. 2, Differt. 24, p. 360, 361 ; & s'il faut, pour employer ici l'heureuse expression de M. Walpole, les prétentions des Anglois à l'antiquité de l'ignorance & de l'imperfection originale, sont beaucoup plus récentes (Anecdotes of Painting, vol. 1, p. 2, &c.).

plus modérés, leur armée étoit composée
D'Othon le Grand, A. D. 955. de cent mille Cavaliers. Ils furent excités
par les factions de l'Empire d'Allemagne;
profitant des passages que des traîtres
leur ouvrirent, ils pénétrèrent jusqu'au
delà du Rhin & de la Meuse, dans le
sein de la Flandre. Mais la vigueur & la
prudence d'Othon triomphèrent; les Princes
du Corps Germanique sentirent qu'en
manquant de loyauté, ils perdroient infailliblement
leur Religion & leur pays, &
les forces de toute la Nation se rassemblèrent
dans la plaine d'Augsbourg; ils
marchèrent & combattirent en huit Légions,
d'après le nombre des provinces
& des Tribus; la première, la seconde
& la troisième étoient composées de
Bavarois; la quatrième, de Franconiens;
la cinquième, de Saxons commandés par
leur Monarque; la sixième & la septième,
d'habitans de la Suabe; & huit mille
Bohémiens, qui formoient la huitième, faisoient
l'arrière-garde de l'armée. La superstition
qui, en pareil cas, devient

généreuse & salutaire, renforça les ressources de la discipline & de la valeur; des reliques des Saints & des Martyrs remplissoient le camp; le Héros Chrétien ceignit l'épée de Constantin, saisit la redoutable pique de Charlemagne & la bannière de Saint Maurice, Préfet de la Légion Thébaine. Mais il comptoit en particulier sur la sainte lance (38) qui étoit garnie à la pointe des cloux de la vraie Croix, & que son père avoit arrachée au Roi de Bourgogne en le menaçant de la guerre & lui donnant une province. Les Hongrois qu'il attendoit sur le front de son armée, passèrent secrètement le Lech, rivière de la Bavière qui tombe dans le Danube; ils tournèrent les derrières de l'armée chrétienne, pillèrent le bagage, & mirent en désordre

(38) Voyez Baronius, Annal. Eccles. A. D. 929, n°. 2 — 5, Liutprand (l. 4, c. 11), Sigebert, & les actes de S. Gerard parlent de la lance de Jésus-Christ: mais ce que j'ai dit des autres reliques n'est fondé que sur les *Gesta Anglorum post Bedam*, l. 2, c. 8.

les Légions de la Boheme & de la Suabe. Les Franconiens rétablirent le combat; leur Duç, le brave Conrad, s'étoit retiré du champ de bataille pour goûter un moment de repos; il fut percé d'un trait; les Saxons combattirent sous les yeux de leur Roi, & sa victoire surpassa, par ses difficultés & par ses suites, les triomphes des deux derniers siècles. Les Hongrois perdirent encore plus de monde dans la fuite que dans l'action; ils étoient environnés des fleuves de la Bavière, & les cruautés qu'ils s'étoient permises ne leur laissoient aucun espoir. Trois de leurs Princes qui tombèrent entre les mains des Vainqueurs, furent pendus à Ratisbonne; on mutila ou on égorgea les autres prisonniers; & les fuyards qui osèrent retourner auprès de leurs compatriotes, y vécurent pauvres & déshonorés (39). La Nation se trouvoit humiliée, & elle garnit d'un fossé & d'un

(39) Katona, Hist. Ducum Hungariæ, p. 500, &c.

rempart les passages de la Hongrie qui étoient les plus accessibles. L'adversité inspira la modération & la paix : ces Barbares qui venoient ravager l'Occident consentirent à mener une vie sédentaire, & un Prince éclairé apprit à la génération suivante, que la culture & le commerce des productions d'un sol fertile, sont plus utiles que la piraterie. La race primitive, le sang turc ou le sang fennique se mêla aux nouvelles colonies, d'origine scythe ou esclavone (40) : on A. D. 972.

---

(40) Parmi ces colonies, on peut distinguer, 1°. les Chazars ou Cabari, qui se joignirent aux Hongrois (Constant. de Admin. Imp. c. 39, 40, p. 108, 109); 2°. les Jazyges, les Moraves & les Sicules, que les Hongrois trouvèrent sur le territoire où ils s'établirent : les derniers étoient peut-être les restes des Huns d'Attila, & on les chargea de garder la frontière; 3°. les Russes, qui servoient alors de portiers dans les riches maisons, ainsi que les Suisses en servent aujourd'hui chez les François; 4°. les Bulgares, dont les Chefs (A. D. 956) furent invités *cum magnâ multitudine* HISMAHELITARUM. Quelques-uns de ces Esclavons avoient-ils embrassé la Religion Musulmane ? 5°. les Bissènes & les Cumans, mélange de Patzinacites, d'Uzi & de Chazars, &c. qui

y trouvoit des milliers de captifs robustes & industrieux, de tous les pays de l'Europe (41), & Geisa, après avoir épousé une Princesse de Bavière, accorda des dignités & des domaines aux Nobles de l'Allemagne (42). Le fils de Geisa prit le titre de Roi, & la Maison d'Arpad donna des Loix au royaume de Hongrie pendant trois siècles. Mais les Barbares ne furent pas éblouis de l'éclat du dia-

---

s'étoient répandus jusqu'à la partie inférieure du Danube. Les Rois de Hongrie reçurent (A. D. 1239) & convertirent la dernière colonie de quarante mille Cumans, & tirèrent de cette colonie le nom de Roi (Pray, Dissert. 6, 7, p. 109 — 173; Katona, Hist. Ducum, p. 95 — 99 — 259 — 264 — 476 — 479 — 483, &c.).

(41) *Christiani autem, quorum pars major Populi est, qui ex omni parte Mundi illuc tracti sunt captivi*, &c. Ainsi parloit Piligrinus, le premier des Missionnaires qui entrèrent en Hongrie. *Pars major* est forte (Hist. Ducum, p. 517).

(42) Les anciennes Chartres font mention des *fideles Teutonici* de Geisa; & Katona, après des recherches faites avec soin selon son usage, a évalué d'une manière assez juste la population de ces colonies, que l'Italien Ranzanus avoit exagérée (Hist. Critic. Ducum, p. 667 — 681).

dême, & le Peuple fit valoir ſon droit de choiſir, de dépoſer & de punir le Serviteur héréditaire de l'Etat.

III. C'eſt au neuvième ſiècle, lors d'une ambaſſade que Théophile, Empereur d'Orient, envoya à l'Empereur d'Occident, Louis, fils de Charlemagne, qu'on trouva le nom de RUSSES (43) pour la première fois. Les Grecs étoient accompagnés des Envoyés du Grand-Duc, qu'on nommoit auſſi le Chagan ou le Czar des Ruſſes. Ceux-ci, pour ſe rendre à Conſtantinople, avoient paſſé ſur le territoire de pluſieurs peuplades ennemies; & afin d'échapper au danger du retour, ils prièrent le Monarque François de les

Origine de la Monarchie Ruſſe.

(43) Chez les Grecs, cette dénomination nationale eſt exprimée par Ρως, mot indéclinable, qui a donné lieu à pluſieurs étymologies imaginaires. J'ai lu avec plaiſir & avec utilité une Diſſertation de *Origine Ruſſorum* (Comment. Academ. Petropolitanæ, t. 8, p. 388 — 436), par Théophile Sigefrid Bayer, Allemand plein de ſavoir qui a dévoué ſa vie & ſes travaux au ſervice de la Ruſſie. J'ai auſſi profité d'un morceau de Géographie de D'Anville, intitulé : de l'Empire de Ruſſie, ſon origine & ſes accroiſſemens (Paris 1772, in-12.).

faire conduire par mer dans leur patrie. Un examen attentif fit découvrir leur origine : ils se trouvoient de la race des Suédois & des Normands, qui alors inspiroient aux François de l'aversion & de la terreur, & on pensa que ces Russes pouvoient être des espions, & non des messagers de paix. Les Ambassadeurs Grecs partirent, mais on retint les Russes ; Louis attendit de nouveaux détails, afin de suivre les Loix de l'hospitalité ou celles de la prudence, conformément à l'intérêt des deux Empires (44). Les Annales moscovites & l'Histoire générale du Nord prouvent & éclaircissent cette origine scandinave du Peuple ou du moins des Princes de la Russie (45). Les

(44) Voyez le passage entier (*dignum*, dit Bayer, *ut aureis in Tabulis figatur*) dans les *Annales Bertiniani Francorum* (in Script. Ital. Muratori, t 2, part 1, p. 525) A. D. 839, vingt-deux ans avant l'Ere de Rurique. Liutprand, qui vivoit au dixième siècle, dit (Hist. l. 5, c. 6) que les Russes & les Normands, les mêmes *Aquilonares homines*, avoient le teint roux.

(45) Je ne connois ces Annales que par l'Histoire de

Normands, qu'un voile impénétrable cachoit depuis un ſi grand nombre d'années, formèrent tout à coup des entrepriſes navales & militaires. Les régions vaſtes, &, à ce qu'on dit, très-peuplées du Danemarck, de la Suède & de la Norwège étoient remplies de Chefs indépendans & d'Aventuriers forcenés, qui s'affligeoient dans l'oiſiveté de la paix, & qui ſourioient au milieu des douleurs de la mort. Les jeunes Scandinaviens n'avoient d'autre profeſſion que la piraterie; elle faiſoit leur gloire & leur vertu. Fatigués d'un climat glacé & d'un pays qui ne rempliſſoit pas l'étendue de leur déſir, ils prenoient leurs armes au ſortir d'un banquet, ſonnoient du cor, montoient ſur leurs navires, & parcou-

Ruſſie de M. Leveſque. Neſtor, le premier & le meilleur des Annaliſtes Ruſſes, étoit Moine de Kiow, & mourut au commencement du douzième ſiècle; mais on a parlé rarement de ſa Chronique juſqu'en 1767, époque où on l'a publiée in-4°. à Pétersbourg. Leveſque (Hiſt. de Ruſſie, t. 1, p. XVI; Coxe's Travels, vol. 2, p. 184).

roient tous les rivages qui promettoient du butin ou un établissement. Leurs expéditions navales se firent d'abord dans la Baltique ; ils descendirent sur la côte orientale qu'habitoient les Tribus fenniques & esclavones ; ils reçurent des Russes du lac Ladoga un tribut d'écureuils blancs avec le nom de *Varangiens* (46) ou de Corsaires. Leur supériorité dans les armes, leur discipline & leur célébrité inspiroient la crainte & le respect aux naturels du pays. Lorsque ceux-ci firent la guerre aux Sauvages établis plus avant dans l'intérieur des terres, les Varangiens leur donnoient des secours en qualité d'auxiliaires & d'amis, & ils soumirent peu à peu, par les négociations & par la conquête, un Peuple qu'ils faisoient semblant de protéger. On se révoltoit contre leur tyrannie ; on les rappeloit ensuite, & il y eut des exem-

(46) Théophil. Sig. Bayer de Varagis (car ce nom s'écrit différemment) in Comment. Academ. Petropolitanæ, t. 4, p. 275 — 311.

ples

ples de cette viciſſitude juſqu'à l'époque où Ruric devint le Chef d'une Dynaſtie qui régna plus de ſept ſiècles. Ses frères augmentèrent leur influence ; les compagnons de Ruric achevèrent leurs uſurpations de la même manière, dans les provinces méridionales de la Ruſſie; & enfin les divers établiſſemens conſolidés, ſelon l'uſage, par la guerre & des aſſaſſinats, devinrent une puiſſante Monarchie. A. D. 862.

Les Varangiens de Conſtantinople.

Les deſcendans de Ruric furent regardés long-temps comme des étrangers & des conquérans; ils gouvernèrent alors avec le glaive des Varangiens; ils donnèrent des domaines & des ſujets à leurs fidèles Capitaines ; & de nouveaux aventuriers qui arrivoient des côtes de la Baltique, augmentèrent leur population (47). Mais lorſque l'établiſſement des

(47) L'an 1018, Kiow & la Ruſſie étoient encore défendues *fugitivorum ſervorum robore, confluentium & maxime Danorùm.* Bayer, qui cite (p. 292) la Chroni-

Chefs Scandinaves eut acquis de la stabilité, ils se mêlèrent aux familles des Russes, ils adoptèrent leur Religion & leur langage, & Waladimir premier eut la gloire de délivrer son pays de ces mercenaires étrangers. Ils l'avoient placé sur le trône; ses richesses ne suffisoient pas à leurs demandes; il leur dit qu'ils ne trouveroient pas un maître plus reconnoissant, mais il leur conseilla d'en chercher un plus riche, & de s'embarquer pour la Grèce où leur valeur trouveroit, non des peaux d'écureuil, mais de l'or & de la soie. Sur ces entrefaites, le Prince Russe avertit l'Empereur de Byzance son allié de disperser, d'occuper, de récompenser & de contenir ces impétueux enfans du Nord. Les Auteurs contemporains ont décrit l'établissement, le nom & le caractère des *Varangiens*; leur confiance & l'estime qu'ils inspiroient augmentèrent

---

que de Dithmar de Mersebourg, observe que les Allemands ne servoient guères dans les troupes étrangères.

chaque jour ; on les rassembla à Constantinople, & on les chargea de la garde du palais ; & les habitans de l'isle de Thule redoutoient ce corps. Les Auteurs disent que sous le nom vague de Thule, on désigne ici l'Angleterre ; & les nouveaux Varangiens étoient une colonie d'Anglois & de Danois qui s'éloignèrent pour échapper au joug des Normands. L'habitude des migrations & de la piraterie rapprochoit les diverses contrées de la terre : ces exilés furent accueillis à la Cour de Byzance ; ils y conservèrent jusqu'aux dernières années de l'Empire une loyauté sans tache, & l'usage de la Langue danoise ou angloise. Armés de leur grande hache de bataille à deux tranchans, ils accompagnoient l'Empereur au Temple, au Sénat & à l'Hippodrome ; le Prince, sûr de leur fidélité, dormoit ou se livroit à la joie sans inquiétude, & les intrépides Varangiens gardoient les clefs du palais, du trésor & de la capitale (48).

(48) Ducange a recueilli les passages des Auteurs ori-

Géographie & Commerce de la Russie, A. D. 950.

Au dixième siècle, on avoit sur la Scythie des connoissances géographiques bien plus étendues que celles des Anciens; & la Monarchie des Russes joua un grand rôle dans la description de Constantin (49). Les fils de Ruric donnoient des Loix à

---

ginaux sur l'état & l'Histoire des Varangiens à Constantinople (Glossar. Med. & Infimæ Græcitatis, sub voce — Βαραγγοι Med. & Infimæ Latinitatis, sub voce *Vagri*. Not. ad Alexiad. Annæ Comnenæ, p. 256, 257, 258; Notes sur Villehardouin, p. 296 — 299). Voyez aussi les Remarques de Reiske sur le *Ceremoniale Aulæ Byzant.* de Constantin, t. 2, p. 149, 150. Saxon le Grammairien assure qu'ils parloient la Langue danoise; mais si l'on en croit Codin, ils se servirent jusqu'au quinzième siècle de l'idiome de l'Angleterre, leur patois. Πολυχρονιζουσι οι Βαραγγοι κατα την πατριον γλωσσαν αυτων ητοι Ιγκλητιστι

(49) Les détails sur la Géographie & le Commerce de la Russie, à cette époque, ont été publiés par l'Empereur Constantin Porphyrogenète (de Administrat. Imperii, c. 2, p. 55, 56, c. 9, p. 59 — 61, c. 13, p. 63 — 67, c. 37, p. 106, c. 42, p. 112, 113) & éclaircis par les soins de Bayer (*de Geographiâ Russiæ vicinarumque Regionum circiter*, A. C. 948, in Comment. Academ. Petropol. t. 9, p. 367 — 422, t. 10, p. 371 — 421), à l'aide des Chroniques & des Traditions de la Russie, de la Scandinavie, &c.

la vaſte province de Wolodomir, ou Moſcow, & s'il étoient reſſerrés de ce côté par les hordes de l'Orient, leur Empire ſe prolongeoit vers l'Occident juſqu'à la mer Baltique & à la Pruſſe. Du côté du Nord, il s'étendoit par delà le ſoixantième degré de latitude ſur ces régions hyperboréennes que notre imagination a remplies de monſtres ou couvertes d'une nuit éternelle. Ils ſuivirent au Sud le cours du Boryſthènes, & les rives de ce fleuve les portèrent aux environs de l'Euxin. Les Tribus établies ou errantes ſur un grand territoire obéiſſoient au même Vainqueur, & formèrent peu à peu la même Nation. La Langue ruſſe actuelle eſt un dialecte de l'eſclavone; mais au dixième ſiècle ces deux idiomes avoient peu d'analogie, & l'eſclavon ayant prévalu au Midi, il y a lieu de croire que les premiers Ruſſes, ſubjugués d'abord par le général Varangien, faiſoient partie de la race fennique. Les migrations, l'union ou la ſéparation des Tribus er-

rantes ont changé sans cesse le mobile tableau du désert de la Scythie ; mais on trouve sur la plus ancienne carte de la Russie des lieux qui n'ont pas changé de nom, & Novogorod (50) & Kiow (51), les deux capitales, existent dès les premiers temps de la Monarchie. Novogorod n'avoit pas encore obtenu le surnom de Grande ; elle n'étoit pas encore alliée de la ligue Anséatique, qui, avec les richesses,

(50) M. Levêque (Histoire de Russie, t. 1, p. 60) applique aux temps mêmes qui précédèrent le règne de Ruric, cet orgueilleux proverbe : » Qui peut résister à » Dieu & à la grande Novogorod « ? Dans le cours de son Histoire, il parle souvent de cette République qui s'anéantit A. D. 1475 (t. 2, p. 252—266). Un Voyageur exact, Adam Olearius, décrit (en 1635) les restes de Novogorod, & la route que firent par mer & par terre les Ambassadeurs du Holstein (t. 1, p. 123—129).

(51) *In hâc magnâ civitate, quæ est caput regni, plus trecentæ Ecclesiæ habentur & nundinæ octo, Populi etiam ignota manus* (Eggehardus, ad A. D. 1018, apud Bayer, t. 9, p. 412); il cite aussi (t. 10, p. 397) les paroles de l'Annaliste Saxon, » Cujus (*Russiæ*) Metropolis est » Chive, æmula sceptri Constantinopolitani, quæ est » clarissimum decus Græciæ «. Kiow étoit connu au neuvième siècle des Géographes Allemands & Arabes,

a répandu en Europe les principes de la liberté. Kiow ne contenoit pas encore ces trois cents églises, cette population innombrable, & le degré de grandeur & d'éclat qui la firent ensuite comparer à Constantinople par ceux qui n'avoient jamais vu la résidence des Césars. Les deux villes ne furent d'abord que des camps ou des foires où les Barbares se réunissoient pour des opérations de guerre ou de commerce. Ces Assemblées toutefois annoncent quelque progrès dans la civilisation. On tira des provinces méridionales une nouvelle race de bêtes à corne ; & l'esprit de commerce se répandit sur terre & sur mer, de la Baltique à l'Euxin, & de l'embouchure de l'Oder au port de Constantinople. Sous le règne du Paganisme & de la Barbarie, les Normands, qui avoient eu soin de se ménager un entrepôt de commerce, fréquentèrent & enrichirent Julin, ville habitée par des Esclavons (52). Les corsaires ou les navires

52) *In Odoræ ostio quâ Scythicas alluit paludes, no-*

marchands qui partoient de ce havre situé à la source de l'Oder, arrivoient en quarante-trois jours aux côtes orientales de la Baltique. Les peuplades les plus éloignées se mêloient, & *on dit* que l'or de *la Grèce* & de l'Espagne ornoit les bocages sacrés de la Courlande (53). On

---

bilissima civitas Julinum, celeberrimam, Barbaris & Græcis, qui sunt in circuitû præstans stationem; est sane maxima omnium quas Europa claudit civitatum (Adam Bremensis, Hist. Eccles. p. 19); étrange exagération, même pour un Ecrivain du onzième siècle! Anderson (Historical Deduction of Commerce) a traité avec soin ce qui a rapport au commerce de la Baltique, & à la ligue Anséatique; je ne connois pas sur cette matière de livre anglois aussi satisfaisant.

(53) Adam de Breme (de Sitû Daniæ, p. 58) dit que l'ancienne Courlande se prolongeoit sur la côte, l'espace de huit journées, & selon Pierre Teutoburgien (p. 68, A. D. 1326), Memel étoit la frontière commune de la Russie, de la Courlande & de la Prusse. *Aurum ibi plurimum* (ajoute Adam) *divinis, auguribus atque necromanticis omnes domus sunt plenæ.... à toto orbe ibi responsa petuntur maxime ab Hispanis* (forsan ZUPANIS, *id est regulis Lettoviæ*) *& Græcis*. Les Russes, même avant leur conversion, étoient appelés Grecs, conversion qui fut bien imparfaite, s'ils persistèrent dans l'usage de consulter les sorciers (Bayer, t. 10, p. 378 — 402, &c. Grotius, Prolegomen. ad Hist. Goth. p. 99).

découvrit une communication facile entre Novogorod & la mer; on traversoit durant l'été un golfe, un lac & une rivière navigable; & pendant l'hiver on voyageoit sur la surface durcie d'une immense plage de neiges. Des environs de cette ville, les Russes descendoient les rivières qui tombent dans le Borysthènes; leurs canots d'un seul arbre étoient chargés d'esclaves, de fourrures, de miel & de peaux crues; & toutes les productions du Nord se versoient dans les magasins de Kiow. Le mois de Juin étoit communément l'époque du départ de la flotte; le bois des canots servoit à faire des rames & des bancs pour des bateaux plus solides & plus grands; ces nouvelles embarcations descendoient le Borysthènes sans obstacle, jusqu'à sept ou treize chaînes de rocher qui coupent le lit & précipitent les eaux du fleuve. Lorsque la chute se trouvoit peu considérable, il suffisoit d'alléger les embarcations, mais elles ne pouvoient franchir les hautes ca-

taractes ; les Matelots étoient obligés de traîner par terre les navires & les esclaves sur un espace de six milles, & indépendamment d'un si pénible travail, de s'exposer aux brigands du désert (54). Les Russes célébroient la fête de leur délivrance sur la première isle qu'ils rencontroient au dessous des chutes; sur une seconde qui est près de l'embouchure de la rivière, ils réparoient leurs navires, afin de les mettre en état de commencer le voyage plus long & plus dangereux de la mer Noire. S'ils longeoient la côte, ils gagnoient sans peine la bouche du Danube en trente-six ou quarante heures; ils arrivoient sur le rivage de l'Anatolie, & se rendoient ensuite à Constantinople.

---

(54) Constantin n'indique que sept cataractes, dont il donne les noms dans la Langue russe & la Langue esclavone. Mais Beauplan, Ingénieur François, qui avoit reconnu le cours & la navigation du Dnieper & du Borysthenes, en compte treize (Voyez sa Description d'Ukranie, Rouen 1660, petit in-4°.). Malheureusement la carte qui accompagne cet Ouvrage, ne se trouve pas dans mon exemplaire.

Ils retournoient en Russie avec une riche cargaison de bled, de vin & d'huile, avec des oranges de la Grèce & des épiceries de l'Inde. Quelques-uns de leurs compatriotes résidoient dans la capitale & les provinces de l'Empire Grec ; & les traités des deux Nations garantissoient la personne, les biens & les priviléges du Négociant Russe (55).

Expéditions navales des Russes contre Constantinople.

Mais bientôt on abusa d'une communication ouverte pour l'avantage du genre humain. Dans une période de cent quatre-vingt-dix ans, les Russes essayèrent quatre fois de piller les trésors de Constantinople : ces expéditions navales, qui eurent

(55) Nestor, apud Levêque, Hist. de Russie, t. 1, p. 78 — 80. Les Russes se rendoient, dit-on, du Dnieper ou du Borysthènes, dans la Bulgarie noire, la Chazarie & la Syrie. Dans la Syrie ! Et comment, à quelle époque & en quel port de la Syrie ? Au lieu de Συρια, ne peut-on pas lire Συανια (de Administrat. Imp. c. 42, p. 113)? Le changement est léger. La position de la Suanie entre la Chazarie & la Lazique, explique tout, & on employoit encore ce nom au onzième siècle (Cedrenus, t. 2, p. 770).

toujours les mêmes motifs & le même objet, & où l'on employa toujours les mêmes moyens, ne réussirent pas également (56). Les Négocians Russes avoient vu la magnificence & le luxe de la cité des Césars. Leur récit merveilleux, quelques échantillons de la mollesse de l'Empire Grec, excitèrent le désir de leurs sauvages compatriotes ; ils envioient des bienfaits de la nature que refusoit le climat de leur pays ; ils convoitoient les ouvrages de l'art que la paresse ne leur permettoit pas d'imiter, & qu'ils ne pouvoient acheter dans leur misère. Les Princes Varangiens arborèrent les drapeaux de la piraterie, & tirèrent leurs plus braves Soldats des Nations qui habitoient les isles septentrionales de l'Océan (57). Les flottes des Cosaques, qui,

(56) Les guerres des Russes & des Grecs, aux neuvième, dixième & onzième siècles, sont racontées dans les Annales de Byzance, & sur-tout par Zonaras & Cedrenus. La *Russica* de Stritter (t. 2, part. 2, p. 939—1044) contient tous ces passages.

(57) Προσεταιρισαμενος δε ϗ συμμαχικον ου ολιγον απο των

au dernier siècle, sortoient du Borysthènes, pour parcourir ces mers dans les mêmes intentions, nous présentent une image des premiers armemens des Russes (58). Le nom grec de *monoxyla* ou de simples canots convenoit très-bien à la quille de leurs navires. Ce n'étoit autre chose qu'une longue tige de hêtre ou de bouleau creusé; mais sur cette base légère & étroite qui avoit soixante pieds de longueur, on élevoit des bordages à la hauteur d'environ douze pieds. Ces navires n'offroient point de pont, mais ils avoient deux gouvernails & un mât; ils marchoient à la rame & à la voile, & portoient de quarante à soixante-dix hommes, avec les armes nécessaires & des provisions d'eau douce & de poif-

---

κατοικουντων εν ταις προσαρκτιοις τω Οκεανω νησοις εθνων. Cedreaus, in Compend. p. 758.

(58) Voyez Beauplan (Description du l'Ukranie, p. 54—61). Ses Descriptions sont animées & ses plans exacts; & si l'on en excepte les armes à feu, ce qu'il dit des modernes Cosaques est applicable aux anciens Russes.

son salé. Les Russes employèrent deux cents bateaux dans leur première expédition ; mais lorsqu'ils déployoient toutes les forces de la Nation, ils pouvoient conduire mille ou douze cents navires sous les murs de Constantinople. Leur flotte n'étoit guère inférieure à la marine d'Agamemnon, mais les Grecs effrayés la supposoient dix ou quinze fois plus forte & plus nombreuse. Si les Empereurs avoient eu de la prévoyance & de la vigueur, ils auroient pu avec quelques vaisseaux fermer l'embouchure du Boristhènes. La côte d'Anatolie se vit par leur indolence en proie aux Corsaires qu'on n'avoit pas rencontrés dans l'Euxin depuis six siècles ; mais tant que la capitale fut respectée, les malheurs d'une province éloignée échappèrent à l'attention du Prince & des Historiens. L'orage qui avoit balayé les rives du Phaze & de Trébizonde éclata enfin sur le Bosphore de Thrace, détroit de quinze milles où un adversaire un peu habile auroit pu arrêter

& détruire les navires grossiers des Russes. Lors de leur première entreprise (59) sous les Princes de Kiow, ils passèrent sans obstacle & occupèrent le port de Constantinople, dans un moment où l'Empereur Michel, fils de Théophile, se trouvoit absent. Ce Prince parvint, après bien des dangers, à débarquer à l'escalier du palais, & se rendit sur le champ à une église consacrée à la Vierge Marie (60). D'après l'avis du Patriarche, une relique précieuse, le vêtement de la mère de Dieu, fut tiré du sanctuaire, & plongé dans la mer, & une tempête qui arriva

La première, A. D. 865.

---

(59) On doit regretter que Bayer n'ait publié qu'une Dissertation de *Russorum* PRIMA *Expeditione Constantinopolitanâ* (Comment. Acad. Petrop. t. 6, p. 365 — 391). Après avoir fait disparoître quelques difficultés de Chronologie, il fixe l'époque de cette expédition aux années 864 ou 865, date qui auroit dû dissiper les doutes & applanir les difficultés qu'on trouve au commencement de l'Histoire de M. Levêque.

(60) Lorsque Photius écrivit sa Lettre Encyclique sur la conversion des Russes, le miracle n'étoit pas encore mûr. Il dit de la Nation, *εις ωμοτητα κ̀ μιαιφονιαν παντας δευτερους ταττομενον*.

par hasard & qui détermina la retraite des Russes, fut attribuée à la Sainte Vierge (61). Le silence des Grecs fait naître des doutes sur la vérité ou du moins sur l'importance de la seconde expédition formée par Oleg, tuteur des fils de Ruric (62). Une barrière bien fortifiée & garnie de Soldats défendoit le Bosphore; les Russes éludèrent cet obstacle en traînant leur embarcation sur l'istme; & lorsque les Chroniques nationales parlent de cet expédient bien simple, on diroit que la flotte russe a navigué sur la terre avec un vent favorable. Igor, fils de Ruric, qui commanda la troisième expédition, choisit le moment où les for-

La seconde, A. D. 904.

La troisième, A. D. 941.

(61) Léon le Grammairien, p. 463, 464; Constantin Continuator, in Script. post Theophanem, p. 121, 122; Symeon Logothet. p. 445, 446; Georg, Monach. p. 535, 536; Cedrenus, t. 2, p. 551; Zonaras, t. 2, p. 162.

(62) Voyez Nestor & Nicon, dans l'Histoire de Russie de M. Levêque, t. 1, p. 74—80; Katona (Hist. Ducum, p. 75—79) ne veut point admettre cette victoire des Russes, qui diminueroit l'éclat du siége de Kiow par les Hongrois.

ces

cès navales de l'Empire étoient employées contre les Sarasins ; mais lorsqu'on a du courage, il est rare de manquer de moyens de défense. On arma quinze galères en mauvais état ; & au lieu d'une seule bouche de feu Grégeois qu'on établissoit ordinairement sur la proue, les flancs & l'arrière de ces quinze navires en furent abondamment pourvus. Les Artificiers avoient de l'habileté, le temps étoit favorable ; des milliers de Russes qui aimèrent mieux se noyer que devenir la proie des flammes, sautèrent dans la mer ; & ceux qui se réfugièrent sur la côte de Thrace, furent massacrés par les Paysans & les Soldats. Toutefois le tiers des bateaux russes échappa à la destruction en gagnant des eaux basses, & Igor se prépara à venger sa défaite l'année suivante (63). Après une longue paix, La quatrième. A. D. 104.

(63) Léon le Grammairien, p. 506, 507, Incert. Contin. p. 263, 264 ; Symeon Logothet. p. 490, 491, George Monach. p. 588, 589 ; Cedrenus, t. 2, p. 629 ; Zonaras, t. 2, p. 190, 191 ; & Liutprand, l. 5, c. 6 ;

Jaroſlas, petit-fils d'Igor, tenta une quatrième invaſion. Le feu Grégois repouſſa encore à l'entrée du Boſphore une flotte commandée par ſon fils. Mais l'avant-garde des Grecs pourſuivant les fuyards ſans précaution, fut environnée par les navires ruſſes : les proviſions du feu Grégeois ſe trouvoient vraiſemblablement épuiſées, & vingt-quatre de leurs galères furent priſes, coulées bas ou détruites d'une autre manière (64).

Négociations & prophétie.

L'Empire détournoit plus ſouvent par les négociations que par les armes les menaces ou les malheurs d'une guerre contre les Ruſſes. Dans ces hoſtilités navales, tout le déſavantage étoit du côté des Grecs. Le Peuple farouche qu'ils combattoient ne donnoit point de quar-

---

qui écrivoit d'après la narration de ſon beau-père, alors Ambaſſadeur à Conſtantinople, & qui relève les exagérations des Grecs.

(64) Je ne puis citer ici que Cedrenus (t. 2, p. 758, 759) & Zonaras (t. 2, p. 253, 254); mais leur témoignage devient plus ſûr, & ils ſont plus dignes de foi à meſure qu'ils approchent de l'époque où ils vécurent.

tier; sa pauvreté ne laissoit pas l'espoir du butin; sa retraite impénétrable ôtoit au Vainqueur l'espoir de la vengeance, & par orgueil ou par foiblesse, ils croyoient qu'on ne pouvoit ni gagner ni perdre de la gloire avec des Barbares. Les propositions de ceux-ci furent d'abord immodérées & inadmissibles : ils demandèrent six marcs d'or pour chaque Soldat ou Matelot de la flotte; la jeunesse russe vouloit faire des conquêtes; les vieillards prêchoient la modération : » Contentez-vous, disoient-ils, de la » proposition avantageuse pour nous » que fait l'Empereur. Ne vaut-il pas » mieux obtenir sans combattre, l'or, » l'argent, les étoffes de soie, & tout » ce qui est l'objet de nos désirs ? Sommes-nous sûrs de la victoire ? Pouvons-nous signer un traité avec la » mer ? nous ne sommes pas sur terre, » nous flottons sur l'abyme des eaux, » & la mort est suspendue sur nos tê-

» tes (65) «. Le ſouvenir de ces flottes arctiques qui ſembloient deſcendre du cercle polaire, épouvanta long-temps la cité impériale. Le vulgaire de tous les rangs aſſuroit & croyoit que l'inſcription d'une ſtatue équeſtre qu'on voyoit dans la place du Taurus, annonçoit comment les Ruſſes deviendroient un jour maîtres de Conſtantinople (66). Il y a peu d'années qu'une eſcadre ruſſe a fait le tour de l'Europe, au lieu de ſortir du Boryſthènes : nous avons vu la capitale des Ottomans menacée par des vaiſſeaux de ligne qui portoient des équipages ſi habiles & une artillerie ſi formidable, qu'un ſeul d'entre eux auroit coulé bas ou diſ-

(65) Neſtor, apud Levêque, Hiſt. de Ruſſie, t. 1, p. 87.

(66) Cette ſtatue d'airain venoit d'Antioche, & les Latins la fondirent; on ſuppoſoit qu'elle repréſentoit Joſué ou Bellérophon; & on établiſſoit ainſi une alternative biſarre. Voyez Nicetas Choniates (p. 413, 414); Codinus (de Originibus, C. P. p. 24); & l'Auteur anonyme de Antiquitat. C. P. (Bandury, Imp. Orient. t. 1, p. 17, 18) qui vivoit vers l'an 1100. Ils atteſtent qu'on croyoit à la prophétie; le reſte eſt indifférent.

persé cent bateaux des anciens Moscovites; & les Turcs doivent craindre que la génération actuelle ne soit témoin de l'accomplissement de cette prédiction, dont le style n'est point équivoque, & dont on ne peut contester la date.

Les Russes étoient moins redoutables sur terre que sur mer; en combattant presque toujours à pied, il y a lieu de croire que la cavalerie scythe les renversa & les mit souvent en déroute. Au reste, leurs villes naissantes, malgré l'état d'imperfection où elles se trouvoient, présentoient un asile aux Sujets & une barrière à l'ennemi: la Monarchie de Kiow, jusqu'à l'époque où elle fut divisée, donna des Loix dans le Nord; & Swatoslas (67), fils d'Igor, fils d'Oleg, fils de Ruric, subjugua ou repoussa les Nations établies du Volga au Danube.

Règne de Swatoslas, A. D. 955—973.

(67) M. Levêque (Hist. de Russie, t. 1, p. 94—107) a donné, d'après les Chroniques de Russie, un extrait de la vie de Swatoslaus ou Sviatoslaf, ou enfin Sphenpesthlabus.

Les fatigues d'une vie militaire & sauvage, avoient fortifié la vigueur de son esprit & celle de son corps. Couvert d'une peau d'ours, il se couchoit ordinairement sur la terre, la tête appuyée sur une selle; il prenoit des alimens grossiers, & comme les Héros d'Homère (68), il faisoit griller sur des charbons les viandes dont il se nourrissoit, & qui étoient souvent de la chair de cheval. L'habitude de la guerre disciplina son armée, & il y a lieu de croire que la vie des Soldats étoit aussi dure que celle du Général. Des Ambassadeurs de l'Empereur Nicéphore déterminèrent Swatoslas à entreprendre la conquête de la

(68) Le neuvième livre de l'Iliade (205 — 221) & les détails de la cuisine d'Achille, montrent bien cette ressemblance. Un Poëte qui mettroit aujourd'hui un pareil tableau dans un Poëme épique, souilleroit son ouvrage & dégoûteroit ses Lecteurs; mais les vers grecs sont harmonieux; les expressions d'une Langue morte nous paroissent rarement ignobles ou familières; & comme vingt-sept siècles se sont écoulés depuis le temps d'Homère, les mœurs de l'antiquité nous amusent.

Bulgarie, & bientôt il reçut trois mille marcs d'or pour le défrayer des dépenses de l'expédition. Il embarqua soixante mille hommes qui sortirent de l'embouchure du Borysthènes, & marchèrent vers celle du Danube; leur débarquement se fit sur la côte de Mœsie, & après un combat sanglant, le glaive des Russes triompha des traits de la cavalerie bulgare. Le Roi vaincu descendit au tombeau; ses enfans tombèrent au pouvoir du Vainqueur; & les Guerriers du Nord subjuguèrent ou ravagèrent ses Etats jusqu'au mont Hemus. Mais au lieu d'abandonner sa proie & de tenir ses engagemens, le Prince Varangien étoit plus disposé à marcher en avant qu'à se retirer; & si le succès eût couronné la fin de son entreprise, le siége de l'Empire de Russie eût été transféré, dès le dixième siècle, sous un climat plus tempéré & plus fertile. Swatoslas sentit les avantages de sa nouvelle position; il pouvoit obtenir les diverses productions de

la terre par des échanges ou des incursions. Une navigation aisée lui apportoit les fourrures, le miel & l'hydromel de la Russie : la Hongrie lui fournissoit des chevaux & les dépouilles de l'Occident, & la Grèce étoit remplie d'or, d'argent & de ces objets de luxe pour lesquels sa pauvreté affectoit du mépris. Les Patzinacites, les Chozars & les Turcs venoient servir sous les drapeaux d'un Prince victorieux. Sur ces entrefaites, l'Ambassadeur de Nicéphore trahit son Maître, se revêtit de la pourpre, & promit de partager les trésors de l'Orient avec les nouveaux alliés. Le Prince Russe continua sa marche jusqu'à Andrinople : on le somma d'évacuer la province romaine ; sa réponse fut dédaigneuse, & il ajouta que Constantinople devoit s'attendre à voir bientôt son ennemi & son Maître.

Sa défaite par Jean Zimisces, A.D. 970 — 973.

Jean Zimisces, qui, sous un corps d'une petite taille, avoit le courage & les talens d'un Héros, hérita du trône & de

la femme de Nicéphore (69). La première victoire de ses Lieutenans priva les Russes de leurs alliés : vingt mille de ces étrangers furent égorgés ou entraînés à la révolte, ou enfin prirent le parti de la désertion. La Thrace fut délivrée, mais soixante-dix mille Barbares demeuroient armés, & les légions qu'on avoit rappelées des nouvelles conquêtes de la Syrie, se disposèrent à marcher au printemps sous les drapeaux d'un Prince guerrier qui se déclaroit le vengeur des Bulgares. Les défilés du mont Hemus ne se trouvoient pas gardés ; les troupes de l'Empire les occupèrent sur le champ ; l'avant-garde romaine étoit composée des *Immortels*, nom orgueilleux par lequel on avoit voulu sans doute imiter le style

(69) L'épithète singulière de Zimisces vient de la Langue arménienne : les Grecs traduisoient le mot de *ζιμισκης* par celui de *μυζακιζης*, ou de *μοιρακιζης*. Je ne connois pas ces deux expressions, mais d'après le sens de la phrase, ils paroissent signifier *adolescentulus* (Leo Diacon, l. 4, MS. apud Ducange, Glossar Græc. p. 1570).

des Persans ; l'Empereur conduisoit un corps de dix mille cinq cents Fantassins ; le reste de ses forces, le bagage & les machines de guerre venoient ensuite. Le premier exploit de Zimisces eut de l'éclat ; il réduisit en deux jours Marcianapolis ou Peristhlaba (70). Cette ville ayant été prise d'assaut, les vainqueurs passèrent huit mille cinq cents Russes au fil de l'épée ; & les fils du Roi Bulgare furent délivrés d'une prison ignominieuse, & qualifiés du vain titre de Rois. Après ces pertes multipliées, Swatoslas se retira dans le poste bien fortifié de Dristra, sur les bords du Da-

(70) Dans la Langue esclavone, Peristhlaba signifie la grande ou l'illustre ville, μεγαλη καὶ ουσα καὶ λεγομενη, dit Anne Commène (Alexiade, l. 7, p. 194). On la place entre le mont Hemus & la partie inférieure du Danube, & il paroît qu'elle occupoit l'emplacement ou du moins la station de Marcianopolis. On n'est pas embarrassé sur la position de Durostolus ou Dristra, & il est aisé de la reconnoître (Comment. Academ. Petropol. t. 9, p. 415, 416 ; D'Anville, Géographie Ancienne, t. 1, p. 307—311).

nube, & il fut poursuivi par un ennemi qui employa tour à tour la lenteur & la célérité. Les galères de Byzance remontèrent le fleuve; les troupes achevèrent une ligne de circonvallation, & le Prince Russe qui comptoit sur les fortifications du camp & de la ville, se vit environné, assailli & affamé. Les Russes firent un grand nombre d'actions de valeur; ils essayèrent plusieurs sorties désespérées, & Swatoslas ne céda à sa fortune qu'après un siége de soixante-cinq jours. La capitulation qu'il obtint annonce la prudence du Vainqueur, qui estimoit la valeur & craignoit le désespoir d'un Guerrier dont le caractère n'étoit pas subjugué. Le Grand-Duc de Russie jura solemnellement d'abandonner tous ses projets contre l'Empire : on lui permit de retourner dans ses Etats; on rétablit la liberté du commerce & de la navigation; les Vainqueurs accordèrent une mesure de bled à chacun de ses Soldats; & comme on sait qu'on lui

en fournit vingt-deux mille meſures, on peut juger de ſes pertes & du nombre des troupes qui lui reſtoient. Les Ruſſes, après un pénible voyage, regagnèrent l'embouchure du Boryſthènes; mais ils n'avoient plus de vivres, la ſaiſon étoit défavorable; ils paſsèrent l'hiver ſur la glace; & avant de pouvoir continuer ſa marche, Swatoſlas fut ſurpris & accablé par les Tribus des environs, avec leſquelles les Grecs entretenoient des négociations utiles (71). Sur ces entrefaites, Zimiſces étoit reçu dans ſa capitale comme Camille & Marius, les libérateurs de l'ancienne Rome. Mais le dévot Empereur attribuoit ſa victoire à la mère de Dieu; & l'image de la Vierge qui portoit l'enfant Jéſus dans ſes bras, fut placée ſur un char de triomphe que décoroient des trophées & les ſymboles

71) Le Livre de *Adminiſtratione Imperii*, développe, ſur-tout dans les ſept premiers chapitres, les négociations des Grecs avec les Barbares, & en particulier avec les Patzinacites.

du royaume des Bulgares. L'Empereur fit son entrée à cheval: le diadême ornoit sa tête; il tenoit à la main une couronne de laurier, & Constantinople fut étonnée d'avoir à célébrer les vertus guerrières de son Souverain (72).

Conversion de la Russie. A. D. 864.

Photius, Patriarche de Constantinople, qui avoit une extrême ambition & un grand désir de connoître des Peuples nouveaux, félicita l'Eglise grecque, & se félicita lui-même de la conversion des Russes (73). Il avoit déterminé ces hom-

---

(72) Dans le récit de cette guerre, Léon le Diacre (apud Pagi, Critica, t. 4, A. D. 968—973) est plus authentique & plus circonstancié que Cedrenus (t. 2, p. 660—683) & Zonaras (t. 2, p. 205—214). Ces Déclamateurs ont porté à 308,000 & 330,000 hommes le nombre des troupes Russes, sur lesquelles ses contemporains avoient donné une évaluation modérée & vraisemblable.

(73) Phot. Epist. 2, n°. 35, p. 58, Edition Montacut. Ce savant Editeur n'auroit pas dû prendre pour le cri de guerre des Bulgares les deux mots τω Ρως, qui signifient la Nation Russe: & Photius, qui avoit des lumières, ne devoit pas accuser les Idolâtres Esclavons της Ελληνικης ϗ αθεου δοξης. Ils n'étoient ni Grecs ni Athées.

mes farouches à reconnoître Jesus-Christ pour leur Dieu, les Missionnaires Chrétiens pour leurs Docteurs, & les Romains pour leurs amis & leurs frères. Son triomphe fut de courte durée. Au milieu des vicissitudes de leur piraterie, quelques Chefs Russes consentirent peut-être à recevoir les eaux du Baptême. Un Evêque Grec a pu acquérir le nom de Métropolitain & administrer dans l'église de Kiow les Sacremens à des esclaves & des naturels du pays. Mais la semence de l'Evangile tomboit sur un mauvais sol; le nombre des apostats fut considérable, les conversions ne firent aucun progrès, & le baptême d'Olga doit être regardé comme l'époque de l'établissement du Christianisme en Russie (74).

---

(74) Les détails les plus satisfaisans sur la Religion des *Slaves* & la conversion de la Russie, se trouvent dans l'Histoire de Russie (t. 1, p. 35 — 54 — 59 — 92, 93 — 113 — 121 — 124 — 129 — 148, 149, &c). M. Levêque les a tirés des anciennes Chroniques & des Observations faites par les Modernes.

Une femme, peut-être des dernières classes de la Société, qui vengea la mort & prit le sceptre d'Igor son mari, avoit sans doute ces vertus actives qui inspirent la crainte à des Barbares, & les déterminent à la soumission. Dans un temps où sa Nation jouissoit de la paix au dedans & au dehors, elle se rendit de Kiow à Constantinople; l'Empereur Constantin Porphyrogenète la reçut dans son palais, & il a décrit minutieusement le cérémonial de cette réception : on eut soin de conserver le respect dû à la pourpre, mais on disposa d'ailleurs les détails de l'étiquette, les titres, les salutations, les banquets & les présens de manière à satisfaire la vanité de la Princesse étrangère (75). Elle se fit baptiser & prit le

Baptême d'Olga, A. D. 955.

(75) Voyez le *Ceremoniale Aulæ Byzant.* t. 2, c. 15, p. 343 — 345 : il appele Olga ou Elga *Αρχοντισσα* Ῥωσιας. Les Grecs, pour désigner la Souveraine des Russes, employoient le titre d'un Magistrat d'Athènes avec une terminaison féminine, ce qui auroit étonné l'oreille de Démosthènes.

nom de l'Impératrice Helène. Il paroît que sa conversion fut précédée ou suivie de celles de son oncle, de deux Interprètes, de seize Dames, de dix-huit femmes d'un rang moins élevé, de vingt-deux Domestiques ou Ministres, & de quarante-deux Négocians qui formoient son cortége. De retour à Kiow & à Novogorod, elle demeura attachée à sa nouvelle Religion; mais ses efforts pour propager l'Evangile n'eurent point de succès, & sa famille & son Peuple restèrent attachés avec opiniâtreté ou avec indifférence aux Dieux de leurs ancêtres. Swatoslas son fils craignit le mépris & le ridicule de ses camarades, & Wolodimir, son petit-fils, multiplia & dévora les monumens de l'ancien culte. On offroit encore des sacrifices humains aux farouches Divinités du Nord; lorsqu'il s'agissoit de choisir la victime, on préféroit un Citoyen à un étranger, un Chrétien à un Idolâtre: des fanatiques se soulevoient & dévouoient à la mort un père qui arrachoit son

son fils au couteau des Prêtres. Toutefois les leçons & l'exemple de la pieuse Olga avoient fait une impression secrète sur l'esprit du Prince & du Peuple ; les Missionnaires Grecs continuoient à prêcher, à se disputer & à baptiser des convertis, & les Ambassadeurs & les Négocians Russes comparoient leur idolâtrie grossière avec le culte plus élégant de Constantinople. Ils avoient admiré l'église de Sainte-Sophie, les portraits animés des Saints & des Martyrs, les richesses de l'autel, la multitude des Prêtres & leurs magnifiques vêtemens, la pompe & le bon ordre des cérémonies : ils étoient édifiés de ces harmonieux cantiques qui succédoient à un silence religieux ; & on leur persuada sans peine qu'un chœur d'Anges descendoit chaque jour du Ciel pour se joindre à la dévotion des Chrétiens (76). Mais Wolodimir se convertit De Wolodimir, A. D. 988.

(76) Voyez un fragment anonyme publié par Banduri, (Imperium Orientale, t. 2, p. 112, 113), *de Conversione Russorum.*

ou hâta sa conversion, parce qu'il vouloit avoir une femme Romaine. Le Pontife Chrétien le baptisa & le maria en même temps dans la ville de Cherson ; il rendit cette ville à l'Empereur Basile, frère de son épouse; mais elle avoit des portes d'airain qu'on transporta, dit-on, à Novogorod, & qu'on plaça devant une église comme un monument de sa victoire & de sa foi (77). Il ordonna de traîner dans les rues de Kiow, Peroun, le Dieu du tonnerre, qu'il avoit adoré si long-temps, & douze Barbares jetèrent l'idole dans le Borysthènes après l'avoir

(77) Herberstein (apud Pagi, t 4, p. 56) dit que Wolodimir fut baptisé & marié à Cherson ou Corsun : Novogorod conserve encore de nos jours cette tradition, & les portes dont nous avons parlé dans le Texte. Au reste, un Voyageur qui observe avec soin, dit que ces portes d'airain viennent de Magdebourg (Coxe's Travels into Russia, &c. vol. 1, p. 452), & il cite une inscription qui semble le prouver. Le Lecteur ne doit pas confondre cette Cherson, ville de la Tauride ou de la Crimée, avec une ville du même nom qui s'est élevée à l'embouchure du Borysthènes, & où la Czarine & l'Empereur ont eu dernièrement une entrevue.

frappée à coups de massue. Le Despote avoit déclaré dans un édit que tous ceux qui refuseroient le baptême seroient traités en ennemis de Dieu & du Prince; & bientôt les eaux des rivières reçurent des milliers de Russes, qui reconnoissoient la vérité & l'excellence d'une doctrine adoptée par le Grand-Duc & ses Boyards. La génération suivante vit disparoître les restes du Paganisme; mais les deux frères de Wolodimir étant morts sans avoir reçu le signe du Christianisme, on administra un baptême posthume ou irrégulier à leurs ossemens tirés du tombeau qui les renfermoit.

Aux neuvième, dixième & onzième siècles de l'Ere Chrétienne, le règne de l'Evangile & de l'Eglise s'étendit sur la Bulgarie, la Hongrie, la Boheme, la Saxe, le Danemarck, la Norwège, la Suède, la Pologne & la Russie (78). Les

Christianisme du Nord, A. D. 800—1100.

(78) Voyez le Texte latin, ou la Version angloise de l'excellente Histoire de l'Eglise, par Mosheim, au premier

triomphes du zèle apostolique se renouvelèrent à cette époque, qui sembla avoir été l'âge de fer du Christianisme, & les contrées septentrionales & orientales de l'Europe se soumirent à une Religion qui différoit moins du culte des Idoles dans la pratique que dans la théorie. Une louable ambition excita les Moines de l'Allemagne & de la Grèce à parcourir les tentes & les huttes des Barbares : la pauvreté, la fatigue & les dangers furent leur partage : leur courage étoit actif & patient, leurs motifs purs & dignes d'estime ; ils n'envisageoient d'autre salaire que le témoignage de leur conscience, & la reconnoissance du Peuple régénéré. Les orgueilleux & riches Prélats des temps postérieurs ont recueilli le fruit de ces missions. Les premières conversions furent volontaires ; les Missionnaires n'avoient pour armes que la sainteté

---

chapitre ou à la première section des neuvième, dixième & onzième siècles.

de leurs mœurs & l'éloquence de leurs discours ; mais ils combattoient par des miracles & des visions les fables domestiques des Païens ; & pour mieux séduire les Chefs, on flatta leur vanité, & on s'occupa de leurs intérêts. Les Chefs des Nations auxquels on prodiguoit les titres de Rois & de Saints (79), croyoient faire une œuvre légitime & pieuse en assujettissant à la Foi Catholique leurs Sujets & leurs voisins. Des troupes qui marchoient sous la bannière de la Croix envahirent la côte de la Baltique, depuis Holstein jusqu'au golfe de Finlande, & la conversion de la Lithuanie au quatorzième siècle termina le règne de l'Idolâtrie. Au reste, la vérité & la bonne

(79) L'an 1000, les Ambassadeurs de Saint-Etienne reçurent du Pape Sylvestre le titre de Roi de Hongrie, avec un diadême que des Artistes Grecs avoient travaillé. On le destinoit au Duc de Pologne, mais les Polonois étoient trop barbares, de leur aveu, pour mériter une couronne *angélique* & *apostolique* (Katona, Hist. Critic. Regum Stirpis Arpadianæ, t. 1, p. 1—20).

foi obligent d'avouer que la conversion du Nord procura plusieurs avantages temporels aux vieux & aux nouveaux Chrétiens. Les préceptes de l'Evangile qui recommandent la charité & la paix, ne purent anéantir la fureur de la guerre naturelle aux hommes, & l'ambition des Princes Catholiques a renouvelé dans tous les siècles les calamités qu'entraîne ce fléau. Mais l'admission des Barbares dans la Société civile & ecclésiastique délivra l'Europe des ravages, sur mer & sur terre, des Normands, des Hongrois & des Russes, qui apprirent à respecter le sang humain & à cultiver leurs domaines (80). Le Clergé contribua par son

(80) Ecoutez les exclamations d'Adam de Breme (A. D. 1080), dont le fond est vrai : *Ecce illa ferocissima Danorum, &c. Natio .... jamdudum novit in Dei laudibus alleluia resonare .... Ecce Populus ille piraticus... suis nunc finibus contentus est. Ecce patria horribilis semper inaccessa prupter cultum Idolorum .... prædicatores veritatis ubique certatim admittit*, &c., &c. (de Situ Daniæ, &c. p. 40, 41, Edit. Elzevir), Ouvrage qui offre un tableau curieux & original du Nord de l'Europe, & de l'établissement du Christianisme dans cette partie du Monde.

influence à l'établiſſement des Loix & du bon ordre; & les Peuples Sauvages connurent les élémens des Arts & des Sciences. Les Princes Ruſſes qui avoient une piété libérale, voulant décorer les villes & inſtruire les habitans, engagèrent à leur ſervice les plus éclairés d'entre les Grecs. On copia dans les égliſes de Kiow & de Novogorod, d'une manière groſſière il eſt vrai, le dôme & les tableaux de Sainte-Sophie : les écrits des Pères furent traduits en Langue eſclavone, & on engagea ou l'on força trois cents jeunes Nobles à ſuivre les leçons du collége de Jaroſlas. Il paroît que la Ruſſie tira de grands avantages de ſes liaiſons particulières avec l'Egliſe & l'Etat de Conſtantinople, qui alors mépriſoit à juſte titre l'ignorance des Latins. Mais la Nation Grecque étoit eſclave, ſolitaire & dans un état de décadence : après la chute de Kiow, on oublia la navigation du Boriſthènes; les Princes de Wolodimir & de Moſcow étoient éloi-

gnés de la mer & de la Chrétienté; & les Tartares asservirent la Monarchie divisée (81). Le royaume des Esclavons & des Scandinaves, que les Missionnaires Latins avoient converti, se trouvoit soumis, il est vrai, à la jurisdiction spirituelle des Papes qui formoient d'ailleurs des prétentions temporelles sur ces contrées (82): mais ils avoient la même Langue & le même culte que Rome; ils prirent l'esprit libre & généreux de la République Européenne, & ils furent éclairés peu à peu par les lumières qu'on y vit paroître.

(8.) Les Princes de Russie abandonnèrent en 1156 la résidence de Kiow, qui en 1240 fut ruinée par les Tartares. Moscow devint au quatorzième siècle le siége de l'Empire. Voyez le premier & le second volumes de l'Histoire de Russie par M. Levêque, & les Coxe's Travels into the North, t. 1, p. 241, ou Voyages de Coxe.

(82) Les Ambassadeurs de Saint-Etienne avoient employé les expressions respectueuses de *regnum oblatum*, *debitam obedientiam*, &c. que Grégoire VII interprète à la rigueur; & la sainteté du Pape, & l'indépendance de la couronne embarrassent les Hongrois (Katona, Hist. Critica, t. 1, p. 20—25, t. 2, p. 304 — 346 — 360, &c.).

CHAPITRE LVI.

Les Sarasins, les Francs & les Grecs en Italie. Premières aventures des Normands, & leur établissement dans cette partie de l'Europe. Caractère & conquêtes de Robert Guiscard, Duc de la Pouille. Délivrance de la Sicile par Roger, frère de Guiscard. Victoire de Guiscard sur les Empereurs de l'Orient & de l'Occident. Roger, Roi de Sicile, envahit l'Afrique & la Grèce. L'Empereur Manuel Comnène. Guerres des Grecs & des Normands. Extinction des Normands.

Lutte des Sarasins, des Latins & des Grecs en Italie, A. D. 840 — 1017.

LES trois grandes Nations du Monde, les Grecs, les Sarasins & les Francs se rencontrèrent & se combattirent sur le théâtre de l'Italie (1). Les provinces mé-

(1) On me permettra sans doute de renvoyer sur l'Histoire d'Italie du neuvième & du dixième siècles, au cinquième, sixième & septième livres de Sigonius, *de*

ridionales qui forment aujourd'hui le royaume de Naples, étoient presque toutes soumises aux Ducs Lombards, Princes de Benevent (2), si redoutables à la guerre, qu'ils arrêtèrent un moment le génie de Charlemagne, & si zélés pour le progrès des lumières, qu'ils entretenoient dans leur capitale une Académie

---

Regno Italiæ (dans le second volume de ses Ouvrages, Milan 1732); aux Annales de Baronius, avec la Critique de Pagi; aux septième & huitième livres de l'Historia Civile del Regn di Napoli, par Giannone; aux septième & huitième volumes (Edition in-8°.) des Annali d'Italia de Muratori; & au second volume de l'Abrégé Chronologique de M. de Saint-Marc, Ouvrage qui, sous un titre superficiel, contient beaucoup de savoir & de recherches. Le Lecteur qui connoît bien à présent ma manière de travailler, me croira, si je l'assure que j'ai remonté aux sources quand cet examen étoit possible, ou lorsqu'il pouvoit en résulter des avantages, & que j'ai consulté avec soin les originaux des premiers volumes de la grande collection intitulée: *Scriptores Rerum Italicarum*, par Muratori.

(2) Le savant Camillo Pellegrino, qui vivoit à Capoue dans le dernier siècle, a jeté du jour sur l'Histoire du Duché de Benevent, dans son Historia Principum Longobardorum. Voyez les *Scriptores* de Muratori, t. 2, part. 1, p. 221—345, & t. 5, p. 159—245.

de trente-deux Philoſophes ou Grammairiens. On fit ſortir de la diviſion de ce Duché floriſſant les principautés rivales de Benevent, de Salerne & de Capoue; les compétiteurs, entraînés par l'ambition & la vengeance, appelèrent les Saraſins, & leur héritage commun devint la proie de ces étrangers. Des malheurs ſans nombre accablèrent l'Italie pendant deux ſiècles; elle reçut alors un ſi grand nombre de bleſſures, qu'elle ne put réparer ſes forces au milieu de l'union & de la tranquillité qu'établirent les uſurpateurs après la conquête. Les vaiſſeaux des Saraſins ſortoient ſouvent & preſque chaque année du port de Palerme; & les Chrétiens de Naples les accueilloient avec trop d'indulgence: on équipoit auſſi ſur la côte d'Afrique d'autres eſcadres encore plus fortes; & les Arabes mêmes de l'Andalouſie ſe déterminoient quelquefois à ſecourir ou à combattre les Moſlems d'une Secte oppoſée. Dans le cours des révolutions humaines,

les fourches caudines cachèrent une nouvelle embuscade ; le sang des Africains arrosa une seconde fois les champs de Cannes, & le Souverain de Rome attaqua ou défendit de nouveau les murs de Capoue & de Tarente. Une colonie de Sarasins s'étoit formée à Bari, qui domine l'entrée du golfe Adriatique, & comme ils ravageoient sans distinction les terres des Grecs & des Latins, les deux Empereurs irrités se réunirent pour en tirer vengeance. Basile le Macédonien, le premier de sa race, & Louis, arrière-petit-fils de Charlemagne (3), signèrent une alliance offensive ; & chacune des parties fournit ce qui manquoit à l'autre. L'Empereur Grec ne pouvoit sans imprudence charger d'une campagne d'Italie les troupes qui avoient l'Asie pour cantonnement, & les Guerriers Latins n'auroient pas suffi, si la Marine de Byzance n'avoit pas été maîtresse de

(3) Voyez Constantin Porphyrogenète, de Thematibus, l. 2, c. XI, in Vit. Basil. c. 55, p. 181.

l'embouchure du golfe. L'infanterie des Francs, & la cavalerie & les galères des Grecs investirent la forteresse de Bari ; & l'Emir Arabe, après s'être défendu quatre ans, se soumit à la clémence de Louis, qui commandoit le siége. La concorde des deux Empereurs les rendit maîtres de cette place importante ; mais des plaintes dictées de part & d'autre par la jalousie & l'orgueil, troublèrent bientôt leur amitié. Les Grecs réclamoient le mérite de la conquête & la gloire du triomphe ; ils vantèrent la grandeur de leurs forces, & se moquèrent de l'intempérance & de la paresse d'une poignée de Barbares qui servoient sous les drapeaux du Prince Carlovingien. Celui-ci fit une réponse qui respire l'éloquence de l'indignation. » Nous avouons » la grandeur de vos préparatifs, dit » l'arrière-petit-fils de Charlemagne ; » vos armées étoient en effet nombreuses, » comme ces bataillons de sauterelles » qui obscurcissent un jour d'été, font

Conquête de Bari, A. D. 871.

» du bruit avec leurs ailes, & après
» un vol de peu d'étendue, tombent par
» terre, ne pouvant plus se soutenir.
» Semblables à ces insectes, vous tom-
» biez après un foible effort; vous étiez
» vaincus par votre propre lâcheté; vous
» abandonniez le champ de bataille pour
» insulter, pour dépouiller les Chrétiens
» de la côte d'Esclavonie, qui sont nos
» Sujets. Le nombre de nos Guerriers
» étoit peu considérable, & pourquoi
» ne se trouvoit-il pas plus grand? parce
» que lassé de vous attendre j'avois
» renvoyé mon armée, en ne gardant
» que des Soldats d'élite, pour conti-
» nuer le blocus de la place. S'ils se
» sont livrés à des plaisirs hospitaliers
» en face du danger & de la mort, ces
» fêtes ont-elles diminué la vigueur de
» leurs entreprises? Est-ce votre fruga-
» lité qui a renversé les murs de Bari?
» Ces braves Francs, quoique la fatigue
» leur eut enlevé beaucoup de monde,
» n'ont-ils pas intercepté & vaincu trois

» des plus puissans Emirs des Sarasins ? » La défaite de ces Emirs n'a-t-elle pas » précipité la chute de la ville ? Bari » est tombé ; la frayeur a saisi Tarente ; » la Calabre sera délivrée ; & si nous » sommes maîtres de la mer, on peut » arracher la Sicile des mains des Infidè- » les «. Faisant ensuite usage de ce nom de frère, qui blessoit sur-tout la vanité du Prince Grec : » Mon frère, ajouta- » t-il, pressez les secours maritimes » que vous devez me fournir ; respectez » vos alliés, & défiez-vous des flatteurs » (4) «.

Nouvelle province des Grecs en Italie, A. D. 890.

La mort de Louis & la foiblesse de la Maison Carlovingienne anéantirent ces belles espérances ; & si les troupes de Byzance n'eurent pas le mérite de la ré-

(4) L'Epître originale de l'Empereur Louis II à l'Empereur Basile, monument curieux du neuvième siècle, a été publiée pour la première fois par Baronius (Annal. Eccles. A. D. 871, n°. 51 — 71), d'après un manuscrit d'Erchempert, ou plutôt de l'Historien anonyme de Salerne, qui se trouvoit au Vatican.

duction de Bari, les Empereurs Grecs, Basile & son fils Léon, en recueillirent les avantages. On détermina par la persuasion, ou l'on força la Pouille & la Calabre à reconnoître leur suprématie ; & une ligne idéale, tirée du mont Garganus à la baie de Salerne, montre que la plus grande partie du royaume de Naples étoit soumise à l'Empire d'Orient. Au delà de cette ligne, les Ducs ou les Républiques d'Amalfi (5) & de Naples, qui n'avoient jamais manqué à leurs devoirs de vassaux, se réjouirent du voisinage de leur légitime Souverain, & Amalfi acquit des richesses en fournissant à l'Europe les productions & les ouvrages de l'Asie. Mais les Princes Lombards de Benevent, de Salerne & de Capoue (6),

(5) Voyez une excellente Dissertation de Republicâ Amalphitanâ, dans l'Appendix (p. 1 — 42) de l'Historia Pandectatum, trajecti ad Rhenum 1722, in-4°.) par Henri Brencmann.

(6) Votre Maître, disoit Nicéphore, a donné secours & protection *Principibus Capuano & Beneventano, ser-*

furent

furent détachés malgré eux du Monde Latin, & ils violèrent souvent la promesse qu'ils avoient faite de demeurer soumis & de payer un tribut. La ville de Bari s'enrichit & devint la métropole du nouveau thème ou de la nouvelle province de Lombardie; l'Officier qui y commandoit obtint le titre de Patricien, & ensuite le nom singulier de *Catapan* (7), & on régla l'administration de

vis meis, quos oppugnare dispono.... Nova (potiùs NOTA) *res est quòd eorum Patres & avi nostro Imperio tributa dederunt* (Liutprand, in Legat. p. 484). Il ne fait pas mention de Salerne; cependant le Prince changea de parti vers la même époque; & Camillo Pellegrino (Script. Rer. Ital., t. 2. part. 1, p. 285) a très-bien remarqué ce changement dans le style de la Chronique anonyme. Liutprand (p. 480), d'après les monumens de l'Histoire & ceux du langage, a prouvé d'une manière assez plausible que les Latins avoient des droits sur la Pouille & la Calabre.

(7) Voyez les Glossaires grecs & latins de Ducange (Articles Κατεπανω, & *Catapanus*), & ses Notes sur l'Alexiade (p. 275). Il n'adopte pas l'idée des contemporains qui faisoient dériver ce mot de Κατα παν, *juxta omne*; il n'y trouve qu'une corruption du latin *capitaneus*. Au reste, M. de Saint-Marc a observé avec

l'Eglise & de l'Etat de manière à les subordonner complettement au trône de Constantinople. Les efforts des Princes de l'Italie eurent peu de vigueur ; ils se détruisirent tant qu'ils se disputèrent le sceptre ; & les Grecs repoussèrent ou éludèrent les troupes de l'Allemagne, qui descendoient des Alpes sous le drapeau des Othons. Le premier & le plus grand de ces Empereurs Saxons se vit contraint d'abandonner le siége de Bari ; le second, après avoir perdu les plus hardis de ses Evêques & de ses Barons, sortit avec honneur de la bataille meurtrière de Crotone. La valeur des Sarasins y triomphha des Francs (8). Les escadres

Défaite d'Othon III, A. D. 983.

raison (Abrégé Chronologique, t. 2, p. 924), que dans ce siècle, les *Capitanei* n'étoient pas *Capitaines*, mais seulement des Nobles du premier rang, Grands-Vassaux de l'Italie.

(8) Ου μονον δια πολεμων ἀκριβως επιτεταγμενων το τοιουτον υπηγαγε το εθνος (les Lombards), αλλα και αγχινοια χρησαμενος, και δικαιοσυνη και χρηστοτητι επιεικως τε τοις προσερχομενοις προσφερομενος και την ελευθεριαν αυτοις πασης τε δουλειας, και των αλλων φορολογικων χαριζομενος (Léon Tactic.

de Byzance avoient chassé ces corsaires des forteresses & des côtes de l'Italie; mais l'intérêt l'emporta sur la superstition ou le ressentiment; le Calife d'Egypte avoit envoyé quarante mille Moslems au secours de son allié Chrétien. Après la conquête de la Lombardie, les successeurs de Basile imaginèrent que la justice de leurs Loix, les vertus de leurs Ministres, & la reconnoissance d'un Peuple délivré de l'anarchie & de l'oppression, maintenoient la soumission de cette contrée. Une suite de révoltes dut jeter un rayon de lumière dans le palais de Constantinople, & le rapide succès des Aventuriers Normands dissipa les illusions.

La Pouille & la Calabre, du temps de Pythagore & du dixième siècle de l'Ere chrétienne, présente un contraste qui Anecdotes.

---

c. 15; p. 741). La petite Chronique de Benevent (t. 2, part. 1, p. 280) donne un caractère bien différent aux Grecs durant les cinq ans (A. D. 891—896) que Léon fut maître de la ville.

inspire de la douleur. A la première époque, ces deux pays, qu'on nommoit alors la Grande-Grèce, offroient par-tout des cités libres & opulentes; des Soldats, des Artistes & des Philosophes remplissoient les villes, & Tarente, Sybaris & Crotone avoient des forces peu inférieures à celles d'un grand royaume. A la seconde, ces provinces étoient en proie à l'ignorance; elles se trouvoient ruinées par la tyrannie & dépeuplées par la guerre des Barbares; & il ne faut pas juger avec trop de rigueur l'exagération d'un Auteur contemporain qui nous peint un vaste & fertile district dévasté, comme le fut la terre après le déluge universel (9). Parmi les dévasta-

---

(9) *Calabriam adeunt, eamque inter se divisam reperientes funditus depopulati sunt* (ou depopularunt) *ita ut deserta sit velut in diluvio.* Tel est le Texte de Herempert ou d'Erchempert, selon les deux éditions de Caraccioli (Rer. Italic. Script. t. 5, p. 23) & de Camillo Pellegrino (t. 2, part. 1, p. 246). Ces deux Ouvrages étoient rares à l'époque où Muratori les a réimprimés.

tions des Arabes, des Francs & des Grecs dans l'Italie méridionale, je choisirai deux ou trois anecdotes qui feront connoître les mœurs de ces Peuples. I. Les Sarasins s'amusoient à profaner & à piller les monastères & les églises. Au siége de Salerne, un Chef Musulman se couchoit sur la table de la communion, & toutes les nuits il immoloit la virginité d'une Religieuse. Tandis qu'il luttoit contre une de ces malheureuses victimes, une portion du toit tomba par hasard, ou fut lancée sur sa tête. Le lascif Musulman fut tué, & on attribua sa mort à la colère de Jésus-Christ, qui prenoit enfin la défense de ses fidelles épouses (10). II. Les Sarasins assiégèrent les villes de Benevent & de Capoue : les Lombards, après avoir vainement demandé

A. D. 873

A. D. 874

(10) Baronius (Annal. Eccles, A. D. 874, n°. 2) a tiré cette Histoire d'un manuscrit d'Erchempert, qui mourut à Capoue quinze années après l'événement. Mais un faux titre a trompé ce Cardinal, & nous ne pouvons citer que la Chronique anonyme de Salerne (Paralipomena, c. 110), composée vers la fin du di-

du secours aux successeurs de Charlemagne, recoururent à l'Empereur Grec (11). Un Citoyen intrépide qu'on descendit du haut des murs, traversa les retranchemens, fit sa commission, & tomba entre les mains des Barbares au moment où il alloit rendre le courage à la ville par les bonnes nouvelles qu'il rapportoit. Les ennemis lui ordonnèrent de tromper ses compatriotes ; pour mieux le séduire, ils lui offrirent des richesses & des honneurs, & le menacèrent de la mort s'il s'avisoit de parler : il parut se rendre, mais dès qu'il fut à la portée du rempart, il s'écria : » Mes amis, mes frères, » ayez du courage & de la patience, » votre Souverain sait votre détresse, &

xième siècle, & publiée dans le second volume de la collection de Muratori. Voyez les Dissertations de Camillo Pellegrino (t. 2, part. 1, p. 231—281, &c.).

(11) Constantin Porphyrogenète (in Vit. Basil. c. 58, p. 183) est le premier Auteur qui rapporte cette Histoire. Il la place sous les règnes de Basile & de Louis II; mais la réduction de Benevent par les Grecs est de l'année 891, après la mort de ces deux Princes.

» vos Libérateurs approchent. On va » me punir de mort, & je vous recom- » mande ma femme & mes enfans «. La fureur des Arabes confirma son témoignage, & ce généreux Citoyen fut percé de mille coups. Il mérite de vivre à jamais dans la mémoire des hommes; mais comme les Annales des anciens & des modernes offrent souvent le même fait, on doutera peut-être d'un si beau dévouement (12). III. Une troisième anecdote peut exciter le sourire au milieu des horreurs de la guerre. Théobald, Marquis de Camerino & de Spolette (13), A. D. 930.

(12) Paul le Diacre rapporte (de Gestis Langobard. l. 5, c. 7, 8) p. 870, 871, Edit. Grot.) un fait pareil qui arriva en 663, sous les murs de la même ville de Benevent; mais il impute aux Grecs eux-mêmes le crime que les Auteurs de Byzance attribuent aux Sarasins. On dit que dans la guerre de 1756, M. d'Assas, Officier du régiment d'Auvergne, se dévoua de la même manière. Sa conduite fut d'autant plus héroïque, que les ennemis qui venoient de l'arrêter ne lui demandoient que le silence (Voltaire, Siècle de Louis XV, c. 33, t. 9, p. 172).

(13) Théobald, que Liutprand qualifie de *Héros*, fut

ſoutenoit les rebelles de Benevent, &, ce qui étoit commun alors, il avoit de la cruauté & de l'héroïſme. Les Captifs de la Nation ou du parti des Grecs qui tomboient entre ſes mains, perdoient les organes de la virilité; & tel étoit ſon atroce caractère, qu'il vouloit, diſoit-il, préſenter à l'Empereur une troupe de ces Eunuques qui faiſoient l'ornement le plus précieux de la Cour de Byzance. La garniſon d'un château avoit été battue dans une ſortie, & les priſonniers furent condamnés à la mutilation. Mais une femme qui avoit les joues couvertes de ſang & les cheveux épars, & qui pouſſoit les cris d'une forcenée, ſurvint au milieu de l'exécution: ayant forcé Théobald à l'écouter; » Héros magnanimes, » c'eſt ainſi, s'écria-t-elle, que vous

Duc de Spolette & Marquis de Camerino, depuis l'année 925 juſqu'à l'année 935. Les Empereurs François introduiſirent en Italie le titre & l'emploi de Marquis (Commandant de la Marche ou de la frontière) (Abrégé Chronologique, t. 2, part. 2, p. 645 — 732, &c.).

» faites la guerre aux femmes, aux fem-
» mes qui ne vous ont fait aucun tort,
» & qui n'ont d'autres armes que leur
» quenouille & leur fuseau « ! Théobald ayant nié le fait, déclara que depuis les Amazones il n'avoit pas ouï parler d'une guerre contre des femmes : » Ah ! reprit-elle avec plus de chaleur, » pourriez-vous nous atta-
» quer d'une manière plus directe? Pour-
» riez-vous nous faire une blessure plus
» sensible, puisque vous privez nos maris
» de ce que nous aimons le plus, que
» vous tarissez nos plaisirs, & que vous
» nous ôtez l'espoir de nous reproduire?
» Vous avez enlevé nos troupeaux, je
» l'ai souffert sans murmure; mais cette
» fatale injure, cette perte irréparable a
» lassé ma patience, & appelle sur vos
» têtes la justice du Ciel & celle des
» hommes «. On applaudit à son éloquence par des éclats de rire; son ridicule désespoir toucha les sauvages Francs, inaccessibles à la pitié; & outre la déli-

vrance des captifs elle obtint la restitution de ses biens. Comme elle retournoit en triomphe au château, un Messager vint lui demander, au nom de Théobald, quel châtiment il faudroit infliger à son mari, si on le reprenoit les armes à la main. » Si mon mari commet ce » crime, & si le sort le livre entre vos » mains, répondit-elle sans hésiter, il » a des yeux & un nez, des mains & » des pieds; ces choses lui appartien» nent & il peut les perdre par ses délits; » mais que mon Seigneur & Maître » daigne épargner ce que sa servante ose » réclamer comme sa propriété légitime » (14) «.

Apparition des Normands en Italie, A. D. 1016.

L'établissement des Guerriers de la

(14) Liutprand, Hist. l. 4, c. 4, dans les *Rerum Italic. Script.* t. 1, part. 1, p. 453, 454. Si l'on trouve ces détails trop libres, je m'écrierai avec Sterne, qu'il est dur de ne pouvoir transcrire avec circonspection ce qu'un Evêque a écrit sans scrupule. Eh que seroit-ce donc si j'avois traduit, *ut viris certetis testiculos amputare, in quibus nostri corporis refocillatio*, &c. ?

Normandie à Naples & en Sicile (15) eut quelque chose de romanesque dans son origine, & les suites en ont été importantes pour l'Italie & l'Empire d'Orient. Les provinces des Grecs, des Lombards & des Sarasins se trouvoient ruinées & ne pouvoient résister à une invasion : à cette même époque, les Pirates de la Scandinavie ravageoient toutes les terres & toutes les mers de l'Europe. Après une longue suite de pillages & de meurtres, les Normands acceptèrent & occupèrent un canton de la France

(15) Les Monumens qui nous restent du séjour des Normands en Italie, ont été recueillis dans le cinquième volume de Muratori; & parmi ces Monumens il faut distinguer le Poëme de Guillaume Appulus (p. 245 — 278), & l'Histoire de Galfridus (*Jeffrey*) Malaterre (p. 537 — 607). Ces deux Auteurs étoient nés en France, mais ils écrivirent en Italie à l'époque des premiers Conquérans (avant l'année 1100), & avec l'énergie des hommes libres. Il n'est pas besoin d'indiquer les Compilateurs & les Critiques de l'Histoire d'Italie; chacun de mes Lecteurs connoît maintenant Sigonius, Baronius, Pagi, Giannone, Muratori, Saint-Marc, &c. que j'ai toujours consultés, mais que je n'ai jamais copiés.

qui prit leur nom; ils abjurèrent leurs Dieux pour adopter le Dieu des Chrétiens (16); & les Ducs de Normandie se reconnurent vassaux des successeurs de Charlemagne & de Capet. Cette énergie farouche qu'ils avoient apportée des montagnes glacées de la Norwège, se raffina, sans se corrompre, sous un climat plus chaud; les camarades de Rollo se mêlèrent peu à peu aux naturels du pays; ils adoptèrent les mœurs, la Langue (17)

(16) Quelques-uns des premiers convertis furent baptisés dix ou douze fois, afin de recevoir dix ou douze fois la tunique blanche qu'il étoit d'usage de donner aux Néophites. Aux funérailles de Rollo, on fit des concessions aux monastères pour le repos de son ame, & on sacrifia cent captifs; mais dans l'intervalle d'une ou deux générations, le changement fut complet & général.

(17) Les Normands de Bayeux, ville située sur la côte de la mer, parloient encore la Langue danoise à une époque (A. D. 940) où Rouen, la Cour & la Capitale l'avoient oubliée : *Quem* (Richard I.) *confestim pater Baiocas mittens Botoni militiæ suæ principi nutriendum tradidit, ut ibi* LINGUA *eruditus* DANICA *suis exterisque hominibus sciret aperte dare responsa* (Wilhelm Gemeticensis de Ducibus Normannis, l. 3, c. 8, p. 623, Edit.

& la galanterie des François; & dans un siècle guerrier les Normands méritèrent la palme de la valeur & des prouesses militaires. Parmi les superstitions à la mode, ils se livrèrent avec ardeur aux pélerinages de Rome, de l'Italie & de la Terre Sainte. Une dévotion si active renforçoit leur esprit & leur corps; ils se trouvoient aiguillonnés par le danger de la route & le plaisir de voir des pays nouveaux; & les merveilles, la crédulité & l'espérance embellissoient à leurs yeux la scène du Monde. Ils se liguèrent pour leur défense mutuelle; & les voleurs des Alpes qu'attiroit l'habit d'un Pélerin, étoient châtiés souvent par le bras d'un Guerrier. Dans un de ces pieux voyages à la caverne du Garganus, montagne de la Pouille

---

Cambden); Selden (Opera, t. 2, p. 1640 — 1656) a donné un petit Vocabulaire de l'idiome commun & favori de Guillaume le Conquérant (A. D. 1035), qui est tombé en désuétude, & même obscur pour les Antiquaires & les Gens de Loi.

qu'une prétendue apparition de l'Archange Saint Michel (18) avoit rendue célèbre, ils conversèrent avec un étranger qui portoit un habit grec, & qui se déclara bientôt rebelle, fugitif & ennemi mortel de l'Empire de Byzance. Ce Citoyen de Bari, qui étoit d'extraction noble & se nommoit Melo, avoit suscité une révolte; & ses projets ayant échoué, il cherchoit d'autres alliés & d'autres vengeurs de son pays. Le maintien audacieux des Normands ranima son espoir & détermina sa confiance: ils écoutèrent ses plaintes & sur-tout ses promesses. Les richesses qu'on leur offrit en perspective, démontroient la justice de sa cause, & la terre fertile qu'opprimoient des Tyrans efféminés, leur parut l'héritage de la valeur. De retour dans la Normandie, ils y répan-

(18) Voyez Léandre Alberti (Descrizione d'Italia, p. 250) & Baronius (A. D. 493, n°. 43). On peut comparer cette caverne de Garganus à celle de Calchas, dont parle Strabon (Geograph. l. 6, p. 435, 436). Les Catholiques, à cet égard, ont surpassé les Grecs par l'élégance de leur superstition.

dirent le goût des expéditions lointaines, & une troupe d'Aventuriers peu nombreuse, mais intrépide, se forma pour la délivrance de la Pouille. Ils traversèrent les Alpes séparément & cachés sous un habit de Pélerin; ils trouvèrent aux environs de Rome, Melo, qui fournit des armes & des chevaux aux plus pauvres, & les mena aux combats sans perdre de temps. Leur bravoure triompha dans la première action; mais accablés dans la seconde par les Grecs supérieurs en nombre & bien pourvus de machines de guerre, ils s'éloignèrent avec indignation & sans tourner le dos à l'ennemi. L'infortuné Melo mourut à la Cour d'Allemagne, où il demandoit des secours: ses Soldats Normands ayant abandonné leur patrie pour une contrée qu'ils n'avoient pu vaincre, errèrent parmi les collines & les vallées de l'Italie, & furent réduits à conquérir, à la pointe de l'épée, leur subsistance journalière. Les Princes de Capoue, de Benevent, de Salerne &

de Naples, qui avoient des querelles domestiques, réclamèrent cette redoutable épée; la faveur & la discipline des Normands déterminoient la victoire en faveur du parti qu'ils adoptoient; & ils avoient soin de maintenir l'équilibre des forces, de peur que la prépondérance de l'un des Etats ne rendît leur secours moins important, & leurs services moins utiles. Ils occupèrent d'abord un camp fortifié qui se trouvoit au milieu des marais de la Campanie; mais la libéralité du Duc de Naples leur procura bientôt un établissement plus fertile & plus agréable. Voulant avoir une barrière contre Capoue, il les plaça à huit milles de sa résidence, dans la ville d'Aversa qu'il venoit de construire: nos Aventuriers obtinrent une sorte de propriété, du bled & des fruits, des prairies & des bois de ce fertile terrein. La nouvelle de leurs succès y amenoit chaque année de nouvelles troupes de Pélerins & de Soldats; la nécessité déterminoit les pauvres, l'espérance

Fondation d'Aversa. A. D. 1029.

pérance déterminoit les riches; & telles étoient l'activité & la valeur de la peuplade fixée en Normandie, que chaque individu désiroit de passer les Alpes & l'Apennin, pour vivre dans l'aisance & acquérir de la réputation. La ville d'Aversa offroit un asile aux habitans de la province qui se trouvoient hors de la protection des Loix, à quiconque étoit parvenu à se soustraire à l'injustice ou à la justice de ses supérieurs; & les réfugiés adoptoient bientôt les mœurs & la Langue de la colonie gauloise. Le Comte Rainolfe fut le premier Magistrat des Normands, & on sait que dans l'origine de la Société, le premier rang est la récompense & la preuve du mérite supérieur (19).

(19) Voyez le premier livre de William Appulus. Ce qu'il dit convient à tous les essaims de Barbares & de Flibustiers:

Si vicinorum quis PERNITIOSUS *ad illos*
Confugiebat, eum gratanter suscipiebant
Moribus & Linguâ quoscunque venire videbant
Informant propria; Gens efficiatur ut una.

Les Normands servent en Sicile, A. D. 1038.

Depuis la conquête de la Sicile par les Arabes, les Empereurs Grecs s'étoient occupés sans cesse des moyens de rentrer dans cette belle province : leurs efforts eurent de la vigueur, mais l'éloignement & la mer opposèrent des obstacles invincibles. Des expéditions dispendieuses, qui sembloient d'abord réussir, finissoient par ajouter de nouvelles pages de calamités & d'humiliations aux Annales de Byzance ; une seule de ces expéditions coûta vingt mille Soldats d'élite ; & les Moslems victorieux se moquèrent d'une Nation qui donnoit à des Eunuques la garde de ses femmes & le commandement de ses Guerriers (20). Après un règne de deux siècles, les Sarasins se perdirent par leur divi-

Et ailleurs, en parlant des Aventuriers Normands :

Pars parat, exigua vel opes aderant quia nulla.
Pars quia de magnis majora subire volebant.

(20) Liutprand in Legatione, p. 485. Pagi a jeté du jour sur cet événement, d'après l'Histoire manuscrite du Diacre Léon (t. 4, A. D. 965, n°. 17 — 19).

ſions (21). L'Emir ne voulut plus reconnoître l'autorité du Roi de Tunis; le Peuple ſe ſouleva contre l'Emir; les Chefs envahirent les villes; le dernier des rebelles gouvernoit à ſon gré ſon village & ſon château, & le plus foible de deux frères qui ſe faiſoient la guerre, implora le ſecours des Chrétiens. Dans les occaſions dangereuſes, les Normands ſe diſtinguoient toujours par leur promptitude; & Arduin, Agent & Interprète des Grecs, enrôla cinq cents *Chevaliers* ou Guerriers à cheval ſous le drapeau de Maniaces, Gouverneur de la Lombardie. Lorſqu'ils débarquèrent en Sicile, les deux frères étoient réconciliés; l'union de la Sicile & de l'Afrique ſe trouvoit rétablie, & il y avoit des troupes juſqu'aux bords de la mer; les Normands menoient l'avant-garde, & les Arabes de Meſſine ſentirent leur valeur: Guillaume

(21) Voyez la Chronique arabe de la Sicile, apud Muratori, Script. Rerum Italicarum, t. 1, p. 253.

de Hauteville, qu'on surnommoit *Fier-à-bras*, désarçonna & transperça l'Emir de Syracuse dans une seconde action. Ses intrépides Soldats ne tardèrent pas à mettre en déroute une armée de soixante mille Sarasins, & ne laissèrent aux Grecs d'autre fatigue que celle de poursuivre les troupes vaincues. Les Historiens de Byzance se bornent à dire que la lance des Normands eut part à cette belle victoire; il est sûr néanmoins que Maniaces, qui soumit à l'Empereur treize cités & la plus grande partie de la Sicile, leur dut tous ses succès. Il s'y déshonora par son ingratitude & sa tyrannie dans le partage du butin; il oublia le mérite de ses braves auxiliaires, & révolta leur avarice & leur orgueil. Ils se plaignirent par la bouche de leur Interprète; on dédaigna leurs plaintes, & on fustigea l'Interprète: les braves Normands furent indignés; mais ils ne firent éclater leur ressentiment qu'après s'être assurés, par la négociation ou par la supercherie,

d'un libre paſſage ſur la côte d'Italie : les Normands d'Averſa partagèrent leur colère, & la province de la Pouille (22) fut envahie vingt ans après leur première émigration : on les avoit vu entrer en campagne avec un corps de troupes, où l'on ne comptoit que ſept cents Cavaliers & cinq cents Fantaſſins ; & on aſſure qu'ils formoient une armée de ſoixante mille hommes, lorſque les Légions de Byzance (23) eurent quitté l'Italie à la fin de la guerre de Sicile. Un Héraut leur propoſa de choiſir entre une bataille ou la retraite ; » la bataille « fut le cri de tous les Soldats ; & un de leurs

Leur conquête de la Pouille, A. D. 1040—1043.

(22) Voyez Jeffrey Malaterra, qui raconte la guerre de Sicile & la conquête de la Pouille (l. 1, c. 7, 8, 9—19). Cedrenus (t. 2, p. 741—743—755, 756) & Zonaras (t. 2, p. 237, 238) décrivent les mêmes événemens; & les Grecs étoient ſi accoutumés aux humiliations, que leur narration eſt aſſez impartiale.

(23) Cedrenus ſpécifie le ταγμα de l'*Obſequium* (*Phrygia*), & le μερος des Thraceſiens (*Lydia*) ; voyez Conſtantin de Thematibus, 1—3, 4, avec la carte de Deliſle) ; & il nomme enſuite les Piſidiens & les Lycaoniens, avec les *fœderati*.

Guerriers renversa d'un coup de poing le cheval d'un Messager Grec. On renvoya ce Messager avec un autre cheval : les Généraux Byzantins eurent soin de cacher l'insulte aux troupes de l'Empire ; mais deux batailles qui se suivirent de près, leur apprirent d'une terrible manière quelle étoit la force & la bravoure des Normands. Les Asiatiques s'enfuirent au milieu des plaines de Cannes devant les Aventuriers de la France ; le Duc de Lombardie tomba au pouvoir des Vainqueurs. Les habitans de la Pouille se soumirent à une nouvelle domination, & l'Empereur Grec ne conserva que les quatre places de Bari, d'Otrente, de Brindes & de Tarente. C'est à cette époque que commença la République des Normands, qui éclipsa bientôt la petite colonie d'Aversa. Le Peuple élut douze Comtes (24),

(24) *Omnes conveniunt & bis sex Nobiliores*
Quos genus & gravitas morum decorabat & ætas,
Elegere Duces. Provectis ad comitatum
His alii parent. Comitatus nomen honoris

& l'âge, la naissance & le mérite obtinrent les suffrages. Les cont ibutions des districts servoient à leurs dépenses, & chacun des Comtes éleva une forteresse au milieu de ses terres & de ses vassaux. L'habitation commune des Melphites, placée au centre de la province, devint la métropole & la citadelle de l'Etat; chacun des douze Comtes eut une maison & un quartier séparés, & ce Sénat militaire régla les affaires de la Nation. L'un d'eux fut nommé Président ou Général avec le titre de Comte, mais sans autre avantage que celui de la préseance; le choix tomba sur Guillaume Bras-de-fer, lequel, s'il faut employer le

* *Quo donantur erat. Hi totas undique terras*
Divisere sibi, ni sors inimica repugnet,
Singula proponunt loca quæ contingere sorte
Cuique Duci debent, & quæque tributa locorum.

Et après avoir parlé des Melphites, Guillaume de la Pouille ajoute :

Pro numero comitum bis sex statuere plateas
Atque domus comitum totidem fabricantur in urbe.

Leo Ostiensis (l. 2, c. 67) donne l'état des villes de la Pouille.

langage de ce siècle, étoit un lion dans les combats, un agneau dans la Société, & un ange dans les conseils (25). Un Auteur national & contemporain décrit de bonne foi les mœurs de ses compatriotes (26). » Les Normands, dit Malaterra, sont un Peuple astucieux & vin- » dicatif ; ils ont naturellement de l'é- » loquence & de la dissimulation : ils » savent s'abaisser à la flatterie ; mais si » la Loi ne les tient pas sous le joug,

---

(25) Gulielm. Appulus, l. 2, c. 12. Je compte ici sur une citation faite par Giannone (Historia Civile di Napoli, t. 2, p. 31), citation que je ne puis vérifier dans l'original. L'Apulien donne des éloges aux *validas vires*, *probitas animi* & *vivida virtus* de Bras-de-fer, & il déclare que si ce Héros avoit vecu, aucun Poëte n'auroit pu égaler son mérite (l. 1, p. 258, l. 2, p. 259). Bras-de-fer fut regretté par les Normands, *quippe qui tanti consilii virum* (dit Malaterra, l. 1, c. 12, p. 552) *tam armis strenuum, tam sibi munificum, affabilem, morigeratum ulterius se habere diffidebant.*

(26) Malaterra (l. 1, c. 3, p. 550) dit : *Gens astutissima, injuriarum ultrix..... adulari sciens..... eloquentiis inserviens*, & ces expressions indiquent le caractère populaire & proverbial des Normands.

» ils se livrent à tous les excès de leurs
» passions. Leurs Princes se piquent de
» munificence envers le Peuple ; le Peu-
» ple garde le milieu ou plutôt il réunit
» les extrêmes de l'avarice & de la pro-
» digalité : enfin les Normands, avides
» de richesses & de domination, mépri-
» sent tout ce qu'ils possèdent & espè-
» rent tout ce qu'ils désirent ; les armes
» & les chevaux, le luxe des habits &
» l'exercice de la chasse & de la faucon-
» nerie, font leurs délices (27) ; & dans
» les occasions pressantes, ils supportent
» avec une patience incroyable les ri-
» gueurs de tous les climats, & la fati-
» gue & les privations d'une vie mili-
» taire (28) «.

---

(27) Les *descendans* des Marins de la Norwège prenoient sur-tout l'exercice de la chasse & de la fauconnerie ; au reste, les Normands auroient pu apporter de la Norwège & de l'Irlande les plus beaux oiseaux de Fauconnerie.

(28) On peut comparer ce portrait avec celui de Guillaume de Malmsbury (de Gestis Anglorum, l. 3, p. 101, 102), qui apprécie en Historien Philosophe les

Oppression de la Pouille, A. D. 1046, &c.

Les Normands de la Pouille se trouvoient aux confins des deux Empires ; & entraînés par des vues du moment, ils reçurent l'investiture des Souverains de l'Allemagne & de Constantinople. Mais le droit de conquête étoit le meilleur titre de ces Aventuriers : n'accordant à personne ni leur amour ni leur confiance, on avoit pour eux les mêmes dispositions; le mépris qu'ils inspiroient aux Princes étoit mêlé de frayeur, & la crainte des naturels du pays à leur égard étoit mêlée de haine & de ressentiment. Dès qu'ils désiroient un cheval, une femme, un jardin, ils ne manquoient pas de s'en emparer (29); & les Chefs ne coloroient

---

vices & les vertus des Saxons & des Normands. Il est sûr que la conquête fut utile à l'Angleterre.

(29) Le Biographe de Saint Léon IX jette sur les Normands son venin sacré : *Videns indisciplinatam & alienam Gentem Normannorum, crudeli & inauditâ rabie & plus quam Paganâ impietate adversus Ecclesias Dei insurgere, passione Christianos trucidare*, &c. (Wibert, c. 6). L'honnête Apulien (l. 2, p. 259) dit tranquillement de leur accusateur : *Veris commiscens fallacia*.

leur cupidité qu'en lui donnant les noms plus ſpécieux d'ambition & de gloire. Les douzes Comtes ſe liguoient quelquefois pour commettre une injuſtice : dans leurs querelles domeſtiques, ils ſe diſputoient la dépouille du Peuple; les vertus de Guillaume diſparurent avec lui, & Drogon, ſon frère & ſon ſucceſſeur, étoit plus propre à conduire la valeur qu'à réprimer la violence de ſes égaux. Sous le règne de Conſtantin Monomaque, le cabinet de Conſtantinople eſſaya, moins par bienfaiſance que par politique, de délivrer l'Italie de cette calamité permanente, plus fâcheuſe qu'un torrent de Barbares (30), & Argyre, fils de Mélo, qu'on chargea de l'exécution de ce deſ-

(30) On peut tirer ces détails de la politique des Grecs, de la révolte de Maniaces, &c. de Cedrenus (t. 2, p. 757, 758), de Guillaume Appulus (l. 1, p. 257, 258, l. 2, p. 259), & des deux Chroniques de Bari, par Lupus Protoſpata (Muratori, Script. Ital. t. 5, p. 42, 43, 44), & par un Auteur anonyme (Antiquitat. Italiæ medii Ævi, t. 1, p. 31 — 35). Cette dernière eſt un fragment qui a quelque prix.

sein, obtint les titres les plus pompeux (31), & les plus grands pouvoirs. Le souvenir des qualités de son père le firent accueillir des Normands : il s'étoit déjà assuré de leur service volontaire, pour étouffer la révolte des Maniaces & procéder au redressement de leurs griefs & de ceux du public. Constantin vouloit tirer cette colonie guerrière des provinces de l'Italie, & la transplanter sur le théâtre de la guerre de Perse; & pour donner une première marque de la magnificence impériale*, il répandit parmi les Chefs de l'or & des ouvrages précieux des manufactures de la Grèce. Mais le bon sens & le courage des Vainqueurs de la Pouille déjouèrent ses artifices :

(31) Argyre reçut, dit la Chronique anonyme de Bari, des lettres impériales, *Fæderatûs & Patriciatûs*, & *Catapani & Vestatûs*. Muratori (Annal. t. 8, p. 426) fait avec raison une correction ou une interprétation sur ce dernier mot : il lit *Sevestatus*, c'est-à-dire le titre de Sebastos ou d'Augustus; mais dans ses Antiquités il en fait, d'après Ducange, un Office du Palais, ou la Grande-Maîtrise de la Garde-robe.

après avoir rejeté ses présens, ou du moins ses propositions, on les vit déclarer d'une voix unanime qu'ils n'abandonneroient pas leurs possessions & leurs espérances pour cette fortune éloignée qu'on leur offroit en Asie. Les moyens de persuasion ayant échoué, Argyre résolut d'employer la force ou les moyens de destruction; il réclama contre l'ennemi commun le secours des Puissances Latines, & le Pape, l'Empereur d'Orient & celui d'Occident formèrent une ligue offensive. Le trône de Saint Pierre se trouvoit occupé par Léon IX, qui n'étoit qu'un Saint (32), très-propre par là à se tromper lui-même ou à tromper le Monde, à consacrer sous le nom de piété

Ligue du Pape & des deux Empires, A. D. 1049-1054.

(32) Wibert a composé une Vie de Saint Léon IX, où l'on retrouve les passions & les préjugés de son siècle : cette Vie a été imprimée à Paris en 1615, in-8°. & insérée depuis dans les Recueils des Bollandistes, de Mabillon & de Muratori M. de Saint-Marc (Abrégé, t. 2, p. 140 — 210, & p. 25 — 95, seconde colonne) a traité avec soin l'Histoire publique & privée de ce Pape

les mesures les plus contraires à la pratique de la Religion. Les plaintes, peut-être les calomnies d'un Peuple qui se disoit opprimé, affectèrent son cœur ; les Normands avoient interrompu le payement des dixmes, & on ne manqua pas de décider qu'on pouvoit s'armer du glaive temporel contre des brigands sacriléges qui méprisoient les censures de l'Eglise. Léon, né en Allemagne, d'une famille noble & alliée de la Maison royale, avoit un libre accès à la Cour de l'Empereur Henri III ; & pour trouver des Guerriers & des Alliés, son zèle ardent le conduisit de la Pouille en Saxe, & des rives de l'Elbe à celles du Tibre. Au milieu de ces préparatifs, Argyre se permettoit en secret des assassinats. Une multitude de Normands furent sacrifiés à sa vengeance particulière ou aux intérêts de l'Etat, & le brave Drogon fut
A. D. 1051. assassiné dans une église. Son frère, troisième Comte de la Pouille, hérita de son courage. Les assassins furent punis ; Ar-

gyre, renversé & blessé par les rebelles, alla cacher sa honte derrière les murs de Bari, en attendant les tardifs secours de ses Alliés.

Mais une guerre contre les Turcs occupoit les troupes de Constantin : Henry étoit foible & irrésolu ; & le Pape, au lieu de repasser les Alpes avec une armée d'Allemands, ne ramena que sept cents Soldats de la Suabe, & quelques Volontaires de la Lorraine. Il se rendit à petites journée de Mantoue à Benevent, & la populace des Italiens s'enrôla sous sa sainte bannière (33). Le Prêtre & le voleur couchoient dans la même tente : on voyoit des piques & des croix au front de la troupe, & le saint Guerrier qui avoit à régler les marches, les camps

Expédition du Pape Léon IX contre les Normands, A. D. 1053.

(33) Voyez sur l'expédition de Léon IX contre les Normands, Guillaume l'Appulien (l. 2, p. 259—261) & Jeffrey Malaterra (l. 1, c. 13, 14, 15, p. 253). Ces deux Auteurs ont de l'impartialité ; leur prévenion naturelle se trouve contrebalancée par leur prévention de Prêtres.

& les combats, tâchoit de se souvenir des leçons militaires qu'il avoit reçues dans sa jeunesse. Les Normands de la Pouille ne pouvoient mettre en campagne que trois mille Cavaliers & un petit nombre de Fantassins. La désertion des naturels du pays les priva de vivres & coupa leur retraite, & un respect superstitieux glaça pour un moment leur bravoure incapable de crainte. Léon s'approchoit d'eux en ennemi ; mais du moment où ils l'apperçurent, ils se mirent à genoux devant leur Père spirituel. Le Pape fut inexorable ; ses orgueilleux Allemands se moquèrent de la petite stature de leurs adversaires. ; & on déclara à ceux-ci qu'ils devoient choisir entre la mort & l'exil. Les Normands dédaignoient la fuite, & plusieurs d'entre eux n'ayant pas pris de nourriture depuis trois jours, leur petite armée se décida pour une mort prompte & honorable. Après avoir monté la colline de Civitella, ils descendirent dans la plaine, & chargèrent

en trois divisions les troupes du Pape. Richard, Comte d'Aversa & le fameux Robert Guiscard, qui étoient à la gauche & au centre, attaquèrent, enfoncèrent, mirent en déroute & poursuivirent les troupeaux d'Italiens qui combattoient sans discipline & fuyoient sans rougir. Le Comte Humphrey, qui menoit la cavalerie de l'aile droite, rencontra plus d'obstacles. On dit que les Allemands (34) ne savoient manier ni leur lance ni leur cheval; mais ils formoient à pied une impénétrable phalange, & l'homme, le coursier & l'armure ne pouvoient résister à la pesanteur de leurs énormes sabres. Ils se défendoient avec opiniâtreté lorsque la cavalerie qui revenoit

Sa défaite & sa captivité. Juin 18.

(34) *Teutonici quia Cæsaries & forma decoros*
Fecerat egregie proceri corporis illos
Corpora derident Normannica quæ breviora
Esse videbantur.

Les vers de l'Appulien ont ordinairement cette platitude; mais il s'échauffe dans la description de la bataille. Deux de ses comparaisons tirées de la chasse au faucon & de la sorcellerie, indiquent les mœurs de son temps.

de la poursuite, les environna, & ils moururent dans les rangs avec l'estime de l'ennemi & le plaisir de s'être vengés. Le Pape prit la fuite, & trouva les portes de Civitella fermées; il fut arrêté par les Vainqueurs, qui, entraînés une seconde fois par la dévotion, baisèrent ses pieds, demandèrent sa bénédiction & l'absolution de leur coupable victoire. Ils voyoient le Vicaire de Jesus-Christ dans un ennemi captif: on peut supposer que les Chefs lui donnèrent par politique ces marques de respect, mais selon toute apparence ils étoient asservis aux superstitions du Peuple. Le Pontife, alors dans le calme de la retraite, regretta l'effusion du sang humain; il sentit qu'il avoit causé des péchés & des scandales, & son entreprise n'ayant pas réussi, tout le monde le condamnoit d'avoir fait la guerre (35). D'après ces dispositions, il

(35) M. de Saint-Marc (t. 2, p. 200—204) allègue des plaintes & des critiques graves qu'on formoit alors.

ne se refusa point au traité avantageux qu'on lui proposoit ; il abandonna une alliance que ses sermons avoient annoncée comme la cause de Dieu, & ratifia les conquêtes passées & futures des Normands. Sans examiner les usurpations antérieures, les provinces de la Pouille & de la Calabre faisoient partie de la donation de Constantin & du patrimoine de Saint Pierre, & cette faveur du Pape agréée des donataires, confirmoit les prétentions du Pontife & des Normands. Ils engagèrent réciproquement leurs armes spirituelles & temporelles : les Normands promirent ensuite de payer à la Cour de Rome un tribut ou une redevance de douze deniers par charrue ; & depuis cette transaction mémorable,

Origine de l'investiture du royaume de Naples que donne le Pape.

Pierre Damien, l'oracle de ce temps, avoit refusé aux Papes le droit de faire la guerre, & le Cardinal Baronius (Annal. Ecclef. A. D. 1053, n°. 10 — 17) traite durement l'Hermite (*Lugens eremi incola*), & soutient avec chaleur les prérogatives des deux glaives des Pontifes.

c'est à-dire depuis environ sept siècles ; le royaume de Naples est un fief du S. Siége (36).

Naissance & caractère de Robert Guiscard, A. D. 1020-1085.

On fait descendre Robert Guiscard (37) tantôt d'un Paysan, tantôt d'un Duc de Normandie : une Princesse Grecque, (38) entraînée par sa fierté & son igno-

---

(36) Giannone (Historia Civile di Napoli, t. 2, p. 37—49—57—66) discute habilement l'origine & la nature des investitures papales ; & dans cette discussion il se montre un Jurisconsulte & un Antiquaire. Mais il s'efforce vainement de concilier les devoirs de Patriote & ceux de Catholique : adoptant une frivole distinction, il dit : *Ecclesia romana non dedit, sed accepit*, & il évite une confession honnête mais dangereuse de la vérité.

(37) On trouve des détails sur la naissance, le caractère & les premières actions de Guiscard, dans Jeffrey Malaterra (l. 1, c. 3, 4—11—16, 17, 18—38, 39, 40) ; dans Guillaume l'Appulien (l. 2, p. 260—262) ; dans Guillaume Gemeticensis, ou de Jumieges (l. XI, c. 30, p. 663, 664, Edit. Cambden), & dans Anne Comnène (Alexiade, l. 1, p. 23—27, l. 6, p. 165, 166), avec les Notes du Ducange (Not. in Alexiad. p. 230—232—320), qui a ramassé toutes les Chroniques latines & françoises, pour en tirer de nouvelles lumières.

(38) Ο δε Ρομπερτος (mot corrompu) ουτος ην Νορμαννος

rance, le disoit issu d'une famille de Cultivateurs, & c'est par ignorance & par flatterie que les Italiens le faisoient sortir d'une Maison ducale (39). Il reçut le jour dans la seconde classe ou l'ordre moyen de la Noblesse (40). Il sortoit

---

το γενος, την τυχην ασημος.... ailleurs εξ αφανους πανυ τυχης περιφανης, & dans un autre endroit (l. 4, p. 84), απο εσχατης πενιας κὴ τυχης αφανους. Anne Comnène étoit née dans la pourpre; mais son père n'étoit qu'un Sujet, qui par son mérite arriva à l'Empire.

(39) Giannone (t. 2, p. 2) oublie ses Auteurs originaux, & en faisant sortir Guiscard d'une maison de Princes, il s'en rapporte au témoignage d'Inveges, Moine Augustin de Palerme, qui vivoit dans le dernier siècle. Ces deux Auteurs prolongent la succession des Ducs depuis Rollo jusqu'à Guillaume II le Bâtard ou le Conquérant, qu'on croyoit (*communemente si tiene*) le père de Tancrède de Hauteville. Cette erreur est grossière & bien étonnante, car lorsque les fils de Tancrède faisoient la guerre dans la Pouille, Guillaume II n'avoit que trois ans (A. D. 1037).

(40) L'assertion de Ducange est juste & modérée: *Certe humilis fuit ac tenuis Roberti familia, si Ducalem & Regium spectemus apicem, ad quem postea pervenit; quæ honesta tamen & præter nobilium vulgarium statum & conditionem illustris habita est, » quæ nec humi reperet, nec » altum quid tumeret «* (Guillaume Malmsbury, de Gestis Anglorum, l. 3, p. 107, Notes ad Alexiad. p. 230).

d'une race de *Vavasseurs* ou *Bannerets*, du diocèse de Coutances en Basse-Normandie, lesquels habitoient le château de Hauteville ; Tancrède son père se distinguoit à la Cour & à l'armée du Duc, & fournissoit dix Soldats ou dix Chevaliers. Deux mariages dans une famille qui n'étoit pas indigne de la sienne, le rendirent père de douze enfans qui furent tous élevés par les généreux soins de sa seconde femme. Mais un modique patrimoine ne suffisoit pas à une si nombreuse progéniture : les douze frères voyant autour d'eux les funestes suites de la pauvreté & de la discorde, résolurent de chercher fortune dans les guerres étrangères. Deux seulement se chargèrent du soin de perpétuer leur race & de soigner la vieillesse de leur père ; les dix autres partant du chateau à mesure qu'ils arrivoient à l'âge de virilité, traversèrent les Alpes & joignirent les Normands qui se trouvoient dans la Pouille. Les aînés furent entraînés par leur va-

leur ; le ſuccès de ceux-ci encouragea les cadets, & Guillaume, Drogon & Humphrey méritèrent d'être les Chefs de leur Nation & les Fondateurs de la nouvelle République. Robert, le premier des ſept fils du ſecond mariage, avoit, de l'aveu même de ſes ennemis, toutes les qualités d'un Capitaine & d'un homme d'Etat. Sa ſtature excédoit celle des hommes les plus grands de ſon armée : ſon corps avoit les proportions de la beauté & de la grace ; au déclin de ſa vie il jouiſſoit encore d'une robuſte ſanté, & ſon maintien n'avoit rien perdu de ſa nobleſſe. Il avoit le viſage vermeil, de larges épaules, de longs cheveux & une longue barbe couleur de lin, des yeux très-vifs, & ſa voix, comme celle d'Achille, inſpiroit la ſoumiſſion & l'effroi au milieu du tumulte d'une bataille. Les Poëtes & les Hiſtoriens des ſiècles de la Chevalerie n'oublient pas ces avantages. Ils obſervent que Robert faiſoit, tout à la fois & avec la même dextérité, uſage de

son épée qu'il tenoit de la main droite, & de sa lance qu'il tenoit de la main gauche; qu'il fut désarçonné trois fois à la bataille de Civitella, & qu'à la fin de cette journée mémorable les Guerriers des deux armées lui adjugèrent le prix de la valeur (41). Son ambition, qui ne connoissoit point de bornes, étoit fondée sur le sentiment de son mérite; & dans le cercle de sa carrière les scrupules de la justice ne l'arrêtèrent jamais; les émotions de la justice le touchèrent rarement; & quoiqu'il ne fût pas insensible à l'opinion, il adoptoit des mesures secrètes, dès qu'elles se montroient favo-

(41) Je vais citer quelques-uns des meilleurs vers de l'Appulien (l. 2, p. 270).

Pugnat utraque manû, nec lancea cassa, nec ensis
Cassus erat, quocunque manû deducere vellet.
Ter dejectus equo, ter viribus ipse resumptis
Major in arma redit: stimulos furor ipse ministrat.
Ut leo cum frendens, &c.

. . . .

Nullus in hoc bello sicuti post bella probatum est
Victor vel victus, tam magnos edidit ictus.

rables à ſes intérêts. On donna le ſurnom de *Guiſcard* (42) à ce grand Maître de la ſageſſe politique, qu'on a confondue trop ſouvent avec la diſſimulation & la fourberie. Et le Poëte Appulien le loue d'avoir ſurpaſſé l'aſtuce d'Ulyſſe & l'éloquence de Cicéron. Une apparence de franchiſe militaire couvroit ſes artifices : au comble de la fortune il fut acceſſible & affable pour les Soldats, & tandis qu'il ſouffroit les préventions de ſes nouveaux Sujets, il affectoit dans ſon vêtement & dans ſes mœurs l'ancien uſage de ſon pays. Il pilloit avec avidité, afin de répandre des largeſſes avec profuſion. Sa première indigence l'avoit rendu frugal ; le gain d'un Marchand n'étoit pas au deſſous de ſon attention ; il ſoumet-

(42) Les Auteurs & les Editeurs Normands qui connoiſſoient le mieux leur Langue, traduiſoient le mot *Guiſcard* ou *Wiſcard*, par *Callidus*, un homme rusé & aſtucieux. La racine *Wiſe* eſt familière aux oreilles angloiſes, & l'ancien mot *wiſe acre* offre à peu près le même ſens & la même terminaiſon. Την ψυχην πανεργοτατος rend aſſez bien le ſurnom & le caractère de Robert.

toit ses captifs à de longues & cruelles tortures, pour découvrir leurs trésors cachés. Les Grecs disent qu'il partit de la Normandie n'ayant à sa suite que cinq hommes à cheval & trente fantassins, & même ce calcul paroît exagéré; le sixième fils de Tancrède de Hauteville, qui passa les Alpes sous un habit de Pélerin, leva ses premiers Soldats parmi les Aventuriers de l'Italie. Ses frères & ses compatriotes avoient partagé les fertiles terres de la Pouille, & ils gardoient leurs lots avec la jalousie de la cupidité : le jeune homme plein d'ambition gagna les montagnes de la Calabre, & dans ses premiers exploits contre les Grecs & les naturels du pays, il n'est pas facile de distinguer le héros & le brigand. Surprendre un château ou un couvent, attirer un riche Citoyen dans un piége, enlever des vivres dans les villages de ses environs, tels furent les obscurs travaux qui exercèrent sa force & ses facultés intellectuelles. Les Volon-

taires de la Normandie se rangèrent sous ses drapeaux, & les Paysans de la Calabre commandés par lui, prirent le nom & le caractère des Normands.

Robert, dont le génie s'accrut avec la fortune, excita la jalousie de son frère aîné, qui, dans une querelle passagère, menaça ses jours & mit des entraves à sa liberté. A la mort de Humphrey, ses fils en bas âge se trouvèrent exclus du commandement, & réduits à une vie privée par l'ambition de leur tuteur & de leur oncle; & Guiscard élevé sur un bouclier, fut déclaré Comte de la Pouille & Général de la République. Son autorité & sa force ayant augmenté, il voulut achever la conquête de la Calabre, & acquérir un rang qui le mît pour jamais au dessus de ses égaux. Le Pape l'avoit excommunié pour des rapines ou des sacriléges; mais on persuada sans peine à Nicolas II que des amis qui se brouillent se nuisent mutuellement; que les Normands étoient les défenseurs du Saint

Son ambition & ses succès, A. D. 1054—1080.

Siége, & que l'alliance d'un Prince offroit plus de sûreté que la conduite capricieuse d'un corps aristocratique. Un Concile de cent Evêques s'assembla à Melphi, & le Comte différa une entreprise importante, afin de garder la personne & d'exécuter les Décrets du Pontife Romain. Celui-ci, par reconnoissance & par politique, accorda à Robert & à sa postérité le titre de Duc (43), avec l'investiture de la Pouille, de la Calabre & de toutes les terres de l'Italie & de la Sicile qu'il enleveroit aux Grecs schismatiques & aux infidèles Sarasins (44). Cette Bulle

(43) Le récit des anciens Auteurs sur l'acquisition du titre de Duc par Robert Guiscard, est très-confus. D'après les Remarques judicieuses de Giannone, Muratori & Saint-Marc, j'ai tâché de faire ce récit d'une manière cohérente & vraisemblable.

(44) Baronius (Annal. Eccles. A. D. 1059, n°, 69) a publié l'acte original. Il dit l'avoir copié sur le *Liber Censuum*, manuscrit du Vatican. Mais Muratori a imprimé (Antiquit. medii Ævi, t. 5, p. 851 — 908) un *Liber Censuum* où il ne se trouve pas : & les noms de Vatican & de Cardinal éveillent les soupçons d'un Protestant & même d'un Philosophe.

sembloit justifier les armes de Robert, mais on ne pouvoit disposer ainsi d'un Peuple libre & vainqueur sans son aveu; & Guiscard ne rendit publique sa nouvelle dignité qu'à la fin de la campagne suivante, après s'être emparé de Consenza & de Reggio. Il assembla ses troupes au milieu de l'enthousiasme qu'inspiroit son triomphe, & il les pria de confirmer par leur suffrage le jugement du Vicaire de Jésus-Christ : les Soldats lui répondirent par des acclamations de joie ; & les Comtes, jusqu'alors ses égaux, prononcèrent le serment de fidélité avec le sourire sur les lèvres & l'indignation dans le cœur. Robert se qualifia dès-lors » de » Duc de la Pouille, de la Calabre & de » la Sicile, par la grace de Dieu «; & il lui fallut vingt années de travaux pour réaliser ces titres pompeux : des succès si tardifs dans un pays si peu étendu, paroissent au dessous des talens du Chef & de la valeur de la Nation ; mais les Normands étoient en petit nombre ; ils

Duc de la Pouille, A. D. 1060.

avoient peu de ressources, & ne servoient que comme volontaires. Le Parlement des Barons s'opposa quelquefois aux grands desseins du Duc; les douze Comtes élus par le Peuple conspirèrent contre son autorité, & les fils de Humphrey dénonçant la perfidie de leur oncle, demandèrent justice & vengeance. L'habile Guiscard découvrit leurs complots, étouffa leur rebellion, & condamna les coupables à la mort ou à l'exil; mais il consuma ses années & les forces de la Nation dans ces querelles domestiques. Lorsqu'ils eut mis en déroute ses ennemis du dehors, les Grecs, les Lombards & les Sarasins, les villes fortifiées de la côte de la mer leur servirent d'asile. Ils excelloient dans l'art des fortifications & celui de la défense; les Normands habitués à servir à cheval, ne savoient pas attaquer des places; ils ne pouvoient s'en rendre maîtres que par la persévérance. Salerne se défendit plus de huit mois: le siége ou le blocus de Bari dura

près de quatre ans. Le Duc Normand ſe montroit le premier dans tous les dangers, & ſe retiroit le dernier d'un ſervice fatigant. Tandis qu'il reſſerroit la citadelle de Salerne, une pierre énorme lancée du haut des remparts, mit en pièces une de ſes machines, & un éclat de bois le bleſſa à la poitrine. Il logeoit ſous les murs de Bari, dans une mauvaiſe baraque formée de branchages ſecs & couverte de paille; poſte dangereux expoſé aux rigueurs de l'hiver & aux dards de l'ennemi (45).

Robert conquit à peu près toutes les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Naples; & les révolutions de ſept ſiècles n'ont pas ſéparé les contrées réunies par ſes armes (46). Cette Ses conquêtes en Italie.

(45) Voyez la Vie de Guiſcard dans le ſecond & le troiſième livres de l'Appulien, le premier & le ſecond livres de Malaterra.

(46) Giannone (vol. 2 de ſon Hiſtoria Civile, l. 9, 10, 11, & l. 17, p. 460—470) expoſe avec impartialité les conquêtes de Robert Guiſcard & de Roger I.

monarchie comprend les provinces grecques de la Calabre & de la Pouille, de la principauté de Salerne, soumise aux Lombards, de la République d'Amalphi, & des dépendances du vaste & ancien duché de Benevent. Trois districts seulement échappèrent à sa domination, le premier pour jamais, & les deux autres furent réunis à son Etat vers le milieu du siècle suivant. L'Empereur d'Allemagne avoit transféré au Pape, par don ou par échange, la ville & le territoire immédiats de Benevent : ce district fut envahi quelquefois, mais le nom de Saint Pierre triompha à la fin du glaive des Normands. Leur première colonie d'Aversa subjugua l'Etat de Capoue, & les Princes de cette ville furent réduits à mendier leur subsistance à la porte du palais de leurs aïeux. Les Ducs de la ville de Naples maintin-

l'exemption de Benevent & des douze provinces du royaume. Cette division n'a été établie que sous le règne de Frédéric II.

rent

rent la liberté populaire à l'ombre de l'Empire de Byzance. Parmi les conquêtes de Guiscard, les lumières de Salerne (47) & le commerce d'Amalphi (48) doivent fixer un moment la curiosité du Lecteur.

I. Une école de Jurisprudence suppose des Loix & des propriétés, & une Religion bien claire ou l'évidence de la raison peut faire négliger la Théologie. Mais à toutes les époques de la civilisation, les hommes ont besoin du secours de la Médecine; & si le luxe rend les ma- Ecole de Salerne.

(47) Giannone (t. 2, p. 119 — 127); Muratori (Antiquit. medii Ævi, t. 3, Differt. 44, p. 935, 936) & Tiraboschi (Historia della Letteratura Italiana) ont donné le tableau historique des Médecins de l'école de Salerne. Le jugement de leur théorie & de leur pratique doit être abandonné à nos Médecins.

(48) L'infatigable Henri Brencman a inséré à la fin de l'*Historia Pandectarum* (Trajecti ad Rhenum 1722, in-4°.) deux Dissertations *de Republicâ Amalphitanâ*, & *de Amalphi à Pisanis direptâ*, fondées sur le témoignage de cent quarante Ecrivains. Mais il a oublié les deux passages importans de l'ambassade de Liutprand (A. D. 959), qui comparent le commerce & la navigation d'Amalphi & de Venise.

ladies aiguës plus fréquentes, il y a plus de coups & de blessures chez les Barbares. Les trésors de la Médecine des Grecs s'étoient répandus parmi les colonies arabes de l'Afrique, de l'Espagne & de la Sicile; au milieu des communications de la paix & de la guerre, une étincelle de savoir avoit paru & s'étoit maintenue à Salerne, ville recommandable par l'honnêteté des hommes & la beauté des femmes (49). Une école, la première qu'on ait vue au milieu des ténèbres de l'Europe, s'occupa de l'art de guérir; les Moines & les Evêques se réconcilièrent avec cette profession salutaire & lucrative; & des malades sans nombre, du rang le plus élevé & des pays les plus éloignés, appelèrent ou allèrent chercher les Médecins de Salerne. Les

(49) *Urbs Latii non est hâc delitiosior urbe,*
Frugibus arboribus vinoque redundat; & unde
Non tibi poma, nuces, non pulchra palatia desunt,
Non species muliebris, abest probitasque virorum.
(Gulielmus Appulus, l. 3, p. 267).

Vainqueurs Normands protégeoient cette école; & Guiscard, élevé dans les camps, savoit discerner le mérite & la valeur d'un Philosophe. Après trente-neuf ans de voyage, Constantin, né en Afrique, & disciple du Christianisme, rapporta de Bagdad la connoissance de la Langue & des Arts des Arabes, & Salerne profita de la pratique, des leçons & des écrits de l'élève d'Avicenne. Son école de Médecine, cachée sous le nom d'Université, a été long-temps obscure; mais ses préceptes, qui forment une suite d'aphorismes en vers du treizième siècle, qu'on appelle léonins ou vers latins rimés (50), sont aujourd'hui très-connus.

(50) Muratori fait remonter l'époque de ces vers par delà l'an 1066, époque de la mort d'Edouard le Confesseur, *Rex Anglorum*, à qui ils sont adressés. L'opinion ou plutôt la méprise de Pasquier (Recherches de la France, l. 7, c. 2) & de Ducange (Glossar. Latin.), laisse les preuves de Muratori en leur entier. L'usage des vers rimés qu'on trouve déja au septième siècle, fut emprunté des Langues du Nord & de l'Orient (Muratori, Antiquitat. t. 3, Dissert. 40, p. 686—708).

Commerce d'Amalphi.

II. La ville d'Amalphi, située sept milles à l'ouest de Salerne, & trente au sud de Naples, faisoit voir la puissance & les heureuses suites de l'industrie. Son territoire étoit fertile, mais de peu d'étendue; & ses habitans profitèrent de leur situation près d'une mer accessible; ils se chargèrent les premiers du soin de fournir au Monde occidental les ouvrages & les productions de l'Orient, & ce trafic fut la source de leur opulence & de leur liberté. Amalphi avoit un gouvernement populaire, sous la direction d'un Duc, & la suprématie de l'Empereur Grec; elle comptoit cinquante mille Citoyens dans ses murs, & aucune autre ville n'offroit une quantité si considérable d'or & d'argent & d'objets de luxe. Les Marins qui remplissoient son port, excelloient dans la théorie & la pratique de la navigation & de l'Astronomie, & on doit à leurs recherches ou à leur bonne fortune la découverte de la boussole, qui nous a donné le moyen

de parcourir le globe. Leur commerce s'étendoit aux rivages de l'Afrique, de l'Arabie & de l'Inde, ou du moins il embrassoit les productions de ces trois pays, & leurs établissemens à Constantinople, à Antioche, à Jérusalem & à Alexandrie, devinrent à quelques égards des colonies indépendantes (51). Après trois siècles de prospérité, Amalphi fut subjuguée par les Normands, & saccagée par la jalousie de la République de Pise. Elle ne contient plus que mille Pêcheurs, mais on y voit les restes d'un arsenal, d'une cathédrale & des palais de ses anciens Négocians.

(51) La Description d'Amalphi, par Guillaume l'Appulien (l. 3, p. 267), est assez exacte & très-poétique; & le troisième vers semble faire allusion à la boussole :

Nulla magis locuples argento, vestibus, auro
Partibus innumeris : hâc plurimus urbe moratur
Nauta MARIS CŒLIQUE VIAS APERIRE PERITUS.
Huc & Alexandri diversa feruntur ab urbe
Regis, & Antiochi. Gens hæc freta plurima transit.
His Arabes, Indi, Siculi nascuntur & Afri.
Hæc Gens est totum prope nobilitata per orbem,
Et mercando ferens, & amans mercata referre.

Conquête de la Sicile par le Comte Roger, A. D. 1060—1090.

Roger, le douzième & le dernier des fils de Tancrede, fut retenu long-temps en Normandie par sa jeunesse & le grand âge de son père. Appelé ensuite en Italie, il se hâta d'arriver dans la Pouille, où il mérita l'estime, & où bientôt après il excita la jalousie de Guiscard. Ils avoient la même valeur & la même ambition; mais la jeunesse, la belle figure & les manières élégantes de Roger captivèrent l'affection des Soldats & du Peuple. Il avoit si peu de moyens de subsistance pour lui & les quarante Guerriers qui formoient son cortége, qu'il avilit ses qualités guerrieres par des actions de brigand & des vols domestiques. On avoit alors des notions si imparfaites sur la propriété, que d'après ses ordres particuliers, son Historien l'accuse d'avoir volé des chevaux dans une étable de Melphi (52). Ses talens se formèrent au milieu de

(52) *Latrocinio armigerorum suorum in multis sustentabatur, quod quidem ad ejus ignominiam non dicimus; sed ipso ita præcipiente adhuc viliora & reprehensibiliora*

la pauvreté & du brigandage : quittant ses viles habitudes, il se montra un digne Champion de la Foi ; & l'invasion de la Sicile, dans laquelle il fut secondé par le zèle & la politique de son frère Guiscard, le couvrit de gloire. Après la retraite des Grecs, les Sarasins, que les Catholiques nommoient idolâtres, étoient rentrés dans leurs possessions ; mais une petite troupe d'Aventuriers acheva la délivrance de la Sicile, que l'armée de l'Empire d'Orient n'avoit pu effectuer (53). Lors de sa première tentative,

---

dicturi sumus, ut pluribus patescat, quàm laboriose & cum quantâ angustiâ à profundâ paupertate ad summum culmen divitiarum vel honoris attigerit. C'est ainsi que s'exprime Malaterra avant de raconter le vol des chevaux, (l. 1, c. 25). Du moment où cet Auteur a fait mention de Roger son protecteur (l. 1, c. 19), Guiscard ne paroît plus jouer que le second rôle. On remarque la même chose dans Valerius Paterculus, à l'occasion d'Auguste & de Tibère.

(53) *Duo sibi proficua deputans animæ scilicet & corporis si terram idolis deditam ad cultum divinum revocaret* (Galfrid. Malaterra, l. 2, c. 1). Il raconte la conquête de la Sicile dans ses trois derniers livres, &

Roger brava sur un canot couvert, les dangers réels & fabuleux de Carybde & de Scylla ; osant débarquer avec soixante Soldats sur une côte ennemie, il poussa les Musulmans jusqu'aux portes de Messine, & repassa en Italie chargé de butin. Il déploya l'activité & la patience de son courage dans la forteresse de Trani. Parvenu à un âge avancé, il racontoit avec plaisir que, durant le cours du siége, sa femme & lui furent réduits à un manteau qu'ils portoient alternativement ; que son cheval ayant été tué, il tomba au pouvoir des Sarasins, qu'il se dégagea par la force de son épée, & rapporta sur son dos la selle de son coursier, afin de ne laisser aucun trophée entre les mains des Infidèles. Au siége de Trani, trois cents Normands arrêtèrent & repoussèrent les forces de l'isle. On assure qu'à la bataille de Ceramio, cinquante mille

---

il a donné un sommaire exact des chapitres (p. 544 — 546).

hommes de cavalerie ou d'infanterie furent mis en déroute par cent trente-six Soldats Chrétiens; car il ne faut pas compter Saint George, qui, dit-on, combattit à cheval aux premiers rangs. On réserva pour le successeur de Saint-Pierre les bannières ennemies & quatre chameaux : si on eût exposé ces dépouilles au Capitole, & non pas au Vatican, elles auroient du moins rappelé le souvenir des triomphes sur les Carthaginois : il est vraisemblable que ce calcul n'embrasse que les Chevaliers Normands, chacun desquels avoit à sa suite cinq ou six Guerriers (54); mais en adoptant cette interprétation & en supposant tous les avantages que purent donner la valeur, la bonté des armes & la réputation, la déroute d'un armée si nombreuse doit encore être traitée de miracle ou de conte fabuleux. Les Arabes de la Sicile rece-

(54) Voyez le mot *Milites* dans le Glossaire latin de Ducange.

voient de puissans secours de l'Afrique : les galères de Pise aidèrent la cavalerie des Normands au siége de Palerme, & au moment de l'action, la jalousie des deux frères ne fut plus qu'une émulation généreuse & invincible. Après une guerre de trente ans (55), Roger acquit avec le titre de Grand-Comte, la souveraineté de la plus grande & de la plus fertile des isles de la Méditerranée; & son administration annonce un esprit libéral & éclairé, bien supérieure à son éducation & à son siècle. Il accorda aux Moslems la liberté de la Religion & la jouissance de leur

(55) Entre autres détails curieux ou bisarres, Malaterra dit que les Arabes avoient introduit en Sicile l'usage des chameaux (l. 1, c. 33) & des pigeons messagers (c. 42); que la morsure de la tarentule donne une incommodité *quæ per anum inhoneste crepitando emergit :* & ce qui est ridicule, il ajoute que toute l'armée des Normands, campée près de Palerme, éprouva cet effet (c. 36). J'ajouterai une étymologie qui n'est pas indigne du onzième siècle. *Messana* vient de *Messis*, lieu d'où les bleds de la Sicile étoient envoyés en tribut à Rome (l. 2, c. 1).

propriété (56) : un Philosophe & un Médecin de Mazara, & de la race de Mahomet, lequel avoit harangué le Vainqueur, fut appelé à la Cour ; on traduisit en latin sa Géographie des sept climats; & Roger, après l'avoir lue avec attention, préféra le livre de l'Arabe aux écrits du Grec Ptolomée (57). Quelques naturels du pays, disciples du Christianisme, avoient favorisé les Normands ; ils ne voulurent d'autre récompense que le triomphe de la Croix. L'isle rentra sous

(56) Voyez la capitulation de Palerme dans Malaterra (l. 2, c. 45.) & Giannone, qui parle de la tolérance générale accordée aux Sarasins (t. 2. p 72.)

(57) Jean Léon Afer, *de Medicis & Philosophis Arabibus*, (c. 14. apud Fabric. Bibliot. Græc. t. 13, p. 278, 279.) Ce Philosophe se nommoit Esseriph Essachalli, & il mourut en Afrique A. H. 516. A. D. 1122. Ceci ressemble beaucoup au Sherif al Edrissi, qui présenta son livre (Geographia Nubiensis; voyez la préface, p. 88, 90, 170.) à Roger, Roi de Sicile, A. H. 548. A. D. 1153. (d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 786; Prideaux Life Of Mahomet, p. 188; Petit de la Croix, Hist. de Gengiscan, p. 535, 536. Casiri Bibliot. Arab. Hispan. t. 2, p. 9—13), & je crains qu'il n'y ait de la méprise sur l'un de ces deux faits.

la jurisdiction du Pontife de Rome : on établit de nouveaux Evêques dans les principales villes, & le Clergé eut le plaisir de voir fonder des églises & des monastères qu'on dota richement. Le Héros Catholique revendiqua néanmoins les droits du Magistrat civil. Loin de renoncer à l'investiture des bénéfices, il eut l'adresse de tourner à son profit les prétentions des Papes, & la singulière bulle qui déclare les Princes de Sicile Légats héréditaires & perpétuels du Saint Siége (58), consolida & étendit la suprématie de la couronne.

Robert fait une invasion dans l'Empire d'Orient, A. D. 1081.

La conquête de la Sicile fut plus glorieuse qu'utile pour Robert Guiscard : la possession de la Pouille & de la Calabre ne suffisoit pas à son ambition, & il

(58) Malaterra indique la fondation des Evêchés (l. 4, c. 7), & il produit l'original de la bulle (l. 4, c. 29). Giannone donne une idée raisonnable de ce privilége & de la Monarchie de Sicile (t. 2, p. 95 — 102), & Saint-Marc (Abrégé, t. 3, p. 217—301) discute cette question avec toute l'habileté d'un Jurisconsulte Sicilien.

résolut de saisir ou de faire naître une occasion d'envahir & peut-être de subjuguer l'Empire d'Orient (59). Un divorce obtenu sous prétexte de consanguinité, avoit éloigné sa première épouse, & Bohemond, issu de ce premier mariage, se trouvoit destiné à faire lui-même sa fortune ainsi que son illustre père. Sa seconde femme étoit fille des Princes de Salerne; les Lombards permirent que la succession passât à Roger, fils du second lit: cinq filles que Guiscard eut d'ailleurs de la Princesse de Salerne, trouvèrent des maris d'un rang élevé (60); & l'une

(59) Dans les détails de la première expédition de Robert contre les Grecs, je suis Anne Comnène (premier, second, quatrième & cinquième livres de l'Alexiade), Guillaume l'Appulien (l. 4 & 5, p. 270—275), & Jeffrey Malaterra (l. 3, c. 13, 14—24—29—39). Ils étoient contemporains; & leurs écrits sont authentiques, mais aucun d'eux n'a été témoin oculaire de la guerre.

(60) L'une d'entre elles épousa Hugues, fils d'Azzo ou d'Axo, Marquis de Lombardie. Gulielm. Appul. l. 3, p. 267, dit qu'Axo étoit riche, puissant & *noble*. Leibnitz & Muratori ont cherché quels furent ses ancêtres aux neuvième & dixième siècles. Les deux illustres Maisons de

d'elles fut fiancée en bas âge à Constantin, fils & héritier de l'Empereur Michel (61). Mais une révolution ébranla le trône de Constantinople ; la Famille royale de Ducas fut emprisonnée dans un palais ou dans un cloître ; & Robert, qui s'intéressoit au sort de sa fille & à celui de son allié, médita des projets de vengeance. Un Grec, qui se disoit père de Constantin, parut bientôt à Salerne, & raconta l'histoire de son détrônement & de son invasion. Il fut reconnu par le Duc, qui lui donna le cortége & les titres de la dignité impériale. Le faux Michel (62)

Brunswick & d'Este viennent des deux fils aînés du Marquis Azzo. Voyez Muratori, Antichità Estense.

(61) Anne Comnène loue & regrette un peu trop librement ce beau jeune homme qui devint son fiancé après qu'on l'eût dégagé de sa promesse de mariage à la fille de Guiscard (l. 1, p. 23. Elle dit que ce Prince étoit αγαλμα φυσεως.... Θεȣ χειρων φιλοτιμημα.... χρυσȣ γενȣς αποῤῥοη, &c. c. p. 27). Elle décrit ailleurs la blancheur & le vermillon de sa peau, ses yeux de faucon, &c. (l. 3, p. 71).

(62) Anne Comnène, l. 1, p. 28, 29. Guilelm. Appul. l. 4, p. 271 ; Galfrid Malaterra, l. 3, c. 13, p. 579.

parcourut en triomphe la Pouille & la Calabre : les Peuples le reçurent avec des larmes & des acclamations ; & le Pape Grégoire VII exhorta les Evêques à concourir par leurs ſermons, & les Catholiques par le ſecours de leurs bras, au rétabliſſement de ce Prince. Ses converſations avec Robert étoient fréquentes & familières, & la valeur des Normands & les tréſors de l'Empire Grec autoriſoient leurs promeſſes réciproques. Mais, de l'aveu des Grecs & des Latins, ce Michel n'étoit qu'un impoſteur : c'étoit un Moine échappé de ſon couvent, ou un Domeſtique qui avoit ſervi dans le palais. L'adroit Guiſcard avoit imaginé cette fourberie ; il comptoit qu'après avoir

---

580. Malaterra eſt plus réſervé, mais l'Appulien dit poſitivement :

Mentitus ſe Michaelem

Venerat a Danais quidam ſeductor ad illum.

Grégoire VII l'avoit pris pour le véritable Empereur, & Baronius eſt preſque le ſeul qui reconnoiſſe l'Empereur Michel (A. D. 80, n°. 44).

donné ainsi une apparence de justice à ses armes, il feroit d'un mot rentrer le faux Empereur dans l'état obscur d'où il venoit de le tirer. Mais on ne pouvoit déterminer la croyance des Grecs que par la victoire, & l'ardeur des Latins n'égaloit pas leur crédulité : les Vétérans de la Normandie vouloient jouir en paix du fruit de leurs travaux, & les périls connus & inconnus d'une expédition au delà de la mer, inspiroient la terreur aux foibles Italiens. Robert, qui avoit besoin de nouvelles troupes, eut recours aux présens & aux promesses ; il employa l'autorité civile & ecclésiastique ; & on reproche à ce Prince inexorable d'avoir enrôlé de force des vieillards & des enfans. Après deux années de préparatifs, l'armée de terre & les forces navales s'assemblèrent à Otrante, dernier promontoire de l'Italie ; Robert s'y rendit accompagné de sa femme, qui combattit à ses côtés, de son fils Bohemond & de l'imposteur qu'on donnoit pour l'Empereur

pereur Michel. Treize cents Chevaliers (63) Normands, ou élevés à leur école, étoient le nerf de cette armée composée d'environ trente mille hommes (64) de toutes les dénominations. Cent cinquante navires reçurent sur leur bord les Soldats, les chevaux, les armes, les machines de guerre, & les tours de bois couvertes de peaux crues; ces bâtimens avoient été construits en Italie, & la République de Raguse, devenue l'alliée de Robert, fournit les galères.

Les côtes de l'Italie & de l'Empire se rapprochent à l'embouchure du golfe adriatique. L'espace qui est entre Brin- Siége de Durazzo; A. D. 1081. Juin 17.

(63) *Ipse armatæ militiæ non plusquam MCCC Milites secum habuisse, ab eis qui eidem negotio interfuerunt attestatur* (Malaterra, l. 3, c. 24, p. 583). Ce sont les Guerriers que l'Appulien (l 4, p. 273) appelle *equestris Gens Ducis, equites de Gente Ducis*.

(64) Εἰς τριακοντα χιλιαδας, dit Anne Comnène (Alexias, l. 1. p. 37), & son calcul cadre exactement avec le nombre & la charge des navires. *Ivit in Dyrrachium cum XV Militibus hominum*, dit le Chronicon Breve Normannicum (Muratori Scriptores, t. 5, p. 278). J'ai tâché de concilier ces calculs.

des & Durazzo n'a pas plus de cent milles (65); en face d'Otrante, il n'en a que cinquante (66), & le peu de largeur du détroit donna à Pyrrhus & à Pompée l'idée sublime ou extravagante d'y élever un pont. Robert, avant d'embarquer ses munitions & ses troupes, détacha Bohemond avec quinze galères; il lui enjoignit de subjuguer ou de menacer l'isle de Corfou, de reconnoître la côte opposée, & de s'assurer, aux environs de Valone, d'un havre pour ses troupes. Bohemond fit sa traversée & son débarquement sans appercevoir d'ennemis; & cette heureuse entreprise montra l'état de dé-

(65) L'Itinéraire de Jérusalem (p. 609, édit. Wesseling) indique un intervalle raisonnable & vrai de mille stades, ou de cent milles, que Strabon double on ne sait pourquoi (l. 6, p. 433), & Pline (Hist. Natur. III, 26).

(66) Pline (Hist. Natur. III, 6, 16) donne *QUINQUAGINTA millia* à ce *brevissimus cursus*, ou il indique la véritable distance d'Otrante à la Vallona ou Aulon, (D'Anville, analyse de sa Carte des côtes de la Grèce, &c., p. 3—6). Hermolaus Barbarus, qui substitue le mot *centum* (Hardouin. not. 66. in Plin. l. 3), auroit été éclairci par tous les Pilotes Vénitiens qui étoient sortis du golfe.

cadence de la Marine des Grecs. Les isles & les villes maritimes de l'Epire tombèrent au pouvoir de Robert, qui, après son arrivée à Corfou, mena son escadre & son armée au siége de Durazzo. Cette ville, qui étoit la clef de l'Empire du côté de l'Occident, se trouvoit gardée par son ancienne réputation, par des ouvrages récens, par le Patricien George Paléologue, qui avoit gagné des batailles en Orient, & enfin par une garnison d'Albanois & de Macédoniens, que leur valeur rendoit recommandables dès les temps les plus reculés. Des dangers & des accidens de toute espèce assaillirent Guiscard. Sa flotte, qui longeoit la côte au milieu de la saison la plus favorable de l'année, essuya un ouragan & de la neige; des coups de vent qui venoient du Sud enflèrent la mer Adriatique, & un naufrage confirma *l'infamie* des rochers Acrocérauniens (67).

(67) *Infames scopulos Acroceraunia*, Horat. Carmen 1, 3. Il y a un peu d'exagération dans le *precipitem Africum*

Les voiles, la mâture & les rames furent mises en pièces : des débris de vaisseaux, des armes & des cadavres couvrirent la mer & les rivages ; & la mer engloutit ou endommagea la plus grande partie des munitions. On eut peine à délivrer la galère ducale, & Robert s'arrêta sept jours sur le cap voisin, pour attendre les restes de ses navires, & ranimer le courage de ses troupes. Les Normands n'étoient plus ces audacieux Marins qui avoient reconnu l'Océan, du Groenland au mont Atlas, & qu'on avoit vu sourir des foibles périls de la Méditerranée. Ils pleurèrent durant la tempête : l'approche des Vénitiens, séduits par les prières & les promesses de la Cour de Byzance, les alarma. La première action ne fut pas désavantageuse au jeune Bo-

---

decertantem Aquilonibus & rabiem Noti, & dans les *monstra natantia* de l'Adriatique ; mais c'est une époque intéressante pour l'Histoire de la Poésie & de l'Amitié, que celle où Horace trembloit pour la vie de Virgile.

hemond (68), qui commandoit les vaiſſeaux de ſon père. Les galères de la République de Veniſe mouillèrent en forme de croiſſant durant la nuit; l'habileté de leurs évolutions, l'activité des Archers, le poids des javelines & le feu Grégeois décidèrent la victoire de la ſeconde journée. Les vaiſſeaux de la Pouille & de Raguſe ſe réfugièrent à la côte; pluſieurs virent couper leurs cables & tombèrent au pouvoir du Vainqueur. Une ſortie de la garniſon de Durazzo porta le carnage & l'épouvante au milieu du camp de Robert: on jeta des ſecours dans la place; & dès que les aſſiégeans ne furent plus maîtres de la mer, les iſles & les villes maritimes ceſsèrent de leur envoyer des tributs & des proviſions. Une maladie peſtilentielle infecta bientôt l'armée des

(68) Των δε εις τον πωγωνα αυτȣ εφυβρισαντων (Alexias, l. 4, p. 106). Au reſte, les Normands coupoient leur barbe; les Vénitiens la portoient dans toute ſa longueur, & ils ſe moquèrent du défaut de barbe de Bohemond (Ducange, Not. ad Alexiad. p. 283).

Normands ; on emporta cinq cents Chevaliers ; & si tous les morts obtinrent des funérailles, on juge, d'après la liste des enterremens, que Guiscard perdit dix mille personnes. Il fut seul inébranlable au milieu de tant de calamités ; & tandis qu'il faisoit venir de nouvelles forces de la Pouille & de la Sicile, il foudroyoit avec ses machines de siége, il escaladoit ou sappoit les murs de Durazzo. Mais son industrie & sa valeur rencontroient une valeur égale & une industrie supérieure. Il avoit conduit au pied du rempart une tour mobile qui renfermoit cinq cents Soldats ; la déroute de la porte ou du pont-levis fut arrêtée par une énorme poûtre, & la tour devint la proie du feu Grégeois.

Armée & marche de l'Empereur Alexis. Avril — Septembre.

Tandis que les Turcs fondoient sur l'Empire Romain du côté de l'Orient, & l'armée de Guiscard du côté de l'Occident, un Prince âgé, le successeur de Michel, remettoit le sceptre aux mains d'Alexis, illustre Général & fondateur de

la Dynaſtie de Comnène. La Princeſſe Anne, qui a écrit l'hiſtoire d'Alexis ſon père, obſerve dans ſon ſtyle affecté, qu'Hercule lui-même ne pouvoit ſuffire à deux combats, & ſur ce principe elle donne des éloges à une paix précipitée avec les Turcs, qui permit à l'Empereur d'aller lui-même au ſecours de Durazzo. Alexis trouva peu de Soldats dans le camp, & le laiſſa vide ; mais telles furent la vigueur & l'activité de ſes meſures, qu'en ſix mois il raſſembla une armée de ſoixante-dix mille hommes (69), & fit une marche de cinq cents milles. Il leva ſes troupes en Europe & en Aſie,

(69) Muratori (Annali d'Italia, t. 9, p. 136, 137) obſerve que quelques Auteurs (Petrus Diacon. Chron. Caſinen. l. 3, c. 49) donnent cent ſoixante-dix mille hommes à l'armée grecque ; mais qu'on put en ôter *cent* & que Malaterra indiquoit ſeulement ſoixante-dix mille. Le paſſage auquel il fait alluſion ſe trouve dans la Chronique de Lupus Protoſpata (Script. Ital. t. 5, p. 45). Malaterra (l. 4, c. 27) dit en termes vagues : *Cum copiis innumerabilibus*, & le Poëte Appulien (l. 4, p. 272) :

More locuſtarum montes & plana teguntur.

O iv

dans l'espace qui se prolonge du Péloponnèse à la mer Noire : les armes d'argent & les riches équipages des Cavaliers qui gardoient sa personne, étalèrent sa magnificence ; il avoit un nombreux cortége de Nobles & de Princes, dont plusieurs, après avoir été un moment revêtus de la pourpre au milieu des révolutions du palais, possédoient, d'après la douceur de la Cour, une grande fortune & des charges considérables. Leur noble ardeur dut animer la multitude ; mais leur goût pour le plaisir, & le mépris pour la subordination, produisoient des désordres : ils vouloient qu'on les menât tout de suite au combat ; & leurs clameurs importunes déconcertèrent la prudence d'Alexis, qui auroit pu environner & affamer l'armée des assiégeans. L'énumération des Provinces fait voir toutes les pertes qu'avoit essuyées l'Empire. On leva les nouveaux Soldats à la hâte & au milieu de la terreur ; on paya cher les garnisons de l'Anatolie & de l'Asie

Mineure, car il fallut livrer aux Turcs les villes qu'elles défendoient. Les Varangiens & les Gardes de la Scandinavie, dont une troupe d'exilés & de volontaires de l'isle de Thulé, ou de l'isle de la Grande-Bretagne, avoit accru le nombre, composoient la force de l'armée grecque. Les Danois & les Anglois étoient réunis sous le joug des Normands ; de jeunes Aventuriers résolurent d'abandonner une terre d'esclavage ; la mer leur offroit un moyen de se sauver, & dans leur long pélerinage ils parcoururent toutes les côtes qui présentoient quelque espoir de liberté & de vengeance. L'Empereur Grec les prit à son service, & on les établit d'abord dans une nouvelle cité de la côte d'Asie ; mais Alexis les appela bientôt au secours de sa personne & de son palais, & il recommanda à son successeur leur bravoure & leur fidélité (70). Se rap-

---

(70) Voyez Guillaume de Malmsbury, de Gestis An-

pelant avec indignation ce qu'ils avoient ſouffert de la part des Normands, ils marchèrent avec joie contre l'ennemi de leurs compatriotes, & ils brûloient de recouvrer en Epire la gloire qu'ils avoient perdue à la bataille de Haſtings. Quelques compagnies de Francs ou de Latins ſoutenoient les Varangiens; & les rebelles qui s'étoient réfugiés à Conſtantinople pour échapper à la tyrannie de Guiſcard, s'empreſſoient de montrer leur zèle & de ſatisfaire leur vengeance. L'Empereur n'avoit pas dédaigné le ſecours des Pauliciens, ou des Manichéens de la Thrace & de la Bulgarie, & ces hérétiques réuniſſoient à l'intrépidité des Martyrs, la valeur active & la diſcipline des braves Soldats (71). Le traité avec le

glorum, l. 2, p. 92. *Alexius fidem Anglorum ſuſcipiens, præcipuis familiaritatibus his eos applicabat, amorem eorum filio tranſcribens.* Ordericus Vitalis (Hiſt. Eccleſ. l. 4, p. 508, l. 7, p. 641) raconte leur départ d'Angleterre, & leur ſervice dans l'Empire grec.

(71) Voyez l'Appulien (l. 1, p. 256). J'ai tracé dans le cinquante-quatrième chapitre le caractère & l'Hiſtoire de ces Manichéens.

Sultan avoit procuré mille Turcs, & on opposa les traits de la cavalerie des Scythes aux lances de la cavalerie des Normands. Robert, voyant tous ces corps formidables prêts à tomber sur lui, assembla un conseil où il appela ses Officiers principaux. » Vous voyez, leur dit-» il, dans quel péril vous êtes; il est » pressant & inévitable. Les collines » sont couvertes de Guerriers & de » drapeaux, & l'Empereur des Grecs est ac-» coutumé aux guerres & aux triomphes. » Nous ne pouvons nous sauver que par » l'obéissance & l'union, & je suis prêt » à céder le commandement à un Gé-» néral plus habile «. Ses ennemis eux-mêmes lui ayant répondu par des acclamations qui annonçoient l'estime & la confiance; » Comptons sur les fruits de la » victoire, ajouta-t-il, & ne laissons aux » lâches aucun moyen d'échapper. Je » suis d'avis qu'on brûle les vaisseaux & » les bagages, & que nous nous battions » sur ce terrein, comme si c'étoit le

» lieu de notre naissance & de notre sé-
» pulture «. Ce projet fut adopté d'une voix unanime, & Guiscard sortit de ses lignes pour attendre l'ennemi. Une rivière de peu de largeur couvroit ses derrières; son aile droite se prolongeoit jusqu'à la mer, & sa gauche aboutissoit à des collines : il ne savoit peut-être pas que César & Pompée se disputèrent l'Empire du Monde en cet endroit (72).

Bataille de Durazzo, A. D. 1081. Octobre 18.

Alexis ayant résolu, contre l'avis de ses sages Capitaines, de risquer une bataille, exhorta la garnison de Durazzo à concourir à la délivrance de la ville, en faisant une sortie à propos. Il marcha sur deux colonnes pour surprendre les Normands avant la pointe du jour, & de deux côtés ; sa cavalerie légère se répandit au milieu de la plaine ; les Archers

(72) Voyez la narration simple & héroïque de César (Comment. de Bell. Civil. III. 41 — 75) ; c'est dommage que Quintus Icilius (M. Guiscard) n'ait pas assez vécu pour analyser ces opérations, ainsi qu'il a analysé les campagnes d'Afrique & d'Espagne.

formoient la feconde ligne, & les Varangiens fe réfervèrent l'honneur de combattre au front. Au premier choc, les haches de bataille des étrangers portèrent des coups terribles à l'armée de Guifcard, réduite alors à quinze mille hommes. Les Lombards & les Calabrois ne craignirent pas de tourner le dos; ils fe retirèrent fur les bords de la rivière, mais on avoit détruit le pont, afin d'arrêter les Soldats de la place, & la côte étoit bordée de galères vénitiennes qui attaquèrent avec fuccès la multitude en défordre. Cette troupe fe voyoit au bord du précipice; la valeur & la conduite de fes Chefs la fauva. Les Grecs font de Gaita, femme de Robert, une Amazone & une feconde Pallas, moins habile dans les arts, mais à la guerre non moins terrible que la Déeffe des Athéniens (73).

(73) *Παλλας αλλη και μη Αθηνη.* Le Préfident Coufin (Hift. de Conftantinople, t. 4, p. 131, in 12.) traduit ainfi ce paffage, » qui combattoit comme une Pallas, » quoiqu'elle ne fût pas auffi favante que celle de la

Elle demeura sur le champ de bataille malgré ses blessures ; & ses exhortations & son exemple rallièrent les troupes qui prenoient la fuite (74). Sa foible voix étoit secondée par la voix plus forte & les bras plus vigoureux de Guiscard : aussi calme au milieu de l'action que magnanime dans les conseils ; Où fuyez-vous, s'é-» crioit-il ? l'ennemi est implacable, & » la mort est moins fâcheuse que la » servitude «. Le moment se trouvoit décisif ; les Varangiens se portant sur la

» Grèce « ; & sa version est exacte. Les Grecs avoient donné à leur Déesse deux caractères opposés, celui de Neith, l'ouvrière de Saïs en Egypte, & d'une Amazone vierge, du lac Tritonien dans la Lybie (Bannier, Mythologie, t. 4, p. 1 — 31, in-12).

(74) Anne Comnène (l. 4, p. 116) admire ses mâles vertus avec une sorte d'effroi. Elles étoient plus familières aux Latins ; & quoique l'Appulien (l. 4, p. 273) fasse mention de sa présence & de sa blessure, il lui donne beaucoup moins d'intrépidité :

Uxor in hoc bello Roberti forte sagittâ
Quâdam læsa fuit : quo vulnere TERRITA *nullam*
Dum sperabat opem, se pæne SUBEGERAT *hosti.*

Le mot de *subegerat* est très-mal choisi lorsqu'il s'agit d'une femme prisonnière.

ligne des Normands, s'apperçurent que ſes flancs étoient nus ; les huit cents Chevaliers rangés autour du Duc ne furent point entamés ; ils ſe précipitèrent la lance en arrêt, & les Grecs déplorent le carnage qui fut la ſuite de l'impétueuſe fermeté des Chevaliers François (75). Alexis remplit tous les devoirs d'un Soldat ou d'un Général ; mais voyant le maſſacre des Varangiens & la fuite des Turcs, il mépriſa ſes Sujets & déſeſpéra de ſa fortune. La Princeſſe Anne, qui verſa une larme ſur ce triſte événement, eſt réduite à vanter la force & l'agilité du cheval de ſon père, & la vigueur avec laquelle il ſe défendit contre un Chevalier qui, d'un coup de lance, avoit mis en

(75) Ἀπο της τȣ Ρομπερττȣ προηγησαμενης μαχης, γινοσκων την προτην κατα των εναντιων ἱππασιαν των Κελτων ανυποιςον (Anna, l. 5, p. 133) ; & ailleurs και γαρ Κελτος ανηρ πας εποχȣμενος μεν ανυποιςος την ὁρμην, ϰ̀ την θεαν εςιν (p. 140). La pédanterie de la Princeſſe, dans le choix des dénominations claſſiques, a encouragé Ducange à donner à ſes compatriotes le caractère des anciens Gaulois.

pièces le casque de l'Empereur. Dans son désespoir, il enfonça un escadron de François qui s'opposoit à sa fuite ; & après avoir erré deux jours & deux nuits au milieu des montagnes, il put jouir de quelque repos, non de l'esprit, mais du corps, dans les murs de Lychnidus. Robert se plaignit de la mollesse de ses troupes, qui n'avoient pas arrêté ce Prince; mais les trophées & les drapeaux enlevés à l'ennemi, la richesse & le luxe du camp des Grecs, & la gloire d'avoir défait une armée cinq fois plus nombreuse que la sienne, le consolèrent. Une foule d'Italiens avoit été victime de sa frayeur, & cette mémorable journée ne lui coûta que trente Chevaliers. Les Grecs, les Turcs & les Anglois perdirent cinq ou six mille hommes (76),

(76) Lupus Protospata (t. 3, p. 45) dit six mille; Guillaume l'Appulien plus de cinq mille (l. 4, p. 273); leur modestie est singulière & estimable, car ils pouvoient supposer aisément qu'il y avoit eu vingt ou trente mille Schismatiques ou Infidèles de tués.

parmi

parmi lesquels on compta beaucoup de noblesse & des Guerriers du Sang royal; l'imposteur Michel fut tué, & sa mort fut ainsi plus honorable que sa vie.

Après la défaite des Grecs, la garnison continua à se défendre : l'Empereur avoit eu l'imprudence de rappeler George Paléologue, & un Vénitien commandoit dans la ville. Les assiégeans construisirent des baraques, afin de pouvoir soutenir les rigueurs de l'hiver; & en réponse au défi de la place, Robert insinua que sa persévérance égaloit au moins l'obstination des assiégés (73). Peut-être comptoit-il déjà sur sa liaison secrète avec un noble Vénitien, qui, séduit par l'espoir d'un grand & riche mariage, eut

Durazzo pris, A. D. 1082. Février 8.

(77) Les Romains avoient trouvé le nom de *Epidamnus* de mauvaise augure, & ils avoient substitué celui de Dyrrachium (Pline III. 26); & le Peuple en avoit fait Duracium (Voyez Malaterra), qui a quelque analogie avec le mot de *dureté*. Durand étoit un des noms de Robert; & par un misérable jeu de mots, on le faisoit venir de Durando (Alberic. Monach. in Chron. apud Muratori Annali d'Italia, t. 9, p. 137).

la bassesse de les trahir. Des échelles de corde tombèrent du haut des murs au milieu de la nuit; les Calabrois les montèrent en silence, & le nom & les trompettes du Vainqueur éveillèrent les Grecs. Cependant ils défendirent trois jours les rues contre un ennemi déjà maître du rempart, & près de sept mois s'étoient écoulés depuis le moment où l'on investit la place, jusqu'à sa reddition. Robert pénétra ensuite au centre de l'Epire ou de l'Albanie; il passa les premières montagnes de la Thessalie, surprit trois cents Anglois dans la ville de Castoria, s'approcha de Thessalonique, & fit trembler Constantinople. Un devoir plus pressant ne lui permit pas de suivre ses desseins ambitieux. Le naufrage, les maladies pestilentielles & le glaive de l'ennemi avoient détruit les deux tiers de son armée; & au lieu des recrues qu'il attendoit de l'Italie, des lettres l'informèrent des malheurs & des dangers qu'avoit produit son absence; de la ré-

volte des villes & des Barons de la Pouille; de la détreſſe du Pape & de l'approche ou de l'invaſion de Henry, Roi d'Allemagne. Ce Prince orgueilleux imagina que ſa préſence ſuffiroit à la ſûreté de ſes Etats; il repaſſa la mer avec un ſeul brigantin, & laiſſa l'armée ſous les ordres de ſon fils & des Comtes Normands, en exhortant Bohemond à reſpecter la liberté de ſes égaux, & les Comtes à obéir à l'autorité de leur Général. Le fils de Guiſcard marcha ſur les traces de ſon père. Les Grecs comparent ces deux Guerriers à la chenille & à la ſauterelle; ils ont ſoin d'ajouter que la ſauterelle dévore tout ce qui a échappé aux ravages de la chenille (38). Après avoir gagné deux batailles contre l'Empereur,

Retour de Robert, & conduite de Bohemond.

(78) Βρούχους καὶ ἀκρίδας εἶπεν ἄν τις αὐτοὺς πατέρα καὶ υἱόν (Anna, l. 1, p. 35). Par ces comparaiſons ſi différentes de celles d'Homère, elle veut inſpirer du mépris & de l'horreur pour *le méchant petit animal*, qu'on appelle le Conquérant. Malheureuſement le ſens commun ou la déraiſon publique contrarient ſes louables deſſeins.

il descendit dans la plaine de Thessalie, & assiégea Larisse, capitale du royaume fabuleux d'Achilles (79), laquelle contenoit le trésor & les magasins de l'armée des Grecs. Au reste, on doit des éloges à la fermeté & à la prudence d'Alexis, qui lutta courageusement contre ses malheurs. Afin de subvenir à la pauvreté de l'Etat, il osa emprunter les ornemens superflus des églises; il suppléa à la désertion des Manichéens par quelques tribus de la Moldavie; sept mille Turcs remplacèrent & vengèrent la perte de leurs frères; les Soldats Grecs apprirent à monter à cheval, à lancer des traits; ils s'exercèrent à la pratique journalière des embuscades & des évolutions. Alexis savoit par expérience que la cavalerie si redoutable des François ne pouvoit ni combattre ni presque se mouvoir, dès

(79) *Prodiit hâc Auctor Trojanæ cladis Achilles.* Virgile (Æneide II. Larissæus Achilles) autorise la supposition de l'Appulieu (l. 5., p. 275), qui n'est pas justifiée par les détails géographiques qu'on trouve dans Homère.

qu'elle se trouvoit à pied (80). Il ordonnoit à ses Archers de viser le cheval plutôt que le Cavalier; & lorsqu'il craignoit d'être attaqué, il semoit le terrein de pointes de fer & de trappes. Les succès des deux armées se balancèrent aux environs de Larisse. Bohemond se distingua toujours par son courage, & il fut souvent heureux; mais les Grecs imaginèrent un stratagême qui occasionna le pillage de son camp: la ville étoit imprenable, & les Comtes, dégoûtés ou corrompus par l'ennemi, quittèrent ses drapeaux, trahirent leur foi, & s'enrôlèrent au service de l'Empereur Alexis, qui eut l'avantage plutôt que l'honneur de la victoire, & retourna à Constantinople. Après

(80) L'ignorance a traduit par éperons le των πεδιλων προαλμματα, qui embarrassoit les Chevaliers lorsqu'ils se trouvoient à pied (Anne Comnène, Alexias, l. 5, p. 140). Ducange en a fait voir le véritable sens, par un usage ridicule & incommode qui a subsisté depuis le onzième jusqu'au quinzième siècle. Ces pointes en forme de scorpion avoient quelquefois deux pieds, & une chaîne d'argent les attachoit au genou.

avoir abandonné des conquêtes qu'il ne pouvoit plus défendre, le fils de Guiscard s'embarqua pour l'Italie, où il fut très-bien reçu par son père, qui connoissoit son mérite, & qui ne lui imputoit point les malheurs de la guerre.

L'Empereur Henri III apelé par les Grecs, A. D. 1081.

Parmi les Princes Latins alliés d'Alexis & ennemis de Robert, Henri III ou IV, Roi d'Allemagne & d'Italie, lequel devint ensuite Empereur d'Occident, étoit le plus puissant & le plus zélé. La lettre que lui adressa le Monarque Grec (81), respire une vive amitié & un extrême désir d'ajouter à leur alliance des liaisons publiques & privées. Il félicite Henry de ses succès dans une sainte guerre, fondée sur la justice, & il se plaint de ce que les entreprises audacieuses des Normands troublent la

(81) L'Epître entière mérite d'être lue (Alexias l. 3, p. 93, 94, 95). Ducange n'a pas entendu ces mots, ἀστροπελεκυν δεδεμενον μετα χρυσαφιν. Je crois en avoir deviné le sens : χρυσαφιον signifie une couronne d'or : Simon Portius (in Lexico Græco-Barbar) dit que αστροπελεκυς, équivaut à κεραυνος, πρηστηρ, un éclair.

prospérité de son Empire. La liste de ses présens est analogue aux mœurs de ce siècle; il lui envoya une couronne d'or garnie de rayons, une croix pectorale garnie de perles, une boîte de reliques avec les noms & le titre des Saints, un vase de cristal, un vase de sardoine, du baume, vraisemblablement de la Mecque, & cent pièces de pourpre. Il y joignit cent quarante-quatre mille byzantins d'or, avec la promesse d'en donner deux cent seize mille de plus lorsque Henry se trouveroit en armes sur le territoire de la Pouille; & les deux Princes appuyèrent d'un serment leur ligue contre l'ennemi. Le Prince Allemand (82), qui étoit déjà dans la Lombardie à la tête d'une armée & d'une faction, se rendit à ces propositions généreuses, & marcha vers le Midi; il fut arrêté par la nouvelle de la bataille de Durazzo; mais l'Empereur

(82) Je renvoie sur ces faits généraux à Sigonius, Baronius, Muratori, Mosheim, St.-Marc, &c.

fut bien dédommagé de l'argent dont il venoit de faire le sacrifice, puisque l'invasion du Roi d'Allemagne rappela Guiscard dans la Pouille. Henry détestoit les Normands alliés & vassaux de Grégoire VII, son implacable ennemi. Le zèle & l'ambition de ce Pontife orgueilleux avoient rallumé la longue querelle du sacerdoce & de l'Empire (83) : le Roi & le Pape se déposoient mutuellement, & chacun d'eux avoit établi un rival sur le trône de son antagoniste. Après la défaite & la mort du rebelle à qui Grégoire avoit donné le royaume d'Allema-

(83) Les vies de Grégoire VII sont des légendes ou des invectives (St.-Marc, Abregé, t. 3, p. 235, &c. & les Lecteurs modernes ne croiront ni à ses miracles, ni à ses œuvres magiques. On trouve des détails instructifs dans Le Clerc (Vie de Hildebrand, Bibliothèque ancienne & moderne, t. 8), & beaucoup d'amusemens dans Bayle, (Dictionnaire critique, *Grégoire* VII). Le Pape fut sans doute un grand homme, un second Athanase dans un siècle plus fortuné pour l'Eglise. Me permettra-t-on d'ajouter que le portrait d'Athanase est un des morceaux de mon Histoire (chapitre 21) dont je suis le moins mécontent?

gne, Henry passa en Italie pour y prendre la couronne impériale, & chasser du Vatican le Tyran de l'Eglise (84). Mais le Peuple Romain adhéra à la cause de Grégoire; des secours d'hommes & d'argent qui arrivèrent de la Pouille, fortifièrent la résolution du Pontife, & le Roi d'Allemagne forma vainement trois entreprises contre la cité de Rome. On dit que la quatrième année, Henri corrompit avec l'or de Byzance, les Nobles Romains qui avoient vu leurs domaines & leurs châteaux ruinés par la guerre. On lui livra les portes, les ponts & cinquante otages: l'Antipape Clément III fut sacré dans le palais de Latran; & tandis que le Pape, plein de reconnoissance,

Il assiége Rome, A. D. 1081—1084.

A. D. 1084 Mars 21—24—31.

(84) Anne, qui a la rancune d'un Schismatique grec, l'appelle κατάπτυστος οὗτος Πάπας (l. 1, p. 32); un Pape ou un Prêtre qui mérite qu'on crache sur sa personne: elle l'accuse d'avoir fustigé, d'avoir rasé les Ambassadeurs de Henry, & peut-être de leur avoir ôté les organes de la virilité (p. 31—33). Mais ce cruel outrage est invraisemblable & douteux. Voyez la Préface judicieuse de Cousin.

couronnoit son Protecteur, l'Empereur Henry résidoit au Capitole en qualité de légitime successeur d'Auguste & de Charlemagne. Le neveu de Grégoire défendoit encore les ruines de Septizonium ; le Pape étoit bloqué dans le château Saint-Ange, & il ne comptoit plus que sur le courage & la fidélité de son vassal Normand. Des injures & des plaintes réciproques avoient interrompu leur amitié ; mais au milieu de ce pressant danger, Guiscard fut entraîné par ses sermens, par son intérêt plus fort que les sermens, par l'amour de la gloire, & par son inimitié pour les deux Empereurs. Il résolut donc de voler au secours du Prince des Apôtres ; il se mit en route après avoir rassemblé six mille Cavaliers & trente mille Fantassins, c'est-à-dire l'armée la plus nombreuse qu'il ait jamais eue ; & les applaudissemens publics & la promesse des secours du Ciel, animèrent ses troupes de Salerne à Rome. Henry, qui avoit gagné soixante-six ba-

tailles, trembla : se souvenant de quelques affaires indispensables qui exigeoient sa présence en Lombardie, il exhorta les Romains à demeurer fidèles, & partit à la hâte trois jours avant l'arrivée des Normands. En moins de trois ans, le fils de Tancrède de Hauteville eut la gloire de délivrer le Pape & de chasser devant ses armes victorieuses l'Empereur d'Orient & celui d'Occident (85). Mais les malheurs de Rome diminuèrent l'éclat du triomphe de Robert. A l'aide des partisans de Grégoire, on étoit venu à bout de percer ou d'escalader les murs ; mais la faction impériale étoit toujours active & puissante ; le Peuple se souleva le troisième jour ; & un mot inconsidéré

Il prend la fuite à l'approche de Robert.

Mai.

(85) . . . . *Sic uno tempore victi*
Sunt terræ Domini duo : Rex Allemanicus iste,
Imperii Rector Romani maximus ille.
Alter ad arma ruens armis superatur ; & alter
Nominis auditi solâ formidine cessit.

Il est assez singulier que ce Poëte Latin dise que l'Empereur Grec gouvernoit l'Empire Romain (l. 4, p. 274).

qui échappa au Vainqueur, pour sa sûreté & sa vengeance, fut le signal du feu & du pillage (86). Les Sarasins de la Sicile, les Sujets de Roger & les Auxiliaires de Guiscard saisirent cette occasion de dépouiller & de profaner la sainte cité des Chrétiens : on réduisit en captivité ou on égorgea des milliers de Citoyens sous les yeux du Pontife : ce furent les alliés de Grégoire qui se rendirent coupables de ces forfaits ; un quartier spacieux qui se prolongeoit du palais de Latran au Colisée, fut consumé par les flammes, & de nos jours c'est encore un désert (87).

(86) La narration de Malaterra (l. 3, c. 37, p. 587, 588) est authentique, circonstanciée & impartiale. *Dux ignem exclamans urbi incensa*, &c. L'Appulien affoiblit le malheur (*inde* QUIBUSDAM *ædibus exustis*) que des Chroniques partiales exagèrent de nouveau (Muratori, Annali, t. 9, p. 147).

(87) Le Jésuite Donatus (de Româ veteri & novâ ; l. 4, c. 8, p. 489), après avoir parlé de cette dévastation, ajoute d'une manière agréable : *Duraret hodieque in Cælio monte interque ipsum & Capitolium miserabilis facies prostratæ urbis, nisi in hortorum vinetorumque amœnitatem Roma resurrexisset ut perpetuâ viriditate contegeret vulnera & ruinas suas.*

Grégoire abandonnant une ville qui le déteſtoit & qui ne le craignoit plus, alla finir ſes jours dans le palais de Salerne. L'adroit Pontife fit ſans doute eſpérer à Guiſcard la ſouveraineté de Rome ou la couronne impériale; mais cette meſure dangereuſe, qui, ſelon toute apparence, donna une nouvelle ardeur à l'ambition du Duc Normand, devoit indiſpoſer pour jamais les fidèles Princes de l'Allemagne.

Seconde expédition de Robert dans la Grèce, A. D. 1084. Octobre.

Le libérateur & le fléau de Rome auroit pu ſe livrer enfin au repos, mais l'infatigable Robert recommença la guerre en Orient l'année de l'évaſion de l'Empereur d'Allemagne. Le zèle ou la reconnoiſſance de Grégoire avoit promis à ſa valeur les royaumes de la Grèce & de l'Aſie (88). Les troupes de Guiſcard étoient

(88) Le titre de Roi, promis ou donné à Robert par le Pape (Anna, l. 1, p. 32), eſt aſſez prouvé par le Poëte Appulien (l. 4, p. 270).

Romani regni ſibi promiſiſſe coronam
Papa ferebatur.

enorgueillies par le succès & prêtes à marcher aux combats. La Princesse Anne les compare à un essaim d'abeilles, d'après l'exemple d'Homère (89); mais j'ai indiqué plus haut les deux extrêmes des forces du Duc Normand : il avoit alors cent vingt navires; & comme la saison étoit très-avancée, il préféra le havre de Brindes (90) à la rade ouverte d'Otrante. Alexis, craignant d'être attaqué une sé-

---

Et je ne conçois pas pourquoi ce nouveau trait de la Jurisdiction apostolique déplaît à Gretser & à quelques autres defenseurs des Papes.

(89) Voyez Homère, Iliade B. (Je hais cette manière pédantesque de citer les Livres de l'Iliade par les lettres de l'alphabet grec) 87, &c. Ses abeilles présentent l'image d'une foule en désordre. Leur discipline & leurs travaux publics sont des idées d'un siècle postérieur (Virgile, Enéide, l. 1).

(90) Gulielmus Appulus, (l. 5, p. 276). L'excellent port de Brindes étoit double; le havre extérieur présentoit un golfe qui se trouvoit couvert par une isle, se retrécissoit par degrés, & communiquoit par une passe avec le havre intérieur qui embrassoit la ville des deux côtés. César & la nature ont travaillé à sa ruine : & que peuvent les foibles efforts de l'Administration napolitaine contre de pareils agents (Swinburne's Travels in the two Sicilies, vol. 1, p. 384—390).

conde fois, avoit rétabli ſa marine avec ſoin. Veniſe lui donna trente-ſix navires de tranſport, quatorze galères & neuf galiotes ou vaiſſeaux d'une grandeur ou d'une force extraordinaire; & il paya libéralement ce ſecours de la République, car elle obtint un aſſez grand nombre de boutiques & de maiſons dans le port de Conſtantinople, & un tribut d'autant plus agréable, que c'étoit le produit d'un impôt ſur les Citoyens d'Amalphi, ſes rivaux. La réunion des Grecs & des Vénitiens couvrit la mer Adriatique d'une eſcadre ennemie; mais leur négligence ou l'habileté de l'ennemi, la variation des vents ou l'obſcurité d'une brume, ouvrirent un paſſage à Robert, & les troupes des Normands débarquèrent ſaines & ſauves ſur la côte d'Epire. L'intrépide Duc ayant pris vingt fortes galères, chercha l'ennemi ſans perdre de temps; & quoique habitué à combattre à cheval, il expoſa dans une bataille navale ſa vie & celle de

ses deux fils. L'empire de la mer fut disputé en trois combats livrés à la vue de l'isle de Corfou : l'habileté & le nombre des alliés prévalurent dans les deux premiers ; mais au troisième, les Normands remportèrent une victoire complète & décisive (91). Une fuite ignominieuse dispersa les brigantins des Grecs ; les neuf forteresses mouvantes des Vénitiens soutinrent un combat plus opiniâtre ; sept furent coulées bas, & les deux autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi ; deux mille cinq cents captifs implorèrent en vain la pitié du Vainqueur ; & la fille d'Alexis évalue à treize mille hommes le nombre des Grecs ou alliés

(91) Guillaume l'Appulien (l. 5, p. 276) décrit la victoire des Normands, & oublie les deux défaites antérieures qu'Anne Comnène a soin de rappeler (l. 6, p. 159, 160, 161). Elle invente ou elle exagère une quatrième action, pour venger la gloire de la République. Les Vénitiens ne pensoient pas ainsi, puisqu'ils déposèrent leur Doge, *propter excidium stoli* (Dandulus in Chron. in Muratori, Script. Rerum Italicarum, t. 12, p. 249).

qui

qui perdirent la vie en cette occasion. Le génie de Guiscard suppléa au défaut d'expérience : à la fin de chacune des deux premières actions, il examinoit avec tranquillité les causes de sa défaite; il imaginoit de nouvelles méthodes de remédier à sa foiblesse & de détruire les avantages des Grecs. L'hiver suspendit ses opérations : au retour du printemps, il travailla à se rendre maître de Constantinople; mais au lieu de traverser les collines de l'Epire, il se porta dans la Grèce & les villes de l'Archipel, qui offroient un immense butin, & où son armée & ses vaisseaux pouvoient agir ensemble & avec plus de succès. Mais une maladie épidémique déconcerta ses projets dans l'isle de Céphalonie; Robert, âgé de soixante-dix ans, y termina sa carrière : selon quelques Auteurs, le public parut croire que ce Prince avoit été empoisonné par sa femme ou par l'Empereur Grec (92). L'imagination peut

Sa mort, A. D. 1085. Juillet 17.

(92) Les Auteurs les plus authentiques, Guillaume

calculer à ſon aiſe les ſuccès qu'auroit eus ce Prince, s'il eût vécu; mais il eſt aſſez prouvé que la grandeur des Normands dépendoit de ſon exiſtence (93). Une armée victorieuſe, qui ne voyoit plus d'ennemis autour d'elle, ſe diſperſa ou ſe retira avec le déſordre de la conſternation; & Alexis, qui avoit tremblé pour ſon Empire, ſe réjouit de ſa délivrance.

---

l'Appulien (l. 5 — 277), Jeffrey Malaterra (l. 3, c. 41, p. 589), & Romuald de Salerne (Chron in Muratori, Scriptor. Rerum Italic. t. 7) ne parlent point de ce crime qui paroît ſi évident à Guillaume de Malmsbury (l. 3, p. 107) & à Roger de Horeden (p. 710, in Script. poſt Bedam). Hoveden explique comment Alexis le Juſte épouſa, couronna & fit brûler vive ſa complice. Cet Hiſtorien Anglois eſt ſi aveugle, qu'il place Robert Guiſcard ou Wiſcard au nombre des Chevaliers de Henri I, qui monta ſur le trône quinze ans après la mort du Duc de la Pouille.

(93) Anne Comnène, qui ſe réjouit de la mort de Guiſcard, jette néanmoins des fleurs ſur le tombeau de ce Prince (Alexiade, l. 5, p. 162 — 166); mais l'eſtime & la jalouſie de Guillaume le Conquérant prouvent bien mieux le mérite de Robert. *Gracia* (dit Malaterra) *hoſtibus recedentibus libera læta quievit : Appulia tota, ſive Calabria turbatur.*

La galère qui portoit les restes de Guiscard, fit naufrage sur la côte d'Italie; mais on retira le corps, & il fut déposé dans les tombeaux de Vénuse (94), lieu plus célèbre par la naissance d'Horace, (95) que par la sépulture des Héros Normands. Roger, son fils & son successeur, n'eut plus que l'Etat modeste d'un Duc de la Pouille; Guiscard, entraîné par la prévention ou l'estime, laissa ses conquêtes au brave Bohemond. Les prétentions de celui-ci troublèrent la tranquillité nationale, jusqu'à l'époque où la première Croisade contre les Sarasins ouvrit une

(94) *Urbs Venusina nitet tantis decorata sepulchris.* C'est un des meilleurs vers du Poëme de l'Appulien (l. 5, p. 278). Guillaume de Malmsbury (l. 3, p. 107) rapporte une épitaphe de Guiscard, qui ne mérite pas d'être insérée ici.

(95) Horace toutefois avoit peu d'obligations à Venuse : il fut conduit à Rome dès son enfance (Sermon I — 6), & ses allusions multipliées aux limites incertaines de la Pouille & de la Lucanie (Carm. III, 4, Sermon II, 1), sont indignes de son siècle & de son génie.

carrière plus éclatante de gloire & de conquêtes (96).

Règne & ambition de Roger, Grand-Comte de Sicile, A. D. 1101—1154. Février 26.

La carrière glorieuſe ou modeſte des humains eſt également terminée par le tombeau. La lignée maſculine de Robert Guiſcard s'éteignit à la ſeconde génération dans la Pouille & à Antioche; mais ſon frère cadet fut la ſouche d'une ligne de Rois, & le fils du Grand-Comte hérita du nom, des conquêtes & du courage de Roger premier (97). Le fils de celui-ci étoit né en Sicile, & n'avoit que quatre ans lorſqu'il ſuccéda à la ſouveraineté de ce pays; s'il s'étoit contenté

(96) Voyez Giannone (t. 2, p. 88—93), & les Hiſtoriens de la première Croiſade.

(96) Le règne de Roger & des Rois Normands de la Sicile occupe quatre livres de l'*Hiſtoria civile* de Giannone (t. 2, l. 11—14, p. 136—340), & on le trouve aux neuvième & dixième volumes des Annales de Muratori. La Bibliothèque Italique (t. 1, p. 175—222) contient un extrait fort utile de Capacelatro, moderne Napolitain, qui a publié deux volumes ſur l'Hiſtoire de ſon pays, depuis Roger I juſqu'à Frédéric II incluſivement.

de son fertile patrimoine, ses peuples reconnoissans auroient pu bénir leur bienfaiteur : sous une sage administration on auroit revu les heureux temps des Colonies grecques (98). La richesse & la puissance de la Sicile auroient égalé ce qu'on pouvoit attendre des plus vastes conquêtes; mais l'ambition du Grand-Comte ne s'accommodoit pas de ces vues : c'est par les vulgaires moyens de la violence & de l'artifice qu'il voulut la satisfaire. Il chercha à dominer seul à Palerme, dont la branche aînée avoit obtenu la moitié; il s'efforça d'étendre la Calabre au delà des bornes que fixoient les premiers traités, & il épia avec impatience le moment où la santé de son cousin, Guillaume de

(98) Selon le témoignage de Philistus & de Diodore, Denys, Tyran de Syracuse, entretenoit une armée de dix mille Cavaliers, de cent mille Fantassins & de quatre cents galères. Rapprochez Hume (Essai vol. 1, p. 268—435) de Wallace son adversaire (Numbers of Mankind p. 306—307). Tous les Voyageurs, Orville, Reidesel, Swinburne, &c. parlent des ruines d'Agrigente.

la Pouille, petit-fils de Robert, déclineroit. Roger instruit de sa mort, partit de Palerme avec sept galères, mouilla dans la baye de Salerne, reçut, après dix jours de négociation, le serment de fidélité de la capitale des Normands, força les Barons à lui rendre hommage, & arracha une investiture des Papes qui ne pouvoient plus supporter l'amitié ou l'inimitié d'un Vassal puissant; il respecta le territoire de Benévent comme le patrimoine de Saint Pierre; mais la réduction de Capoue & de Naples compléta l'exécution des desseins formés par son oncle Guiscard, & il se trouva le maître de toutes les conquêtes des Normands. Enorgueilli de sa force & de son mérite, il dédaigna les titres de Ducs & de Comtes, & le tiers de la Sicile réuni à un tiers peut-être du continent de l'Italie, forma la base d'un royaume (99) qui ne le cédoit qu'aux

Duc de la Pouille, A. D. 1127.

(99) Un Auteur contemporain, qui décrit les actions de Roger, de l'an 1127 à l'an 1135, fonde les titres de ce Prince sur son mérite & son pouvoir, sur le consen-

Monarchies de France & d'Angleterre. Il fut couronné à Palerme, & les Chefs de la Nation ne manquèrent pas de déclarer sous quel nom il régneroit sur eux; mais l'exemple d'un Tyran Grec & d'un Emir Sarasin ne suffisoit pas pour justifier son titre de Monarque, & les neufs Rois du Monde latin (100) ne voulurent le reconnoître que lorsqu'il auroit obtenu la sanction du Pape. L'orgueil d'Anaclet fut bien aise d'accorder un titre que l'orgueil de Roger n'avoit pas craint de demander (101). Mais on contestoit l'élec-

Premier Roi de Sicile, A. D. 1130. Décembre 25. A. D. 1139. Juillet 25.

---

tement des Barons, & l'ancienne Monarchie de la Sicile & de Palerme, sans faire valoir l'investiture donnée par le Pape Anaclet. (Alexand. Cœnobii Telesini Abbatis de Rebus gestis Regis Rogerii, l. 4, in Muratori, Script. Rerum Italic. t. 5, p. 607—645).

(100) Les Rois de France, d'Angleterre, d'Ecosse, de Castille, d'Aragon, de Navare, de Suède, de Danemarck & de Hongrie. Le trône des trois premiers étoit beaucoup plus ancien que Charlemagne. Les trois suivans avoient établi le leur par le glaive, & les trois derniers par leur baptême : le Roi de Hongrie se trouvoit le seul qui eût reçut sa couronne du Pape.

(101) Fazellus & d'autres Siciliens ont imaginé un

tion de celui-ci ; on avoit élu un autre Pape sous le nom d'Innocent II, & tandis qu'Anaclet siégeoit au Vatican, les Nations de l'Europe reconnoissoient son rival. Roger ayant mal choisi son protecteur ecclésiastique, sa Monarchie fut ébranlée & presque détruite ; & le glaive de l'Empereur Lothaire II, les excommunications d'Innocent, les escadres de Pise & le zèle de Saint Bernard se réunirent pour perdre le Roi Sicilien, qu'on regardoit comme un brigand. Roger se vit chassé du continent de l'Italie après une forte résistance ; & à la cérémonie de l'investiture d'un nouveau Duc de la Pouille, le Pape & l'Empereur tinrent l'extrémité du *Gonfanon* (*) ; ils vouloient par-là soutenir leurs droits réciproques

couronnement antérieur de quelques mois, & auquel le Pape & l'Empereur n'eurent aucune part (A. D. 1130, Mai 1) ; que Giannone rejette malgré lui (t. 2, p. 137—144). Les contemporains n'en parlent pas, & une Chartre de Messine, qu'on a fabriquée, ne peut soutenir cette fable. (Muratori, Annali d'Italia, t. 9, p. 340. Pagi, Critica, t. 4, p. 467, 468).

(*) Ou bâton de pavillon.

& faire connoître la suspension de leurs querelles. Mais ces liaisons d'amitié furent de peu de durée ; la maladie & la désertion ne tardèrent pas à détruire les armées d'Allemagne (102) : Roger, qui pardonna rarement à ses ennemis morts ou vifs, extermina le Duc de la Pouille & tous ses adhérens. Innocent, plein de fierté malgré sa foiblesse, devint, ainsi que Léon IX son prédécesseur, le captif & l'ami des Normands ; & l'éloquence de Bernard, qui prit alors du respect pour le titre & les vertus du Roi de Sicile, célébra leur réconciliation.

Pour expier sa guerre contre un Pape, Roger avoit promis d'arborer l'étendard de la Croix, & il s'empressa d'accomplir un vœu si favorable à ses intérêts & à sa vengeance. Les outrages que venoit de

Ses conquêtes en Afrique, A.D. 1122—1152.

---

(102) Roger corrompit le second Officier de l'armée de Lothaire, qui fit sonner la retraite, ou plutôt qui cria aux troupes de se retirer : car les Allemands, dit Cinnamus (l. 3, c. 1, p. 51), ignorent l'usage des trompettes. Mais cette assertion est d'un ignorant.

recevoir la Sicile, attirèrent de justes représailles sur les Sarasins. Les Normands, qui s'étoient alliés à un si grand nombre de familles sujettes, regardèrent les Siciliens des premiers siècles comme leurs ancêtres, & imitèrent les exploits maritimes du pays qu'ils avoient adopté; ils luttèrent, dans la maturité de leur force, contre la Nation en décadence qui gouvernoit l'Afrique. Le Calife Fatimite voulant, lors de son départ pour la conquête de l'Afrique, récompenser le mérite réel & la fidélité apparente de Joseph & de ses Officiers, lui donna son manteau royal, quarante chevaux arabes, son palais avec les meubles magnifiques qui s'y trouvoient, & enfin le gouvernement des royaumes de Tunis & d'Alger. Les Zeirides (103), descendans de Joseph

(103) Voyez de Guignes, Hi[illegible] des t. 1, p. 369—373, & Card[illegible] de l'[illegible] &c. sous la domination des [illegible] l'. Il paroît que ces deux A[illegible] leur guide.

oubliant la soumission & la reconnoissance qu'ils devoient à un bienfaiteur éloigné, s'étoient emparés & avoient abusé des fruits de leur prospérité, & ils tomboient de foiblesse après avoir fourni la carrière peu étendue d'une Dynastie orientale. Ils étoient accablés sur le continent par les Almohades, Princes fanatiques de Maroc, & ils voyoient leurs rivages exposés aux entreprises des Grecs & des François, qui, avant la fin du onzième siècle, avoient obtenu de force une rançon de deux cent mille pièces d'or. Les premières campagnes de Roger annexèrent à la couronne de Sicile le rocher de Malte, qu'une colonie religieuse & militaire a rendu célèbre depuis. Il attaqua bientôt Tripoli (104), forte place située sur la côte de la mer; & s'il égorgea les mâles

(104) Tripoli (dit le Géographe de Nubie, ou, pour parler plus exactement, le Sherif al Edrisi) *urbs fortis, saxeo muro vallata, sita prope litus maris. Hanc expugnavit Rogerius, qui mulieribus captivis ductis, viros peremit.*

& réduisit les femmes en captivité, on doit se souvenir que les Moslems se permirent souvent le même abus de la victoire. La capitale des Zeirides portoit le nom d'Afrique, d'après celui de la contrée, & on l'appeloit quelquefois Mahadia (105), d'après le nom de l'Arabe qui en avoit jeté les fondemens : elle est forte & bâtie sur un isthme ; mais la fertilité de la plaine des environs ne compense pas l'imperfection du havre. George, Amiral de Sicile, assiégea Mahadia avec une escadre de cent cinquante galères, bien pourvue de Soldats & de machines de guerre : le Souverain avoit pris la fuite ; le Gouverneur Maure refusoit de capituler ; mais ne voulant pas affronter le dernier assaut, il se sauva ainsi que les Moslems, & abandonna aux François la

(105) Voyez la Géographie de Léon l'Africain (in Ramusio, t. 1, fol. 74, vers. fol. 75, recto), & Shaw's Travels (p. 110), le septième livre du Président de Thou, & le onzième de l'Abbé de Vertot. Les Chevaliers de Malte eurent la sagesse de refuser cette place que Charles-Quint leur offroit, à condition de la défendre.

ville & ses trésors. Le Roi de Sicile & ses Lieutenans subjuguèrent en plusieurs expéditions Tunis, Safax, Capsia, Bona, & une longue étendue de côtes (106); on mit des garnisons dans les forteresses, on assujettit la contrée à un tribut, & on put dire à quelques égards que le glaive de Roger tenoit l'Afrique sous le joug (107). Après sa mort, son glaive se brisa; & sous le règne orageux de son successeur, on négligea, on évacua ou l'on perdit ces possessions éloignées (108). Les triomphes de Scipion & de Belisaire

---

(106) Pagi a indiqué d'une manière exacte les conquêtes de Roger en Afrique, & son ami l'Abbé de Longuerue, a suppléé à ses remarques, d'après des Mémoires Arabes (A. D. 1147, n°. 26, 27. A. D. 1148, n°. 16. A. D. 1153, n°. 16).

(107) *Appulus & Calaber, Siculus mihi servit & Afer.* Inscription orgueilleuse, d'où il résulte que les Vainqueurs Normands étoient toujours distingués de leurs Sujets Chrétiens & Moslems ou Musulmans.

(108) Hugo Falcandus (Hist. Sicula, in Muratori Script. t. 7, p. 270, 271) attribue ces pertes à la négligence ou à la perfidie de l'Amiral Majo.

ont prouvé que les Européens peuvent conquérir l'Afrique ; mais de grands Princes de la Chrétienté ont échoué dans leurs armemens contre les Maures, qui peuvent encore se glorifier de la rapidité de leurs conquêtes & de leur longue domination en Espagne.

Son invasion de la Grèce, A. D. 1146.

Après la mort de Robert Guiscard, les Normands oublièrent soixante ans leurs projets sur l'Empire de Constantinople. L'habile Roger sollicita auprès des Princes Grecs des liaisons publiques & privées, qui devoient relever son titre de Roi ; il demanda en mariage une fille de la Maison Comnène, & les premières négociations du traité paroissoient annoncer une issue favorable ; mais le mépris qu'on témoigna à ses Ambassadeurs irrita sa vanité, &, selon l'usage, un Peuple innocent fut puni de la morgue de la Cour de Byzance (109). George, Amiral de Sicile, assiégea Corfou avec

(109) Le silence des Historiens de Sicile, qui finit trop tôt ou qui commence trop tard, doit être suppléé par Othon

une escadre de soixante-dix galères. Les habitans, peu attachés à la Cour qui les gouvernoit, livrèrent la capitale & le reste de l'isle. Durant cette invasion, qui joue un rôle dans les Annales du commerce, les Normands se répandirent sur la Méditerranée & les provinces de la Grèce; & la rapine & la cruauté attentèrent aux respectables villes d'Athènes, de Thèbes & de Corinthe. Aucun monument de la dévastation que subit Athènes n'est parvenu jusqu'à nous. Les Latins escaladèrent les anciens murs qui environnoient les richesses de Thèbes, sans les garder; les Vainqueurs ne se souvinrent de l'Evangile que pour le faire intervenir dans le serment, par lequel les légitimes propriétaires jurèrent qu'ils n'avoient soustrait aucune portion de leurs biens. La basse-ville de Corinthe

de Frisingen (de Gestis Frederici I, l. 1, c. 33, in Muratori Script. t. 6, p. 668), par le Vénitien André d'Andolo (Id. t. 12, p. 282, 283), & par les Auteurs Grecs, Cinnamus (l. 3, c. 2 — 5) & Nicetas (in Manuel, l. 2, c. 1 — 6).

fut évacuée à l'approche des Normands; les Grecs se retirèrent dans la citadelle, placée sur une hauteur, où la source de Pirène, si connue des Amateurs de l'ancienne Littérature, versoit des eaux en abondance; elle eût été imprenable si les avantages de l'art & de la nature pouvoient suppléer au défaut de la bravoure. Les assiégeans n'essuyèrent d'autre fatigue que celle de gravir la colline: leur Général, étonné de sa victoire, ne craignit pas d'irriter le Ciel, car il arracha de l'autel une image précieuse de Théodore, le Saint tutélaire de la forteresse. Les Fabricans de soie des deux sexes que Roger envoya en Sicile, formèrent la partie la plus précieuse du butin; & comparant l'habile industrie de ces Artisans avec la fainéantise & la lâcheté des Soldats, il s'écria que la quenouille & les métiers d'étoffes étoient les seules armes que les Grecs sussent manier. Deux événemens remarquables signalèrent cette expédition maritime; la

Son Amiral délivre Louis VII, Roi de France.

liberté

liberté rendue à un Roi de France, & le mouillage des vaisseaux Siciliens sous les murs de la capitale de l'Empire d'Orient. Louis VII, revenant d'une Croisade malheureuse, avoit été arrêté par les Grecs, qui violèrent les loix de l'honneur & de la Religion. Délivré par le Général de Roger, on lui donna des fêtes à la Cour de Sicile, & il se rendit ensuite à Paris en passant par Rome (110). L'Empereur Grec se trouvoit absent; Constantinople & l'Hellespont étoient sans défense & ne se croyoient pas en danger. Les Soldats ayant suivi le drapeau de Manuel, les galères de Sicile, qui vinrent mouiller devant la cité impériale, épouvantèrent

Il insulte Constantinople.

(110) J'applique à la prise & à la délivrance de Louis VII, le παρ' ὀλιγον ηλθε τυ αλωναι, de Cinnamus, l. 2, c. 19, p. 49. Muratori se moque, d'après un assez bon témoignage (Annali d'Italia, tom. 9, p. 420, 421), de quelques Auteurs François qui assurent, *marisque nullo impediente periculo ad regnum proprium reversum esse*; au reste, j'observe que Ducange leur défenseur est moins positif lorsqu'il commente Cinnamus, que lorsqu'il donne l'édition de Joinville.

le Clergé & le Peuple. L'Amiral Sicilien n'avoit pas assez de forces pour assiéger ou s'emparer brusquement d'une si grande métropole; mais il eut le plaisir d'humilier l'arrogance des Grecs, & de montrer le chemin de la victoire aux vaisseaux de l'Occident. Il débarqua quelques Soldats pour saccager les jardins de l'Empereur; & il arma de pointes d'argent, ou, ce qui est plus vraisemblable, de pointes de fer, les traits que lança son armée contre le palais des Césars (111). Manuel affecta de mépriser cette insulte des Pirates de la Sicile, qui profitoient d'un moment d'oubli; mais, dans son indignation, il se préparoit à fondre sur les Normands avec toutes les forces de l'Empire. L'Archipel & la mer d'Ionie

L'Empereur Manuel repousse les Normands, A. D. 1148—1149.

(111) *In palatium regium sagittas igneas injecit*, dit Dandolo; mais Nicetas, l. 2, c. 8, p. 66, transforme ces traits en Βελη αργεντεις εχοντα ατρακτες; il ajoute que Manuel qualifioit cet outrage de παιγνιον, & γελωντα.... ληστευοντα. Un Compilateur, Vincent de Beauvais, dit que ces traits étoient d'or.

furent couverts de ses escadres & de celles de Venise; mais en comptant les transports, les navires munitionnaires & les chaloupes, on trouve encore exagéré le calcul d'un Historien de Byzance, qui parle de quinze cents vaisseaux. L'Empereur dirigea cette opération avec sagesse & avec énergie; George perdit dans sa retraite dix neuf galères, dont plusieurs tombèrent au pouvoir de l'ennemi; Corfou implora la clémence de son légitime Souverain, après avoir résisté long-temps à ses armes; & dès ce moment le territoire de l'Empire n'offroit pas un navire ou un Soldat de Roger qui ne fût captif. La prospérité & la santé de ce Prince déclinoient: tandis qu'il écoutoit au fond de son palais les Messagers qui lui annonçoient une victoire ou une défaite, l'invincible Manuel, qui se trouvoit toujours le premier au combat, étoit regardé des Grecs & des Latins comme l'Alexandre ou l'Hercule de son siècle.

Il réduit la Pouille & la Calabre, A. D. 1155.

Un Prince si valeureux ne se trouvoit pas satisfait d'avoir repoussé un insolent Barbare. Il étoit de son devoir, de son intérêt & de sa gloire, de rétablir l'ancienne majesté de l'Empire, de recouvrer les provinces de l'Italie & de la Sicile, & de châtier ce prétendu Roi, petit-fils d'un vassal Normand (112). Les naturels de la Calabre se montroient toujours attachés à la Langue & au culte des Grecs, que le Clergé Latin avoit sévèrement proscrit: la Pouille, après avoir perdu ses Ducs, ne fut plus qu'une servile dépendance de la couronne de Sicile; le Fondateur de la monarchie de Sicile avoit gouverné par le glaive, & sa mort avoit diminué la frayeur de ses Sujets sans dissiper leur mécontentement. Le gouver-

(112) Voyez sur l'invasion de l'Italie, qu'oublie presque Nicetas, l'Histoire plus polie de Cinnamus (l. 4, c. 1 — 15, p. 78 — 101). Ce dernier commence une narration diffuse, après avoir dit d'une manière pompeuse : περι της Σικελιας τε, ϗ της Ιταλων εσκεπτετο γης, ὡς ϗ ταυτας Ρωμαιοις ανασωσαιτο.

nement féodal étoit déjà plein des germes de rebellion, & un neveu de Roger lui-même appela en Sicile les ennemis de sa famille & de son pays. La majesté de la pourpre & une suite de guerres contre les Hongrois & les Turcs, empêchèrent Manuel d'être de l'expédition d'Italie. Le siége de Bari fut le premier exploit du brave Paléologue, qui commandoit la flotte & l'armée de l'Empire; & dans toutes les occasions l'or servit autant que le fer aux succès de ce Général. Salerne & quelques villes de la côte occidentale demeurèrent fidelles au Roi Normand; mais il perdit en deux campagnes la plus grande partie des possessions qu'il avoit sur le Continent; & le modeste Empereur, dédaignant la flaterie & le mensonge, fut satisfait de la réduction de trois cents villes ou villages de la Pouille & de la Calabre, dont on grava les noms & les titres sur tous les murs du palais. Pour se conformer aux préjugés des Latins, on leur montra une

donation vraie ou fausse des Césars de l'Allemagne (113). Mais le successeur de Constantin renonçant bientôt à ce honteux prétexte, fit valoir ses droits inaliénables sur l'Italie, & déclara qu'il vouloit reléguer les Barbares au delà des Alpes. Les cités libres, entraînées par les discours artificieux, les largesses & les promesses sans bornes de Manuel, persévérèrent dans leur résistance au despotisme de Frédéric Barberousse ; l'Empereur de Byzance paya les frais de la reconstruction des murs de Milan, & versa, dit un Historien, une rivière d'or dans la ville d'Ancone, d'autant plus attachée aux Grecs, que les Vénitiens lui inspiroient de la jalousie & de la haine (114). Ancone formoit par sa situation

Il a le dessein d'acquérir l'Italie & l'Empire d'Occident, A. D. 1155—1174, &c.

(113) Un Auteur Latin, Othon (de gestis Frederici I, l. 2, c. 30, p. 734), atteste la supposition de cette pièce ; le Grec Cinnamus (l. 1, c. 4, p. 78) fait valoir une promesse de restitution qu'avoient donnée Conrad & Frédéric. Une fraude est toujours croyable lorsqu'il s'agit des Grecs.

(114) *Quod Anconitani Græcum Imperium nimis di-*

& son commerce, une place importante au milieu de l'Italie ; les troupes de Frédéric l'assiégèrent deux fois, & se virent deux fois repoussées. L'Ambassadeur de Constantinople y maintenoit l'esprit de liberté ; il prodiguoit des richesses & des honneurs aux Patriotes les plus intrépides & aux Serviteurs les plus fidèles (115). La fierté de Manuel ne vouloit point avoir un Barbare pour collègue ; l'espoir d'arracher la pourpre aux usurpateurs de l'Allemagne & de devenir, en Occident ainsi qu'en Orient, le seul Empereur des Romains, animoit son ambi-

---

ligerent....Veneti speciali odio Anconam oderunt. Les *beneficia* & le *flumen aureum* de l'Empereur, étoient la cause de cet amour, & peut-être de cette jalousie. Cinnamus (l. 4, c. 14, p. 98) confirme la narration latine.

(115) Muratori fait mention des deux siéges d'Ancone ; le premier, en 1167, contre Frédéric I en personne (Annal, t. 10, p. 39, &c.) ; le second, en 1173, contre l'Archevêque de Mayence, Lieutenant de ce Prince, Prélat indigne de son titre & de ses emplois (p. 76, &c.). Les Mémoires que Muratori a publiés dans sa grande Collection (t. 6, p. 921—946), sont ceux du second siége.

tion. D'après ces desseins, il sollicita l'alliance du Peuple & de l'Evêque de Rome. Plusieurs Nobles se rangèrent de son parti : le mariage de sa nièce avec Ode Frangipani, lui assura les secours de cette puissante famille (116), & l'ancienne métropole de l'Empire accueillit avec respect son drapeau ou son image (117). Dans le cours de la querelle entre Frédéric & Alexandre III, le Pape reçut deux fois au Vatican les Ambassadeurs de Constantinople. Afin de séduire la piété du Pontife, on lui montra l'union des deux Eglises annoncée depuis si long-temps ; on excita la cupidité de sa Cour vénale ; on exhorta Alexandre III à venger ses injures & à profiter d'un moment

(116) Nous tirons cette anecdote d'une Chronique anonyme de Fossa Nova, publiée par Muratori (Script. Ital. t. 7, p. 874).

(117) Le Βασιλειον σημειον de Cinnamus (l. 4, c. 14, p. 99) est susceptible de ces deux explications. Un étendard est plus analogue aux mœurs des Latins, & une image à celles des Grecs.

favorable, pour humilier la farouche insolence des Allemands, & reconnoître le véritable successeur de Constantin & d'Auguste (118).

Ses desseins échouent.

Mais ces conquêtes en Italie & ces règnes universels étoient des chimères qui s'évanouirent bientôt. Les premières demandes de Manuel furent éludées par le sage Alexandre III, qui calcula les suites de cette importante révolution (119); & une dispute personnelle ne put déterminer le Pape à renoncer à l'héritage perpétuel du nom Latin. Le Pontife réconcilié avec Frédéric, parla plus nettement, confirma les actes de ses prédécesseurs, excommunia les adhé-

(118) *Nihilominus quoque petebat, ut quia occasio justa & tempus opportunum & acceptabile se obtulerant, Romani corona Imperii a Sancto Apostolo sibi redderetur; quoniam non ad Frederici Alamanni, sed ad suum jus asseruit pertinere* (Vit. Alexandri III. Cardinal. Arragoniæ, in Script. Rerum Ital. t. 3, part. 1, p. 458). Il partit pour sa seconde ambassade *cum immensâ multitudine pecuniarum.*

(119) *Nimis alta & perplexa sunt* (Vit. Alexandri III, p. 460, 461), disoit le Pontife circonspect.

rens de l'Empereur Grec, & prononça la séparation des Eglises & du moins des Empires de Constantinople & de Rome (120). Les cités libres de la Lombardie ne se souvenoient plus de leur bienfaiteur étranger, & le Monarque de Byzance se vit bientôt exposé à la haine de Venise, sans conserver l'amitié d'Ancone (121). Entraîné par l'avarice ou les plaintes de ses Sujets, il arrêta la personne & confisqua les richesses des Négocians Vénitiens. Cette violation de la foi publique irrita un Peuple libre & adonné au commerce. Cent galères équippées & armées en trois mois, balayèrent les côtes de la Dalmatie & de la Grèce; mais après des pertes réciproques, une

---

(120) *Μηδεν μεσον ειναι λεγων Ρωμη τη νεοτερα προς την πρεσβυτεραν παλαι αποῤῥαγεισαν* (Cinnamus, l. 4, c. 14, p. 99).

(121) Cinnamus décrit dans son sixième livre la guerre de Venise, que Nicetas n'a pas jugée digne de son attention. Muratori rapporte (année 1171, &c.) les récits des Italiens, lesquels ne satisfont pas notre curiosité.

convention ſans gloire pour l'Empire & inſuffiſante aux vues de la République, termina la guerre ; & une vengeance complète des griefs de celle-ci étoit réſervée à la génération ſuivante. Le Lieutenant de Manuel écrivoit à ſa Cour qu'il avoit aſſez de forces pour étouffer les révoltes de la Pouille & de la Calabre, mais qu'il ne pourroit réſiſter au Roi de Sicile, qui ne tarderoit pas à l'attaquer. Sa prédiction ſe vérifia bientôt; la mort de Paléologue donna le commandement à pluſieurs Chefs du même rang que lui, & auſſi dénués de talens militaires; les Grecs furent accablés par mer & par terre, & les captifs qui échappèrent au glaive des Normands & des Saraſins, abjurèrent toute eſpèce d'hoſtilités contre la perſonne & les Etats de leur Vainqueur (122). Toutefois le Roi

(122) Romuald de Salerne (in Muratori, Script. Ital. t. 7, p. 198) fait mention de cette victoire. Il eſt aſſez ſingulier que Cinnamus (l. 4, c. 13, p. 97, 98)

de Sicile estimoit le courage & la persévérance de Manuel, qui avoit envoyé une seconde armée sur la côte d'Italie; il adressa des propositions respectueuses au nouveau Justinien; il sollicita une paix ou une trève de trente ans; il accepta le titre de Roi comme une faveur, & se reconnut le vassal militaire de l'Empire Romain (123). Les Césars de Byzance agréèrent ce fantôme de domination sans espérer & peut-être sans désirer le service des Normands; & des hostilités ne troublèrent point l'intervalle de paix stipulé par la convention. Elle alloit expirer lorsqu'un Tyran inhumain, en horreur à son pays & à tous ceux qui

Paix avec les Normands, A. D. 1156.

ait plus de chaleur & soit plus détaillé que Falcandus (p. 268 — 270) dans l'éloge du Roi de Sicile. Mais l'Auteur Grec aimoit les descriptions, & le Latin n'aimoit pas Guillaume le Mauvais.

(123) Voyez sur l'Epître de Guillaume I, Cinnamus (l. 4, c. 15, p. 101, 102) & Nicetas (l. 2, c. 8). Il est mal-aisé de dire si les Grecs se trompoient eux-mêmes, ou s'ils vouloient tromper le public dans les portraits flattés de la grandeur de l'Empire.

le connoissoient, usurpa le trône de Manuel : un Prince fugitif de la Maison de Comnène arma Guillaume II, petit-fils de Roger; & les Sujets d'Andronic, ne voyant dans leur Maître que le plus dangereux des ennemis, accueillirent les Normands comme des amis. Les Historiens Latins (124) se plaisent à raconter le rapide prógrès des quatre Comtes qui envahirent la Romanie & soumirent au Roi de Sicile un assez grand nombre de châteaux & de villes : les Grecs (125)

Dernière guerre des Grecs & des Normands.

A. D. 1185.

---

(124) Je ne puis citer ici d'autres témoins originaux que les misérables Chroniques de Sicard de Cremone (p. 603), & de Fossa Nova (p. 875), qui se trouvent au septième volume des Historiens de Muratori. Le Roi de Sicile envoya ses troupes *contra nequitiam Andronici.... ad acquirendum Imperium* C. P. Ses soldats furent *capti aut confusi....decepti, captique* par Isaac.

(125) Cinnamus nous manque ici, & nous sommes réduits à Nicetas (in Andronico, l. 1, c. 7, 8, 9. l. 2, c. 1. in Isaac Angelo, l. 1, c. 1—4) qui devient un contemporain de beaucoup de poids. Il écrivit après la chute de l'Empereur & de l'Empire, & on ne peut l'accuser de flatterie; mais la chute de Constantinople aigrit ses préventions contre les Latins. J'observerai à

exagèrent les cruautés qu'on vit au ſac de Theſſalonique, la ſeconde cité de l'Empire. Les premiers déplorent la mort de ces Guerriers invincibles & confians qui perdirent la vie par les artifices d'un ennemi vaincu; les derniers rappellent avec emphaſe les victoires multipliées de leurs compatriotes ſur la mer de Marmora ou la Propontide, ſur les bords du Strymon, & ſous les murs de Durazzo. Une révolution qui punit Andronic, réunit contre les François le zèle & le courage des Grecs; les Normands laiſsèrent dix mille morts ſur le champ de bataille, & quatre mille captifs ſe trouvèrent à la merci de la vanité ou de la vengeance d'Iſaac l'Ange, le nouvel Empereur. Telle fut l'iſſue de la dernière guerre des Grecs & des Normands: vingt années après, les Nations rivales avoient diſparu, & les ſucceſſeurs de Conſtantin

l'honneur des Lettres, qu'Euſtathe, Archevêque de Theſſalonique, le fameux Commentateur d'Homère, refuſa d'abandonner ſon troupeau.

ne subsistèrent pas assez long-temps pour insulter à la chute de la monarchie de Sicile.

Le sceptre de Roger passa successivement à son fils & à son petit-fils ; ils portèrent tous les deux le nom de Guillaume ; l'un obtint le surnom de *Mauvais*, & l'autre celui de *Bon* ; mais ces deux épithètes, qui semblent indiquer le dernier point du vice & de la vertu, ne conviennent pas exactement aux deux Princes dont on vient de parler. Lorsque le danger & l'honneur appelèrent aux armes le premier, il montra toute la valeur de sa race ; mais son caractère avoit de la paresse ; ses mœurs étoient dissolues, ses passions opiniâtres & funestes, & il doit répondre à la postérité, non seulement de ses vices personnels, mais de ceux de Majo, son Grand-Amiral, qui abusa de la confiance de son bienfaiteur, & qui conspira contre ses jours. La Sicile avoit, depuis la conquête des Arabes, une forte empreinte des mœurs orienta-

Guillaume I, surnommé le Mauvais, Roi de Sicile, A. D. 1154. Fevrier 26. A. D. 1166. Mai 7.

les ; on y trouvoit le despotisme, la pompe & même le harem d'un Sultan ; & une Nation chrétienne fut opprimée & outragée par des Eunuques qui professoient ouvertement ou secrétement la Religion de Mahomet. Un éloquent Historien de la Sicile (126) a fait le tableau des malheurs de son pays (127) ; il a peint la

(126) L'*Historia Sicula* de Hugo Falcandus, qui, à proprement parler, se prolonge de l'an 1154 à l'an 1169, se trouve au septième volume de la collection de Muratori (p. 259—344) : elle est précédée (p 251—258) d'une Préface ou d'une Epître éloquente *de Calamitatibus Siciliæ*. On a surnommé Falcandus le Tacite de la Sicile ; & quoique l'Ecrivain du premier siècle diffère beaucoup de celui du douzième, quoique le Sénateur soit bien au dessus du Moine, il faut lui laisser ce titre de gloire. Sa narration est rapide & claire ; son style a de la hardiesse & de l'élégance ; ses remarques sont pleines de sagacité : il connoissoit le Monde, & il avoit le cœur d'un homme. Je regrette seulement qu'il ait défriché un terrein si stérile & de si peu d'étendue.

(127) Les laborieux Bénédictins, à qui nous devons l'*Art de vérifier les Dates*, pensent (p. 896) que le véritable nom de Falcandus est Fulcandus ou Foucault. Ils disent que Hugues Foucault, François d'origine, lequel devint ensuite Abbé de Saint-Denis, avoit suivi en Sicile son protecteur Etienne de la Perche, oncle de la

chute

chute de l'ingrat Majo; la révolte & le châtiment de ses assassins; l'emprisonnement & la délivrance du Roi lui-même; les guerres privées qu'entraînèrent les désordres de l'Etat, & les scènes de calamité & de discorde qui affligèrent la capitale, l'isle entière & le continent, sous le règne de Guillaume premier & la minorité de son fils. La jeunesse, l'innocence & la belle figure de Guillaume II (128) le rendirent cher à la Nation; les factions se réconcilièrent; les Loix reprirent

Guillaume II, surnommé le Bon; A. D. 1166: Mai 7. A. D. 1189: Novembre 16.

mère de Guillaume II, Archevêque de Palerme & Grand-Chancelier du royaume. Falcandus a néanmoins tous les sentimens d'un Sicilien; & le titre d'*Alumnus* (qu'il se donne lui-même) paroît indiquer qu'il reçut le jour ou du moins qu'il fut élevé dans l'isle.

(128) Falcand. p. 303. Richard de Sancto-Germano, commence par la mort & l'éloge de Guillaume II. Après quelques épithètes qui ne signifient rien, il ajoute : *Legis & justitiæ cultus tempore suo vigebat in regno : sua erat quilibet sorte contentus*, (& le mécontentement général à tous les hommes, qu'étoit-il devenu)? *ubique pax, ubique securitas, nec latronum metuebat Viator insidias nec maris nauta offendicula Piratarum* (Script. Rerum Ital. t. 7, p. 969).

de la vigueur ; & depuis l'âge de virilité jusqu'à la mort prématuré de cet aimable Prince, la Sicile eut un intervalle de paix, de justice & de bonheur, dont elle sentit d'autant mieux le prix, qu'elle se souvenoit de ses malheurs passés & redoutoit l'avenir. La postérité mâle légitime de Tancrède de Hauteville s'éteignit à la mort de Guillaume II ; mais sa tante, fille de Roger, avoit épousé le Prince le plus puissant de son siècle, & Henry VI, fils de Frédéric Barberousse, vint en Italie réclamer la couronne de l'Empire & la succession de sa femme. Un Peuple libre lui refusoit cet héritage d'une voix unanime, & il ne pouvoit l'obtenir que par la force. C'est avec plaisir que je vais transcrire un morceau de l'Historien Falcandus, qui écrivoit sur les lieux, & au moment de la réclamation, avec l'ame d'un patriote & la sagacité prophétique d'un homme d'Etat ». Cette Constance, l'un

Lamentation de l'Historien Falcandus.

» des enfans de la Sicile, habituée dès
» son berceau aux plaisirs & à la mol-

» lesse, élevée dans les arts & les mœurs
» de cette isle fortunée qui a porté nos
» trésors chez les Barbares, il y a bien
» des années, revient avec ses farouches
» Alliés troubler le bonheur de sa res-
» pectable mère. Je vois d'avance des
» essaims de Barbares qui débarquent en
» Sicile : la frayeur agite nos cités qu'une
» longue paix a rendu si heureuses ; le
» carnage y moissonne les habitans; elles
» sont dépouillées & souillées par les
» rapines & la débauche de l'ennemi.
» Je vois le massacre ou la captivité de
» nos Citoyens, nos vierges & nos ma-
» trones en proie aux Soldats (129);

---

(129) *Constantia, primis à cunabulis in deliciarum tuarum affluentiâ diutius educata, tuisque institutis, doctrinis & moribus informata, tandem opibus tuis Barbaros delatura discessit : & nunc cum ingentibus copiis revertitur, ut pulcherrima nutricis ornamenta barbaricâ fœditate contaminet .... Intueri mihi jam videor turbulentas Barbarorum acies .... civitates opulentas & loca diuturnâ pace florentia, metû concutere, cæde vastare, rapinis atterere & fœdare luxuriâ : hinc Cives aut gladiis intercepti, aut servitute depressi, virgines constupratæ, matronæ, &c.*

» dans cette extrémité, que doivent faire » les Siciliens ? (il interroge un ami) : » l'élection d'un Roi valeureux & expé- » rimenté peut encore sauver la Sicile » & la Calabre (130), car la légéreté » des Appuliens, toujours avides de ré- » volutions, ne m'inspire ni confiance ni » espoir (131). Si nous perdons la Cala- » bre, les tours élevées, la nombreuse » jeunesse & les vaisseaux de Messine » (132) suffiront pour arrêter les brigands. » Mais si les Germains se réunissent aux » Pirates de Messine, s'ils portent la » flamme dans cette région fertile, ra- » vagée si souvent par les feux de l'Etna

(130) *Certe si Regem non dubiæ virtutis elegerint, nec a Saracenis Christiani dissentiant, poterit Rex creatus rebus licet quasi desperatis & perditis subvenire, & incursus hostium, si prudenter egerit, propulsare.*

(131) *In Apulis, qui, semper novitate gaudentes, novarum rerum studiis aguntur, nihil arbitror spei aut fiduciæ reponendum.*

(132) *Si Civium tuorum virtutem & audaciam attendas.... murorum etiam ambitum densis turribus circumseptum.*

» (133), quel moyen de défense auront les » parties intérieures de l'isle, ces belles » cités où les Barbares ne sont jamais » entrés au milieu de la guerre (134)? » Un tremblement de terre a renversé » Catane de nouveau; les antiques vertus » de Syracuse expirent dans la pauvreté » & la solitude (135); mais Palerme est » florissante, & ses triples murs con- » tiennent une multitude de Chrétiens » & de Sarasins remplis d'ardeur. Si les » deux Nations, songeant à leur sûreté » commune, obéissent à un Roi, elles » parviendront à triompher des Barbares;

(133) *Cum crudelitate piraticâ Theutonum confligat atrocitas, & inter ambustos lapides, & Ethnæ flagrantis incendia, &c.*

(134) *Eam partem, quam nobilissimarum civitatum fulgor illustrat, quæ & toti regno singulari meruit privilegio præminere, nefarium esset.... vel Barbarorum ingressû pollui.* Je voudrois transcrire sa description trop recherchée, mais curieuse, du palais, de la ville & de la riche plaine de Palerme.

(135) *Vires non suppetunt, & conatus tuos tam inopia civium, quam paucitas bellatorum elidunt.*

» mais si les Musulmans, fatigués d'une » longue suite d'injustice, se retiroient » & arboroient l'étendard de la révolte, » s'ils s'emparoient des châteaux, des mon» tagnes & de la côte de la mer, une ser» vitude inévitable accableroit les mal» heureux Chrétiens, exposés à une double » attaque, & placés entre l'enclume & le » marteau (136)«. Il ne faut pas oublier que le Prêtre met ici son pays au dessus de sa Religion, & que les Moslems, dont

(136) *At vero, quia difficile est Christianos in tanto rerum turbine, sublato Regis timore Saracenos non opprimere, si Saraceni injuriis fatigati ab eis cœperint dissidere, & castella forte maritima vel montanas munitiones occupaverint; ut hinc cum Theutonicis summâ virtute pugnandum, illinc Saracenis crebris insultibus occurrendum, quid putas acturi sunt Siculi inter has depressi angustias, & velut inter malleum & incudem multo cum discrimine constituti? Hoc utique agent quod poterunt, ut se Barbaris miserabili conditione dedentes, in eorum se conferant potestatem. O utinam plebis & procerum, Christianorum & Saracenorum vota conveniant, ut Regem sibi concorditer eligentes; Barbaros totis viribus, toto conanime, totisque desideriis proturbare contendant.* Les Normands & les Siciliens paroissent confondus.

il désire l'alliance, étoient encore nombreux & puissans en Sicile.

La première partie des vœux de Falcandus s'accomplit; les Siciliens donnèrent le sceptre, d'une voix unanime, à Tancrède, petit-fils du premier Roi, qui étoit illégitime, mais dont les vertus civiles & militaires avoient beaucoup d'éclat. Il passa les quatre années de son règne sur la frontière de la Pouille, où il arrêta l'armée ennemie, &, ce qu'il est difficile de concilier avec les maximes de la politique & de la sagesse, il rendit aux Allemands une captive du Sang royal, Constance elle-même, sans exiger aucune rançon. Après sa mort, sa femme & son fils en bas âge, ne pouvant soutenir le poids de la couronne, Henry marcha en Vainqueur, de Capoue à Palerme. Ses victoires dérangèrent l'équilibre de l'Italie; & si le Pape & les cités libres avoient connu leurs véritables intérêts, ils auroient fait usage des moyens temporels & spirituels pour em-

Conquête du royaume de la Sicile par l'Empereur Henry VI, A. D. 1194.

pêcher la réunion du royaume de Sicile à l'Empire d'Allemagne; mais cette finesse du Vatican qu'on a louée ou accusée si souvent, se trompa ou fut inactive en cette occasion. Et s'il est vrai que Célestin III enleva d'un coup de pied la couronne impériale que Henri III, prosterné devant le Pontife, avoit sur la tête (137), cet outrage de l'orgueil impuissant ne put avoir d'autre effet que d'irriter l'Empereur & de le dégager de ses promesses. Les Génois avoient un établissement en Sicile, où ils faisoient un commerce avantageux; Henry, pour les séduire, leur annonça une reconnoissance qui n'auroit point de bornes, & il eut soin d'ajouter qu'il ne tarderoit pas à retourner en Allemagne (138). Les vais-

(137) Le témoignage d'un Anglois, de Roger de Hoveden (p. 689), est de peu de poids contre le silence des Auteurs Allemands & Italiens (Muratori, Annali d'Italia, t. 10, p. 156). Les Prêtres & les Pélerins qui revenoient de Rome, faisoient des contes sans nombre sur la toute-puissance du S. Père.

(138) *Ego enim in eo cum Teutonicis manere non de-*

ſeaux des Génois croisèrent dans le détroit de Meſſine, & ouvrirent à l'Empereur le havre de Palerme : le premier acte de ſon adminiſtration fut d'abolir les priviléges & de ſaiſir la propriété de ces alliés imprudens. La diſcorde des Chrétiens & des Muſulmans trompa le dernier vœu qu'avoit formé Falcandus : ils ſe battirent au ſein de la capitale : on compte par milliers les diſciples de Mahomet qui furent tués ; mais ceux qui échappèrent à la mort ſe retranchèrent dans les montagnes, & troublèrent l'iſle plus de trente années. Frédéric II tranſplanta ſoixante mille Saraſins à Nocera, canton de la Pouille. Ce Prince & ſon fils Mainfroy ne craignirent pas d'employer les ennemis de Jéſus-Chriſt dans ſes guerres contre l'Egliſe romaine, & cette colonie de Moſlems garda ſa Religion & ſes mœurs au milieu de l'I-

---

beo (Caffari, Annal. Genuenſes, in Muratori, Script. Rerum Italicarum, t. 6, p. 367, 368).

talie jusqu'à la fin du treizième siècle, qu'elle fut détruite par le zèle & la vengeance de la Maison d'Anjou (139). La cruauté & l'avarice de l'Empereur excédèrent tous les maux qu'avoit prédits Falcandus. Il viola les tombeaux des Rois ; son avidité rechercha les trésors secrets du palais de Palerme & de tout le royaume : outre les perles & les diamans qu'on emporta sans peine au milieu des bagages, cent soixante chevaux furent chargés de l'or & de l'argent de la Sicile (140). Le jeune Roi, sa mère &

(139) Voyez sur les Sarasins de Sicile & de Nocera, les Annales de Muratori (t. 10, p. 149, & A. D. 1223—1247), Giannone (t. 2, p. 38[illegible]) ; & parmi les originaux rapportés dans la Collection de Muratori, Richard de St.-Germano (t. 7, p. 996), Matteo Spinelli de Giovenazzo (t. 7, p. 1064), Nicolas de Jamsilla (t. 10, p. 494), & Matteo Villani (t. 14, l. 7, p. 103). Le dernier laisse entrevoir que Charles II, de la Maison d'Anjou, employa l'artifice, plutôt que la violence, pour réduire les Sarasins de Nocera

(140) Muratori rapporte le passage d'Arnaud de Lubec (l. 4, c. 20) : *Reperit thesauros absconditos, & omnem lapidum pretiosorum & gemmarum gloriam, ita ut one-*

ſes ſœurs, les Nobles des deux ſexes furent empriſonnés ſéparément dans les forterefſes des Alpes ; & dès qu'on parloit de rebellion, on tranchoit les jours des captifs, on leur crevoit les yeux ou on les privoit des organes de la virilité. Conſtance elle-même fut touchée des malheurs de ſon pays ; elle s'efforça d'arrêter le deſpotiſme de ſon époux, & de ſauver le patrimoine de ſon fils nouveau-né, de cet Empereur qui s'eſt rendu ſi fameux ſous le nom de Frédéric II. Dix ans après cette révolution, les Rois de France réunirent le duché de Normandie à leur couronne ; le ſceptre des anciens Ducs avoit été tranſmis à la Maiſon de Plantagenet, par une petite-fille de Guil-

Fin du règne des Normands, A. D. 1204.

ratis 160 ſomariis, glorioſe ad terram ſuam redierit. Roger de Hoveden, qui parle de la violation des tombeaux & des cadavres des Rois, évalue la dépouille de Salerne à 200,000 onces d'or (p. 746). Dans ces occaſions je ſuis preſque tenté de m'écrier avec la jeune fille de La Fontaine : » Je voudrois bien avoir ce qui manque «.

laume le Conquérant ; & ces Aventuriers qui avoient joué un si grand rôle en France, en Angleterre, en Irlande, dans la Pouille & la Sicile, se trouvèrent au nombre des Nations vaincues.



CHAPITRE LVII.

Les Turcs de la Maison de Seljuk. Leur révolte contre Mahmud, vainqueur de l'Indostan. Togrul subjugue la Perse, & protège les Califes. L'Empereur Romanus battu & réduit en captivité par Alp Arslan. Pouvoir & magnificence de Malek Shah. Conquête de l'Asie Mineure & de la Syrie. Etat & oppression de Jérusalem. Pélerinages au Saint Sépulcre.

LE Lecteur doit se transporter de la Sicile aux bords de la mer Caspienne, qu'habitèrent originairement les Turcs ou les Turcomans, qui furent l'objet principal de la première Croisade. L'Empire qu'ils avoient élevé au sixième siècle, dans les contrées de la Scythie, ne subsistoit plus depuis long-temps; mais leur nom étoit encore célèbre parmi les Grecs & les Orientaux; les restes de cette LES TURCS.

Nation formoient diverses peuplades indépendantes, redoutables par leurs forces, & dispersées dans le désert, de la Chine, aux rivages de l'Oxus & du Danube. La colonie des Hongrois faisoit partie de la République d'Europe; & des esclaves & des Soldats d'extraction turque occupoient les trônes de l'Asie. Tandis que l'épée des Normands subjuguoit la Pouille & la Sicile, un essaim de ces Pasteurs du Nord couvrit les royaumes de la Perse; leurs Princes de la ligne de Seljuk se formèrent un état qui se prolongeoit de Samarcande aux frontières de la Grèce & de l'Egypte; & les Turcs sont demeurés maîtres de l'Asie Mineure, jusqu'à l'époque où le croissant victorieux s'est établi sur le dôme de Sainte-Sophie.

Mahmoud le Gaznevide, A. D. 997 — 1028.

Mamoud ou Mahmud (1) le Gazne-

(1) Je dois les détails que j'ai donnés sur sa vie & son caractère, à d'Herbelot (Bibliot. Orientale, *Mahmud*, p. 533 — 537), à M. de Guignes (Histoire des Huns, t. 3, p. 155 — 173), & à notre compatriote, le Colo-

vide, qui donnoit des Loix aux provinces orientales de la Perse dix siècles après la naissance de Jésus-Christ, est un des plus grands Princes de la Nation des Turcs. Sebectagi son père étoit l'esclave de l'esclave de l'esclave d'un Général des Fidèles. Mais dans cette généalogie de servitude, le premier degré se trouvoit purement titulaire, puisqu'il s'agissoit du Souverain de la Transoxiane & du Chorasan, qui gardoit l'apparence de la soumission envers le Calife de Bagdad. Le second indiquoit un Ministre d'Etat, un Lieutenant des Samanides (2), qui

nel Alexandre Dow (vol. 1, p. 23 — 83). M. Dow dit que les deux premiers volumes de son Histoire de l'Indostan sont une traduction de l'ouvrage du Persan Ferishta; mais au milieu des fleurs de son style, il n'est pas aisé de distinguer la version & l'original.

(2) La Dynastie des Samanides subsista cent vingt-cinq ans, A. D. 874 — 999, sous dix Princes. Voyez la suite de ces Princes & la ruine de la Dynastie, dans les Tables de M. de Guignes (Hist. des Huns, t. 1, p. 404 — 406). Elle fut remplacée par celle des Gaznevides, A. D. 999 — 1183 (voyez t. 1, p. 239, 240). La division des Peuples embrouille souvent les époques, & jette de l'obscurité sur les lieux.

brisa par sa révolte les liens de l'esclavage politique. Mais Sebectagi avoit été réellement esclave dans la famille de ce rebelle, & c'est par son courage & son habileté qu'en qualité de gendre & de successeur de son Maître, il devint le Chef de la ville & de la province de Gazna (3). La Dynastie des Samanides fut protégée, dans les premières années de son déclin, par leurs Serviteurs, qui finirent par la renverser, & la fortune de Mahmoud s'accrut chaque jour au milieu des désordres publics. C'est pour lui qu'on inventa le nom de *Sultan* (4). Il

(3) *Gazna hortos non habet : est emporium & domicilium mercaturæ indicæ.* (Abulfedæ Geograph. Reiske, Tab. 23, p. 349, d'Herbelot, p. 364). Aucun Voyageur moderne ne l'a vu.

(4) Par l'Ambassadeur du Calife de Bagdad, lequel employa ce mot arabe ou chaldaïque, qui signifie Seigneur & Maître (d'Herbelot, p. 825). Les Ecrivains de Byzance du neuvième siècle le traduisent par ceux d'Αυτοκρατωρ, Βασιλευς Βασιλεων ; & lorsqu'il eut passé des Gaznevides aux Seljukides & aux Emirs de l'Asie & de l'Egypte, on trouve souvent Σουλτανος ou *Soldanus* dans le langage familier des Grecs & des Latins. Ducange (Dissertation

étendit

étendit son royaume de la Transoxiane aux environs d'Ispahan, & des rives de la Caspienne à l'embouchure de l'Indus. Mais la sainte guerre qu'il fit aux Gentoux de l'Indostan fut la principale source de sa réputation & de ses richesses. Un volume suffiroit à peine pour décrire les batailles & les siéges de ses douze expéditions. Le Sultan de Gazna ne fut jamais arrêté par l'inclémence des saisons, la hauteur des montagnes, la largeur des rivières, la stérilité des déserts, la multitude des ennemis, ou le formidable appareil de leurs éléphans de guerre (5) :

Ses douze expéditions dans l'Indostan.

16 sur Joinville, p. 238—240. Gloss. Græc. & Latin.), dit que le titre de Sultan étoit en usage dans l'ancien royaume de la Perse ; mais ses preuves sont mauvaises : il fonde son opinion sur un nom propre des thèmes de Constantin (II, 11), sur un passage de Zonaras, qui a confondu les époques, & sur une médaille de Kai Khosrou, qui n'est pas, comme il le croit, le Sassanide du sixième siècle, mais le Seljukides d'Iconium, lequel vivoit au treizième siècle. (De Guignes, Histoire des Huns, t. 1, p. 246).

(5) Ferishta (apud Dow, Hist. of Hindostan, vol. 1, p. 49) parle d'un *canon* qu'on disoit se trouver dans l'ar-

[illegible]

[illegible] Bocca.

(4) On place [illegible] [illegible] p. 25—46, [illegible] qui [illegible] p. 37—43 de ce Mémoire) : on [illegible] Geograph. [illegible] vol. 1, p. 16 ; mais il faut [illegible] ses calculs.

quérir le royaume de Guzarate, qui le retint par sa fertilité ; & son avarice conçut l'inutile projet de découvrir les isles de l'Océan méridional qui produisent les épiceries. Les *Rajahs* conservèrent leurs domaines en payant un tribut ; le Peuple racheta au même prix sa vie & sa fortune ; mais le zélé Musulman fut cruel & inexorable pour la Religion des Gentoux : on compte par centaines les temples & les pagodes qu'il fit raser ; il brisa des milliers d'idoles, & la matière précieuse dont elles étoient formulées, servit d'appas & de récompense aux Serviteurs du Prophète. La pagode de Sumnat se trouvoit sur le promontoire du Guzarate, aux environs de Diu, l'une des villes qu'ont conservées les Portugais (7). Elle jouissoit des tributs de deux mille villages ; deux mille Bramès

(7) Les Idolâtres de l'Europe, dit Ferishta (Dow, vol. 1, p. 66). Voyez Abulfeda, p. 272, & la Carte de l'Indostan par Rennel.

ses victoires le portèrent au delà des bornes des conquêtes d'Alexandre. Après une marche de trois mois dans les collines de Cachemire & du Thibet, il arriva à la cité fameuse de Kinnoge (6), située au bord du Gange supérieur ; & dans une bataille navale qui eut lieu sur une des branches de l'Indus, il mit en déroute quatre mille bateaux du pays. Dehly, Lahor & Multan se virent forcés d'ouvrir leurs portes : il voulut con-

mée des Indoux ; mais je ne croirai pas aisément à cet usage prématuré (A. D. 1008) de l'artillerie : je voudrois examiner d'abord le texte, & ensuite l'autorité de Ferishta, qui vivoit à la Cour Mogole dans le dernier siècle.

(6) On place Kinnouge ou Canouge (l'ancien Palimbothra, par 27 degrés 3 min. de latitude, & 80 degrés 11 min. de longitude. Voyez D'Anville (Antiquité de l'Inde, p. 20—66), corrigé par le Major Rennel, qui a été sur les lieux, & qui a écrit un excellent Mémoire sur la Carte de l'Indostan, p. 37—43 de ce Mémoire) : on suppose qu'il y avoit trois cents Jouailliers, trente mille boutiques où l'on vendoit de l'arèque, soixante mille troupes de Musiciens, &c. (Abulfed. Geograph. Tab. 15, p. 274. Dow, vol. 1, p. 16 ; mais il faut réduire beaucoup tous ces calculs.

quérir le royaume de Guzarate, qui le retint par sa fertilité; & son avarice conçut l'inutile projet de découvrir les isles de l'Océan méridional qui produisent les épiceries. Les *Rajahs* conservèrent leurs domaines en payant un tribut; le Peuple racheta au même prix sa vie & sa fortune; mais le zèle Musulman fut cruel & inexorable pour la Religion des Gentoux: on compte par centaines les temples & les pagodes qu'il fit raser; il brisa des milliers d'idoles, & la matière précieuse dont elles étoient formulées, servit d'appas & de récompense aux Serviteurs du Prophète. La pagode de Sumnat se trouvoit sur le promontoire du Guzarate, aux environs de Diu, l'une des villes qu'ont conservées les Portugais (7). Elle jouissoit des tributs de deux mille villages; deux mille Bramès

(7) Les Idolâtres de l'Europe, dit Ferishta (Dow, vol. 1, p. 66). Voyez Abulfeda, p. 272, & la Carte de l'Indostan par Rennel.

la desservoient, & lavoient l'idole, le matin & le soir, dans de l'eau du Gange, fleuve placé à une distance considérable : la même pagode avoit trois cents Musiciens, trois cents Barbiers & cinq cents Danseuses distinguées par leur naissance ou leur beauté. L'Océan protégeoit trois côtés du temple ; un précipice naturel ou creusé par la main des hommes, protégeoit la langue de terre étroite qui conduisoit à la porte ; & une Nation de Fanatiques remplissoit la ville & les environs. Les Ministres & les dévots déclarèrent que Kinnoge & Delhy avoient été punis justement, mais que l'impie Mahmoud seroit sûrement écrasé par les foudres du Ciel, s'il osoit approcher du temple de Sumnat. Le Sultan irrité voulut essayer sa force contre celle de l'idole. Les Moslems égorgèrent cinquante mille Gentoux ; ils escaladèrent les murs, profanèrent le sanctuaire, & le Vainqueur frappa de sa massue de fer la tête de l'idole. On assure que les Bramines effrayés offrirent dix millions

ſterlings pour la rançon de leur idole. Les plus ſages des Courtiſans de Mahmoud, lui obſervèrent que la deſtruction d'une ſtatue ne changeroit pas les cœurs des Gentoux, & qu'une ſi grande ſomme pourroit être employée au ſoulagement des Fidèles. » Vos raiſons, répondit le » Sultan, ſont ſpécieuſes & fortes, mais » Mahmoud ne ſera jamais un Marchand » d'idoles aux yeux de la poſtérité «. Il continua donc d'exercer ſa fureur ſur la ſtatue, & un amas de perles & de rubis cachés dans le ventre de la ſtatue, expliqua en quelque ſorte la dévote prodigalité des Brames. Les débris de l'idole furent envoyés à Gazna, à la Mecque & à Médine. Bagdad écouta avec intérêt le récit de cet exploit d'un véritable Muſulman, & le Calife accorda à Mahmoud le titre de Gardien de la fortune & de la foi de Mahomet.

Je veux, après ces ſcènes de carnage, repoſer l'imagination du Lecteur, & lui citer quelques traits de ſcience & de vertu. Son caractère.

Le nom de Mahmoud le Gaznevide est encore respecté en Orient; ses Sujets jouirent de la prospérité & de la paix; le masque de la Religion cachoit ses vices, & deux exemples prouvèrent sa justice & sa magnanimité. I. Un jour qu'il siégeoit au Divan, un homme prosterné au pied du trône accusa un Soldat Turc qui l'avoit chassé de sa maison & de son lit. » Suspendez vos cris, lui dit » Mahmoud; ayez soin de m'avertir » lorsque le coupable retournera chez » vous, & j'irai moi-même le juger & » le punir «. Le Sultan averti bientôt après, suivit son guide, rangea ses gardes autour de la maison, & faisant éteindre les flambeaux, il prononça la mort de celui qu'on venoit de surprendre dans un crime de vol & d'adultère. L'arrêt exécuté, on ralluma les flambeaux; Mahmoud se mit à genoux, & lorsque sa prière fut achevée, il demanda des alimens grossiers qu'il mangea avec la voracité de la faim. Le pauvre homme

auquel on venoit de rendre justice, ne put contenir l'expression de son étonnement & de sa curiosité, & l'affable Sultan daigna expliquer les motifs d'une conduite si singulière. » J'avois lieu de » croire, lui dit-il, que mes fils étoient » les seuls qui osassent se permettre un » pareil attentat; j'ai éteint les flam- » beaux, afin que ma justice fût aveugle » & inflexible. J'ai fait ma prière pour » remercier le Ciel de la découverte du » coupable : & telles ont été mes in- » quiétudes dès l'instant de votre plainte, » que j'ai passé trois jours sans prendre » de nourriture «. II. Le Sultan de Gazna avoit déclaré la guerre à la Dynastie des Bowides, Souverains de la Perse occidentale : une épître de la Sultane mère le désarma, & l'invasion fut différée jusqu'à l'âge viril de l'enfant qui régnoit (8). » Tant que mon mari a vécu, lui

(8) D'Herbelot, (Bibliothèque Orientale, p. 527). Au reste ces lettres, ces apophtegmes, &c. offrent rarement le langage du cœur & le motif des actions publiques.

» écrivit la Régente avec adresse, j'ai » redouté votre ambition; il occupoit » un trône, & c'étoit un Guerrier digne » de votre valeur. Il n'est plus; son sceptre » a passé à une femme & à un enfant, » & vous n'oserez pas attaquer l'enfance » & la foiblesse. Votre conquête n'au- » roit rien de glorieux; & combien » votre défaite seroit honteuse ! car enfin » le Tout-Puissant dispose de la vic- » toire «. Un seul défaut, l'avarice, ter- nissoit le beau caractère de Mahmoud, & personne n'eut jamais de si grands moyens de la satisfaire. On ne peut croire les Orientaux qui nous parlent de plus de millions que l'avarice de l'homme n'en n'a jamais accumulés, qui mettent en sa possession plus de perles, de diamans & de rubis que la nature n'en a jamais produits dans l'Indostan (9). Des minéraux

(9) Ils citent par exemple un rubis de 450 miskals (Dow, vol. 1, p. 53), & du poids de six livres trois onces; le plus gros du trésor de Delhy pesoit 17 miskals

précieux remplissent toutefois le sol de cette contrée ; son commerce a englouti à chaque siècle l'or & l'argent du reste du Monde, & jusqu'à Mahmoud ses trésors n'avoient pas été la proie d'un Conquérant. Ses derniers jours montrèrent la vanité de cette domination qu'on acquiert avec tant de peine, qu'il est si dangereux de garder, & dont la perte est inévitable. Etant allé reconnoître toutes les chambres qui contenoient le butin de Gazna, il fondit en larmes ; & referma les portes sans distribuer aucune portion de tant de richesses qu'il ne pouvoit plus conserver. Le lendemain il fit la revue des cent mille Fantassins, des cinquante-cinq mille Cavaliers & des treize cents éléphans de guerre (10) qui

(Voyages de Tavernier, partie 2, p. 280). Il est vrai qu'en Orient on donne le nom de rubis à toutes les pierres colorées (p. 355), & que Tavernier en avoit vu trois plus grosses & plus précieuses parmi les pierreries *de notre grand Roi, le plus puissant & le plus magnifique de tous les Rois de la terre* (p. 376).

(10) Dow, vol. 1, p. 65. On dit que le Souverain de

formoient son armée : il pleura de nouveau sur l'instabilité des grandeurs humaines ; & le progrès des Turcomans qu'il avoit introduits au sein de son royaume de Perse, & qui étoient devenus ses ennemis, acheva d'aigrir sa douleur.

Mœurs & émigration des Turcs & des Turcomans. A. D. 980 — 1028.

Telle est la dépopulation de l'Asie, qu'on ne trouve qu'aux environs des villes une action régulière du gouvernement & de l'agriculture. Le reste du pays est abandonné aux Tribus pastorales des Arabes, des Curdes & des *Turcomans* (11). Deux hordes considérables de ceux-ci ont des établissemens des deux côtés de la mer Caspienne ; la colonie occidentale

---

Kinoge avoit deux milles cinq cents éléphans (Abulfed. Geograph. Tab. 15, p. 274). Le Lecteur peut, d'après ces détails sur l'Inde, corriger la note du chapitre, t. 1, p. 353, 354, ou il peut corriger ces détails d'après la note que je viens d'indiquer.

(11) Voyez un tableau exact & naturel de ces mœurs pastorales dans l'Histoire de Guillaume, Archevêque de Tyr (l. 1, c. 7, Gesta Dei per Francos, p. 633, 634) & une note précieuse qu'on doit à l'Editeur de l'Histoire généalogique des Tatars, p. 535—538.

peut armer quarante mille Guerriers ; la colonie qui se trouve à l'Orient, moins accessible aux Voyageurs, mais plus forte & plus nombreuse, offre à peu près cent mille familles. La dernière conserve au milieu des Nations civilisées, les mœurs du désert de la Scythie : elle change ses campemens avec les saisons, & ses troupeaux paissent parmi les ruines des palais & des temples. Elle n'a d'autres richesses que ces troupeaux ; ses tentes blanches ou noires, selon la couleur de la bannière, sont couvertes de feutre & d'une forme circulaire ; elle porte des peaux de moutons pendant l'hiver, & une robe de drap ou de coton pendant l'été : la physionomie des hommes est grossière & farouche, celle des femmes est douce & agréable. Une vie errante entretient leur esprit militaire ; ils combattent à cheval, & des querelles très-multipliées entre eux & avec leurs voisins, leur donnent des occasions fréquentes de déployer leur courage. Ils achètent

le droit de pâturage par un léger tribut au Souverain du pays, mais la jurisdiction domestique appartient aux chefs & aux vieillards. Il paroît que la première migration des Turcomans orientaux, les plus anciens de leur race, eut lieu au dixième siècle de l'Ere chrétienne (12). A l'époque où le Calife & ses Lieutenans ne montrèrent que de la foiblesse, la barrière du Jaxartes fut souvent violée: après la retraite ou la victoire qui suivoit chaque incursion, une de leurs Tribus embrassant la Religion de Mahomet, obtenoit le droit de camper dans les plaines spacieuses & sous le climat agréable de la Transoxiane & du Carizme. Les Esclaves Turcs qui aspiroient au trône, favorisoient ces migrations, qui recru-

(12) On peut découvrir les premières migrations des Turcomans & l'origine incertaine des Seljukiens dans l'Histoire laborieuse des Huns, par M. de Guignes (t. 11, Tables chronologiques, l. 5, t. 3, l. 7—9, 10), dans la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot (p. 799—802—897—901); dans Elmacin (Hist. Saracen. p. 331—333), & dans Abulpharage (Dynast. p. 221, 222).

toient leurs troupes, intimidoient leurs Sujets & leurs rivaux, & protégeoient la frontière contre les naturels plus sauvages du Turkestan : Mahmoud le Gaznevide abusa plus qu'un autre de cette politique. Un Chef de la race de Seljuk, qui habitoit le territoire de Bochara, l'avertit de sa faute. Ismaël, à qui le Sultan demandoit combien il pourroit fournir de Soldats, répondit : » Si vous envoyez un de ces » traits dans notre camp, cinquante » mille de vos Serviteurs monteront à » cheval « : » & si ce nombre, continua » Mahmoud, ne suffit pas « ? » en voyez, » répliqua Ismaël, ce second trait à la » horde de Balik, & vous aurez cinquante » mille Guerriers de plus «. » Mais, ajouta le Gaznevide, dissimulant ses inquiétudes, » si j'avois besoin de » toutes les forces de vos Tribus alliées « ? » alors, dit Ismael, vous enverrez mon » arc, & deux cent mille Cavaliers obéi» ront à cet ordre «. Mahmoud effrayé d'une amitié si redoutable, fit conduire

les Tribus les plus dangereuses dans le Khorasan, où elles se trouvèrent séparées de leurs compatriotes par l'Oxus, & il eut soin de former cet établissement de manière que des villes soumises l'environnassent de toutes parts. Mais ce territoire tenta plus qu'il n'épouvanta la nouvelle colonie, & l'absence & ensuite la mort de Mahmoud affoiblirent la vigueur de l'administration. Les Pasteurs devinrent des brigands : des bandes de voleurs formèrent une armée de conquérans ; ils ravagèrent la Perse jusqu'à la ville d'Ispahan, & le fleuve du Tigre & les Turcomans ne craignirent pas de faire la guerre aux Souverains les plus orgueilleux de l'Asie. Massoud, fils & successeur de Mahmoud, négligea trop les conseils des plus sages d'entre ses Omrahs, qui lui dirent souvent : » Vos ennemis étoient dans l'origine un essaim de fourmis : ce sont » aujourd'hui de petits serpens, & ils » auront tout le venin des plus dan-

» géreux d'entre ces reptiles, si vous » ne vous pressez pas de les écraser «. Après quelques alternatives de trève ou d'hostilité, après avoir vu ses Lieutenans repoussés ou obtenir un succès partiel, le Sultan marcha en personne contre les Turcomans, qui de tous côtés fondirent sur ses troupes en désordre, & en poussant des cris affreux. » Massoud, » dit l'Historien Persan (13), se jeta au » milieu du champ du carnage, pour » contenir le torrent des armes étince- » lantes; il se mit au dessus de tous » les Monarques par des exploits d'une » force & d'une valeur gigantesque. Un » petit nombre de ses ennemis, animé » par ses paroles, par ses actions & par » l'honneur qui inspire les braves, se- » condèrent si bien leur Maître, que par-

Ils défont les Gaznevides, & subjuguent la Perse, A. D. 1038.

(13) Dow, Hist. of Hindostan, vol. 1, p. 89—95—98. J'ai copié ce passage pour échantillon du style de l'Auteur Persan; mais je présume que la manière de Ferishta a été perfectionnée par celle de Ossian.

» tout où il portoit son redoutable glaive;
» les Barbares fauchés ou épouvantés
» par son bras, mordoient la poussière
» ou se retiroient devant lui. Mais au
» moment où la victoire paroissoit souf-
» fler sur son étendard, le malheur éner-
» voit derrière lui son influence; il re-
» garda autour de lui, & si l'on en
» excepte le corps qu'il commandoit,
» presque toute son armée dévoroit les
» sentiers de la fuite «. Le Gaznevide
fut abandonné par la lâcheté ou la per-
fidie de quelques Généraux d'origine
turque; & cette mémorable journée de
Zendecan (14) fonda en Perse la Dy-
nastie des Rois Pasteurs (15).

(14) Le Zendekan de d'Herbelot (p. 1028), le Dindaka de Dow (vol. 1. p. 97), est selon toute apparence le Dandanekân d'Abulfeda (Géograph. p. 345, Reiske), petite ville de Korasan, à deux journées de Marû, & célèbre en Orient par le coton que produisoit son sol, & que travailloient les habitans.

(15) Les Historiens de Byzance (Cedrenus t. 2, p. 766, 767, Zonaras, t. 2, p. 255, Nicéphore Bryennius (p. 21), ont confondu dans cette révolution les époques &

Les

Les Turcomans vainqueurs procédèrent tout de suite à l'élection d'un Roi, & si le conte assez vraisemblable d'un Historien latin (16) mérite quelque crédit, le hasard décida du choix de leur nouveau Maître. On forma un faisceau d'une multitude de traits, sur lesquels on avoit écrit le nom d'une Tribu, d'une famille & d'un Candidat; ils furent tirés par un enfant, & la couronne tomba sur Togrul Beg, fils de Michel, fils de Seljuk, qui immortalisa ce dernier surnom par l'état de grandeur où parvint sa postérité. Mahmoud, très-versé dans la généalogie des familles, avoit dit qu'il ne connoissoit pas celle de Seljuk; il y a lieu de croire toutefois qu'elle descendoit d'un Chef

Dynastie des Seljukiens, A. D. 1038—1152.

les lieux, les noms & les personnes, les causes & les événemens. L'ignorance & les erreurs de ces Grecs, sur lesquelles je ne m'arrêterai pas, peuvent inspirer des doutes sur l'histoire de Cyaxare & de Cyrus, telle que la racontent les plus éloquens de leurs prédécesseurs.

(16) Willelm. Tyr. l. 1, c. 7, p. 633. La Divination par les traits est ancienne & célèbre en Orient.

puissant & renommé (17). Seljuk, qui avoit osé pénétrer dans le harem de son Prince, fut banni du Turkestan; après avoir passé le Jaxartes à la tête d'une Tribu nombreuse, de ses amis & de ses vassaux, il campa aux environs de Samarcande, & ayant embrassé la Religion de Mahomet, il obtint la couronne du martyre dans une guerre contre les Infidèles. Sa carrière ne finit qu'à cent sept ans; son fils étoit mort; & Togrul & Jaafar, ses deux petits-fils, avoient été élevés sous ses yeux : l'aîné étoit âgé de quarante-cinq ans lorsque l'élection

(17) D'Herbelot, p. 801. Au reste, lorsque sa postérité se trouva au faite des grandeurs, on eut soin de dire que Seljuk étoit le trente-quatrième descendant du grand Afrasiab, Empereur de Touran (p. 800). La généalogie tartare de Zingis offre une autre manière de flatter & une autre fable; & l'Historien Mirkhond fait venir les Seljukides d'Alankavah, la Vierge mère (p. 801, col. 2). Si en effet ce sont les Zalzuts d'Abulghazi Bahadur Khan (Hist. Généal. p. 148), on cite en leur faveur un témoignage de beaucoup de poids, celui d'un Prince Tartare lui-même, d'un descendant de Zingis, d'Alankavah ou Alancu, & Oghuz Khan.

dont on vient de parler se fit dans la cité royale de Nishabur. Ses vertus justifièrent l'aveugle détermination du sort. On connoît la valeur des Turcs, & j'ajouterai que son ambition (18) égaloit sa valeur. Il chassa les Gaznevides des parties orientales de la Perse, & cherchant à se rendre maître d'un contrée plus riche & d'un climat plus doux, il les poussa peu à peu jusqu'aux rives de l'Indus. Il mit fin en Occident à la Dynastie des Bowides, & Irak, gouverné jusqu'alors par les Persans, passa sous le joug de la Nation turque. Les Princes qui avoient éprouvé ou qui redoutoient les traits des Seljukiens, se prosternoient dans la poussière : Togrul, en subjuguant l'Aderbijan ou la Médie, s'approcha des frontières romaines, & le Pasteur osa

Règne & caractère de Togrul Bek, A. D. 1038—1063.

(18) Si l'on adopte une légère transformation, Togrul Beg est le Tangroli-pix des Grecs. D'Herbelot (Biblioth. Orient. p. 1027, 1028, & de Guines (Hist. des Huns, t. 3, p. 189—201) donnent des détails fidèles sur son règne & son caractère.

demander, par un Ambassadeur ou par un Héraut, le tribut & la soumission de l'Empereur de Constantinople (19). Il se montroit dans ses domaines le père de ses Soldats & de son Peuple; une administration ferme & impartiale délivra la Perse des maux de l'anarchie, & ses mains déshonorées par le sang, protégèrent l'équité & la paix publique. Les plus grossiers, peut-être les plus sages d'entre les Turcomans (20), continuèrent à vivre sous les tentes de leurs ancêtres; & ces colonies militaires se répan-

(19) Cedrenus, t. 2, p. 774, 775; Zonaras, t. 2, p. 257. Mal instruits des détails de l'administration orientale, ils parlent de l'Ambassadeur comme d'un Sheriff, qui, semblable au Syncellus du Patriarche, étoit le Vicaire & le successeur du Calife.

(20) J'ai tiré de Guillaume de Tyr, cette distinction des Turcs & des Turcomans, qui du moins est populaire & commode. Les noms sont les mêmes, & la syllabe *man* a la même valeur dans l'idiome de la Perse & la Langue teutonique. Peu de Critiques adopteront l'étymologie de Jacques de Vitry (Hist. Hierosol. l. 1, c. 11, p. 1061), qui dit que *Turcomani* signifie *quasi*, *Turci*, & *Comani* un Peuple mêlé.

dirent de l'Oxus à l'Euphrate. Mais les Turcs de la Cour & de la ville se policèrent par les affaires, & s'amollirent par le plaisir; ils prirent l'habit, la Langue & les mœurs de la Perse, & les palais de Nishabur & de Rey étalèrent la magnificence d'une grande Monarchie. Ceux des Arabes & des Persans qui avoient le plus de mérite, arrivèrent aux honneurs de l'Etat, & le corps entier de la Nation des Turcs embrassa avec ferveur & sincérité la Religion de Mahomet. Les mêmes causes ont séparé à jamais les essaims de Barbares du Nord qui couvrirent l'Europe & l'Asie. Parmi les Moslems ainsi que parmi les Chrétiens, leurs traditions indéterminées & locales ont cédé à la raison & à l'autorité du systême dominant, à une antique réputation, & à ce mouvement général que produisoit l'aveu de tous les Peuples; mais le triomphe du Koran est d'autant plus glorieux, que son culte n'avoit rien de cette pompe extérieure qui pou-

voit séduire les Païens, par une sorte de ressemblance avec l'idolâtrie. Le premier des Sultans Seljukiens se distingua par son zèle & sa foi : il faisoit chaque jour les cinq prières ordonnées aux Musulmans ; il consacroit les deux premiers jours de la semaine par un jeûne particulier, & il élevoit une mosquée dans chaque ville avant d'y jeter les fondemens d'un palais (21).

Il délivre le Calife de Bagdad. A. D. 1055.

Togrul, en se soumettant à la Religion du Koran, prit un grand respect pour le successeur du Prophète : mais les Califes de Bagdad & de l'Egypte se disputoient cette importante dignité, & les deux rivaux ne négligeoient rien pour démontrer la justesse de leurs prétentions à des Barbares qui ne pouvoient entendre leurs preuves, mais qui avoient de la force. Mahmoud le Gaznevide s'étoit

(21) Hist. générale des Huns, t. 3, p. 165, 166, 167. M. de Guignes cite Abulmahasen, Historien d'Egypte.

déclaré en faveur de la ligue d'Abbas, & il avoit rejeté avec mépris la robe d'honneur que lui préſenta un Ambaſſadeur Fatimite. Mais l'ingrat Hashemite changea avec la fortune; il applaudit à la victoire de Zendecan, & nomma le Sultan Seljukien ſon Vicaire temporel du Monde muſulman. Togr l, qui rempliſſoit & étendoit les fonctions de cette charge, fut appelé à la délivrance du Calife Cayem, & profitant d'une ſi belle occaſion, il conquit un nouveau royaume (22). Le Général des Califes ſommeilloit dans le palais de Bagdad; ce n'étoit plus qu'un reſpectable fantôme. Le Prince des Bowides, ſon ſerviteur & ſon maître, n'avoit plus la force de le ſouſtraire à l'inſolence des Tyrans ſubalternes; & la révolte des Emirs Turcs & Arabes opprima les rives de l'Euphrate & du Tigre. On invoquoit comme

(22) Conſultez la Bibliothèque Orientale, articles *Abaſſides*, *Caher* ou *Caiem*, & les Annales d'Elmacin & d'Abulpharage.

un bonheur la présence d'un Guerrier qui subjugueroit cette contrée, & les incendies & les meurtres passoient pour des remèdes fâcheux mais salutaires, qui seuls pouvoient rétablir la République. Le Sultan de la Perse partit de Hamadan à la tête d'une armée invincible ; il écrasa les orgueilleux ; il fit grace à ceux qui se prosternoient devant lui : le Prince des Bowides disparut ; on apporta aux pieds de Togrul les têtes des rebelles les plus obstinés, & il donna une leçon d'obéissance au Peuple de Mosul & de Bagdad. Après avoir châtié les coupables & rétabli la paix, il reçut la récompense de ses travaux, & une pompeuse Comédie répréſenta le triomphe des préjugés religieux sur la force des Barbares (23). Le Sultan Turc s'embarqua

Son invest-

(23) Je dois à M. de Guignes (t. 3, p. 197, 198) les détails de cette cérémonie curieuse ; ce savant Auteur l'a tirée de Bondari, qui a composé en arabe l'Histoire des Seljukides (t. 5, p. 365). Je ne sais rien sur le siècle, le pays ou le caractère de Bondari.

ſur le Tigre, débarqua à la porte de Racca, & fit ſon entrée publique à cheval. Arrivé à la porte du palais, il deſcendit reſpectueuſement, & marcha à pied, précédé de ſes Emirs déſarmés. Le Calife étoit aſſis derrière un voile noir; ainſi que les Abaſſides il avoit un vêtement de la même couleur, & il tenoit le bâton de l'Apôtre de Dieu. Le Vainqueur de l'Orient baiſa la terre; il ſe tint proſterné quelque temps, & le Viſir & un Interprète le conduiſirent auprès du trône. Lorſque Togrul ſe fut aſſis ſur un trône voiſin de celui du Calife, on lut publiquement une commiſſion qui le déclaroit Lieutenant temporel du Vicaire du Prophète. Il fut revêtu ſucceſſivement de ſept robes d'honneur, & on lui préſenta ſept eſclaves nés dans les ſept climats de l'Empire d'Arabie. On parfuma ſon voile de muſc; on plaça deux couronnes ſur ſa tête, & pour emblême de ſa domination ſur l'Orient & l'Occident, on lui ceignit

deux cimeterres. Après cette inauguration, le Sultan, à qui on ne permit pas de se prosterner une seconde fois, baisa les mains du Calife, & les Hérauts proclamèrent ses titres au milieu des acclamations des Moslems. Le Prince Seljukien arracha de nouveau le Calife des mains de ses ennemis, dans un second voyage qu'il fit à Bagdad, & le conduisit de la prison au palais, marchant à pied & tenant la bride de sa mule. Pour cimenter leur alliance, la sœur de Togrul épousa le successeur du Prophète. Le Calife Cayem avoit introduit volontiers une vierge turque dans son harem, mais il refusa sa fille au Sultan d'une manière dédaigneuse; ne voulant pas mêler le sang des Hashemites au sang d'un Pasteur de la Scythie, il différa la négociation durant plusieurs mois; mais la diminution graduelle de son revenu lui apprit enfin qu'il étoit toujours au pouvoir d'un Maître. Togrul venoit d'épouser la fille

de Cayem lorſqu'il mourut (24); comme il ne laiſſoit point de poſtérité, Alp Arſlan ſon neveu ſuccéda à ſes titres & ſes prérogatives; & les Moſlems prononcèrent dans leurs prières publiques le nom d'Arſlan après celui du Calife. Mais cette révolution augmenta la liberté & la puiſſance des Abaſſides. Les Monarques Turcs, placés ſur le trône de l'Aſie, ſe montrèrent moins jaloux de l'adminiſtration domeſtique de Bagdad, & les Califes furent affranchis des vexations ignominieuſes qu'entraînoient pour eux la préſence & la pauvreté des Rois de la Perſe.

Et ſa mort. A. D. 1063.

Les Saraſins diviſés & abâtardis ſous de foibles Califes, reſpectoient les provinces aſiatiques de l'Empire Romain, que les victoires de Nicéphore, de Zi-

Les Turcs envahiſſent l'Empire Romain.

(24) *Eodem anno* (A. H. 455) *obiit Princeps Togrulbecus.... Rex fuit clemens, prudens, & peritus regnandi, cujus terror corda mortalium invaſerat, ita ut obedirent ei Reges atque ad ipſum ſcriberent.* Elmacin, Hiſt. Saracen, p. 342, verſ. Erpenii.

misces & de Basile avoient prolongé jusqu'à Antioche & aux frontières orientales de l'Arménie. Vingt-cinq ans après la mort de Basile, l'Empereur Grec se vit attaqué par une horde inconnue de Barbares, qui réunissoient la valeur des Scythes au fanatisme des nouveaux Convertis, & aux arts & à la richesse d'une Monarchie puissante (25). Des myriades de Cavaliers Turcs ravagèrent une frontière de six cents milles, & cent trente mille Chrétiens tombèrent sous leurs coups. Mais les armes de Togrul affectèrent l'Empire Grec d'une manière qui ne fut ni profonde ni durable : le torrent

(25) Voyez sur les guerres des Turcs & des Romains, Zonaras & Cedrenus, Scylitzes, le Continuateur de Cedrenus, & Nicéphore Bryennius César. Les deux premiers étoient des Moines, & les deux derniers des hommes d'Etat; mais on apperçoit à peine quelque différence de style & de caractère. Quant aux Monumens orientaux, c'est le riche d'Herbelot qui me les fournit (voyez les articles des premiers Seljukides), & je profite des recherches exactes de M. de Guignes (Hist. des Huns, t. 3, l. 10).

que formoient ſes hordes ne ſe portoit que ſur le pays ouvert. Le Sultan leva le ſiége d'une ville d'Arménie ; la fortune parut quelquefois incertaine au milieu de ces obſcures hoſtilités, & la bravoure des légions de Macédoine rappela la gloire du Vainqueur de l'Aſie (26). Le nom de Alp Arſlan, qui ſignifie le brave lion, indique une idée populaire ſur la nature de l'homme, & le ſucceſſeur de Togrul avoit la férocité & la généroſité de ce roi des animaux. Il paſſa l'Euphrate à la tête de la cavalerie turque, & entra dans Céſarée, Métropole de la Cappadoce, où il fut attiré par la réputation & la richeſſe du temple de Saint-Baſile. Ne pouvant renverſer un édifice d'une

Règne de Alp Arſlan A. D. 1063-1072.

(26) Ἐφερετο γαρ εν Τυρκοις λογος, ως ειη πεπρωμενον καταστραφηναι το Τυρκων γενος απο της τοιαυτης δυναμεως, όποιαν ὁ Μακεδων Αλεξανδρος εχων κατεστρεψατο Περσας. Cedrenus, t. 2, p. 791. La crédulité du vulgaire eſt toujours vraiſemblable, & les Turcs avoient appris des Arabes l'Hiſtoire ou Légende de Eſcander Dulcarnein (d'Herbelot, p. 317, &c.).

si grande solidité, il enleva les portes du sanctuaire, incrustées d'or & de perles, & il profana les reliques du Saint. Alp Arslan acheva la conquête de l'Arménie & de la Géorgie. Le royaume d'Arménie & le courage de ses habitans furent anéantis par ses armes : des mercenaires de Constantinople, d'infidèles étrangers, des vétérans sans solde ou sans armes, des recrues sans expérience ou sans discipline, cédèrent lâchement les places qu'ils devoient défendre. On ne s'occupa qu'un jour de la perte de cette frontière importante, & les Catholiques ne furent ni surpris ni affligés de voir un Peuple si infecté des erreurs de Nestorius & d'Eutyches, livré aux mains des Infidèles (27). Les naturels de la

Conquête de l'Arménie & de la Géorgie, A. D. 1065—1068.

(27) Οἱ καὶ Ἰβηρίαν καὶ Μεσοποταμίαν, καὶ Ἀρμενίαν οἰκοῦσι καὶ ὁ τὴν Ἰουδαϊκὴν τοῦ Νεστορίου καὶ τῶν Ἀκεφάλων θρησκεύουσιν αἵρεσιν (Scylitzes, ad calcem Cedreni, t. 2, p. 834, dont les constructions équivoques ne me déterminent pas à penser qu'il ait confondu le Nestorianisme & l'hérésie des Monophysites). Il parle familièrement de μηνις, χο-

Géorgie (28) ou les Ibériens se soutinrent avec plus de constance dans les bois & les vallées du mont Caucase. Mais Arslan & Malek son fils se montrèrent infatigables dans cette guerre religieuse; ils exigeoient de leurs captifs une obéissance spirituelle & temporelle, & les Infidèles qui demeurèrent attachés au culte de leurs ancêtres, furent contraints de porter un fer à cheval au lieu de colliers & de bracelets. Le changement ne fut toutefois ni sincère ni universel, & les Géorgiens conservent leurs Princes & leurs Evêques depuis des siècles de servitude. Mais l'ignorance, la pauvreté &

λος, οργη, Θεω, qualités que je croirois étrangères à l'Etre parfait.

(28) Si les Grecs avoient connu le nom de Géorgiens (Stritter, Memoriæ Byzant. t. 4. *Iberica*), je le ferois venir de leur agriculture, ainsi que le Σκυθαι γεωργοι d'Hérodote (l. 4, c. 18, p. 289, Edit. Wesseling). Mais on ne le trouve parmi les Latins (Jac. a Vitriaco, Hist. Hierosol. c. 79, p. 1095) & les Orientaux (d'Herbelot. p. 407) que depuis les Croisades, & la dévotion le créa d'après St. George de Cappadoce.

le vice dégradent une race d'hommes à qui la nature a donné ses formes les plus parfaites. Leur profession & sur-tout leur pratique du Christianisme est purement nominale, & s'ils ne paroissent pas infectés d'hérésie, c'est que leur esprit a trop de grossièreté pour s'attacher à un dogme métaphysique (29).

L'Empereur Romanus Diogènes, A. D. 1068 — 1071.

Alp Arslan n'imita pas la grandeur d'ame réelle ou fausse de Mahmoud le Gaznevide, & il fit la guerre sans scrupule à l'Impératrice Eudoxie & à ses enfans. Ses progrès alarmans obligèrent Eudoxie à donner sa main & son sceptre à un Soldat; & Romanus Diogènes fut revêtu de la pourpre impériale. Entraîné par son patriotisme, & peut-être par son orgueil, il sortit de Constantinople deux

(29) Mosheim, Institut. Hist. Eccles. p. 632. Voyez dans les Voyages de Chardin (t. 1, p. 171—174), les mœurs & la religion de cette peuplade si belle & si peu estimable. La généalogie de leurs Princes, depuis Adam jusqu'à nos jours, se trouve dans les Tables de M. de Guignes (t. 1, p. 433—438).

mois

mois après son avénement au trône; & l'année suivante il entra en campagne au milieu des fêtes de Pâques, ce qui scandalisa les Peuples. Dans le palais, Diogènes n'étoit que le mari d'Eudoxie; mais à l'armée c'étoit l'Empereur des Romains, & il soutenoit ce caractère avec de foibles ressources & un courage invincible. Sa valeur & ses succès donnèrent de l'activité à ses Soldats, de l'espérance à ses Sujets, & de la frayeur à ses ennemis. Les Turcs avoient pénétré dans la Phrygie; mais le Sultan avoit abandonné à ses Emirs la conduite de la guerre, & leurs nombreux détachemens étoient répandus en Asie avec la confiance que donne la victoire. Les Grecs surprirent & battirent séparément ces corps chargés de butin & étrangers à la discipline : l'actif Empereur se montroit partout, & tandis qu'on le croyoit auprès d'Antioche, il chargeoit les Turcs sur les collines de Trebisonde. Ceux-ci furent repoussés au delà de l'Euphrate, après

trois campagnes laborieuses. Romanus essaya, dans une quatrième, la délivrance de l'Arménie. La dévastation du pays l'obligea à transporter des vivres pour deux mois, & il alla faire le siége de Malazkerd (30), forteresse importante située entre les villes modernes d'Arzeroum & de Van. Son armée étoit d'au moins cent mille hommes. La multitude désordonnée de la Phrygie & de la Cappadoce renforça les troupes de Constantinople, mais les Sujets & les alliés de l'Europe, les légions de la Macédoine & les escadrons de la Bulgarie ; les Uzes, horde Moldave, qui étoient de race turque (31), & sur-tout les bandes merce-

(30) Constantin Porphyrogenète fait mention de cette ville (de Administrat. Imperii, l. 2, c. 44, p. 119). Les Auteurs qui écrivirent à Byzance dans le onzième siècle, en parlent également sous le nom de Mantzikierte, & plusieurs la confondent avec Theodosiopolis ; mais Delisle a fixé sa position. Abulfeda (Geograph. Tab. 18, p. 310) dit que Malasgerd est une petite ville de pierre noire, où l'on trouve de l'eau, où il n'y a point d'arbres &c.

(31) Les Uziens des Grecs (Stritter, Memor. Byzant.

naires des François & des Normands, en composoient la véritable force. Le brave Ursel de Baliol, d'où descendent, dit-on, les Rois d'Ecosse (32), commandoit ces derniers, qui avoient la réputation d'exceller dans les armes, ou, selon l'expression des Grecs, dans la danse pyrrique.

Alp Arslan, instruit de cette invasion qui menaçoit ses domaines héréditaires, marcha vers l'ennemi à la tête de qua- Défaite des Romains, A. D. 1071. Août.

---

t. 3, p. 923 — 948) sont les Gozz des Orientaux (Hist. des Huns, t. 2, p. 522, t. 3, p. 133, &c.). On les trouvoit sur les rives du Danube & du Volga, dans l'Armenie, la Syrie & le Chorasan, & il paroît qu'on donna ce nom à la Nation entière des Turcomans.

(32) Jeffrey Malaterra (l. 1, c. 33) distingue Urselius (le Russelius de Zonaras) parmi les Normands qui subjuguèrent la Sicile, & il lui donne le surnom de Baliol. Les Historiens d'Angleterre vous disent comment les Baliols vinrent de Normandie à Durham, bâtirent le château de Bernard sur le Tées, épousèrent une héritière d'Ecosse, &c. Ducange (Not. ad Nicephor. Bryennium, l. 2, n°. 4) a fait des recherches sur cette matière en l'honneur du Président de Bailleul, dont le père avoit quitté la profession des armes pour celle de la robe.

rante mille hommes (33). Ses évolutions rapides & savantes gênèrent & épouvantèrent l'armée des Grecs, supérieurs en nombre ; & il montra de la valeur & de la clémence lors de la défaite de Basilacius, un de leurs plus grands Généraux. L'Empereur avoit mal-adroitement séparé ses forces après la réduction de Malazkerd. C'est en vain qu'il appela près de lui les Francs mercenaires ; on n'obéit point à ses ordres, & sa fierté ne lui permit pas d'attendre leur retour. La désertion des Uziens remplit bientôt son esprit d'inquiétudes & de soupçons, & contre les plus sages avis, il se hâta de livrer bataille. Des propositions assez raisonnables de la part du

---

(33) Elmacin (p. 343, 344) indique ce nombre qui est assez vraisemblable ; mais Abulpharage (p. 227) le réduit à 15,000 Cavaliers, & d'Herbelot (p. 102) à 12,000. Au reste, le même Elmacin donne 300,000 hommes à l'Empereur ; Abulpharage dit aussi : *Cum centum hominum millibus, multisque equis & magnâ pompâ instructus.* Les Grecs ne fixent pas le nombre des troupes de Romanus Diogènes.

Sultan lui auroient assuré une retraite, & peut-être la paix; mais Romanus ne vit dans ces ouvertures que la crainte ou la foiblesse de l'ennemi; & voici sa réponse, où domine le ton de l'insulte & du défi : » Si le Barbare désire la paix, » il doit abandonner aux Romains le » terrein qu'il occupe, & livrer la ville » & le palais du Roi pour gage de sa » bonne foi «. Arslan sourit de cet excès de vanité, mais il déplora la mort d'un si grand nombre de fidèles Moslems, & après une prière fervente, il déclara à ses Soldats que ceux qui vouloient se retirer en avoient la permission. Il retroussa lui-même la queue de son cheval; il échangea son arc & ses traits contre une massue & un cimeterre, se revêtit d'un habit blanc, parfuma son corps, & annonça que s'il étoit vaincu, le lieu où il se trouvoit seroit celui de sa sépulture (34) Il avoit affecté de rejeter ses

(34) Les Auteurs Grecs ne disent pas d'une manière si

armes de trait, mais il attendoit la victoire des flèches de la Cavalerie turque, dont les escadrons épars formoient un croissant. Romanus, au lieu de se donner des lignes successives & des corps de réserve, selon la tactique des Grecs, ne fit de son armée qu'un bataillon quarré, & se précipita avec vigueur contre les Turcs, qui ne résistèrent à la force du choc que par l'astuce de leurs mouvemens. La plus grande partie d'un jour d'été fut employée à cet inutile combat; la prudence & la fatigue le déterminèrent à rentrer dans son camp. Mais une retraite en présence d'un ennemi actif est toujours dangereuse; & du moment où l'on porta les drapeaux sur les derrières, la phalange se rompit par la lâcheté ou la jalousie d'Andronic, Prince rival, qui déshonoroit sa naissance

claire que le Sultan se soit trouvé à la bataille : ils assurent que Arslan donna le commandement de ses troupes à un Eunuque, & qu'il se retira au loin, &c. Est-ce par ignorance ou par jalousie, ou bien le fait est-il vrai?

& la pourpre des Césars (35). Les escadrons turcs lancèrent sur les Grecs une multitude innombrable de traits dans ce moment de confusion & de fatigue, & les pointes de leur redoutable croissant embrassèrent les derrières de l'ennemi. L'armée de Romanus fut taillée en pièces, son camp fut pillé, & il n'eut pas besoin d'indiquer le nombre des morts & celui des captifs. Les Ecrivains de Byzance regrettent une perle d'un prix inestimable, & ils ne disent pas que cette fatale journée enleva pour jamais à l'Empire ses provinces d'Asie.

Romanus essaya de rallier & de sauver les restes de ses troupes, tant qu'il conserva un rayon d'espoir. Voyant le centre où il se trouvoit, ouvert de tous côtés, Captivité & délivrance de l'Empereur.

(35) Il étoit fils de César-Jean Ducas, frère de l'Empereur Constantin (Ducange, Fam. Byzant. p. 165). Nicéphore Briennius loue ses vertus & atténue ses fautes (l. 1, p. 30—38, l. 2, p. 53); mais il montre sa haine pour Romanus, ου πανυ δε φιλιως εχων προς βασιλεα. Scylytzes parle plus nettement de la trahison d'Andronic,

& environné par les Turcs triomphans, il se battit jusqu'à la fin du jour avec le courage du désespoir, & à la tête des braves Guerriers qui demeurèrent fidèles à son drapeau. La mort les moissonna autour de lui; son cheval fut tué; & gardant son intrépidité, quoiqu'il fût seul & couvert de blessures, mais accablé par le nombre, il tomba au pouvoir de l'ennemi. Un Esclave & un Soldat se disputèrent la gloire de réduire l'Empereur en captivité; l'Esclave l'avoit vu sur le trône de Constantinople, & le Soldat, d'une figure très-difforme, n'avoit été admis dans les troupes que sur la promesse de faire des actions de valeur. Romanus, privé de ses armes, de ses pierreries & de sa pourpre, passa la nuit sur le champ de bataille au milieu de la foule licencieuse des Barbares. A la pointe du jour, on le présenta à Alp Arslan, qui doutoit de sa fortune, & qui n'osa se livrer à la joie qu'après que ses Ambassadeurs eurent reconnu Romanus, & qu'il eut vu

Basilacius baiser en pleurant les pieds de son malheureux Souverain. Le successeur de Constantin, vêtu comme un homme du Peuple, fut mené au Divan, & on lui ordonna de baiser la terre devant le Maître de l'Asie. Il fut contraint d'obéir: on dit qu'alors le Sultan s'élança de son trône, & qu'il posa son pied sur le col de l'Empereur Romain (36). Mais le fait est douteux; & si cette insolence étoit un usage de la Nation des Turcs, la conduite d'Alp Arslan a d'ailleurs arraché les éloges des fanatiques Grecs, & peut servir de modèle aux siècles les plus civilisés. Il releva tout de suite le Prince captif, & lui serrant par trois fois la main avec tendresse, il l'assura qu'on n'attenteroit ni à ses jours ni à sa dignité, & qu'Arslan avoit appris à respecter la majesté de ses égaux & les vicissitudes de la for-

(36) Nicéphore & Zonaras omettent sagement ce fait, qui est rapporté par Scylitzes & Manasses, mais qui inspire des doutes.

tune. On mena enſuite Romanus dans une tente voiſine, où il fut ſervi avec appareil & avec reſpect par les Officiers du Sultan, qui, le matin & le ſoir, lui donnoit la place d'honneur à ſa table. Durant une converſation familière de huit jours, le Vainqueur ne ſe permit pas une parole, pas un coup-d'œil de dédain, mais il cenſura vivement les indignes Sujets qui avoient abandonné leur brave Prince au moment du danger, & il indiqua d'une manière très-polie les erreurs qu'avoit commiſes ſon antagoniſte dans la conduite de la guerre. En diſcutant les préliminaires de la négociation, il demanda à quel traitement l'Empereur s'attendoit; & la tranquille indifférence de celui-ci fit honneur à ſon caractère. » Si vous êtes cruel, lui dit-il, » vous m'ôterez la vie; ſi vous vous laiſ- » ſez entraîner par l'orgueil, vous me » traînerez derrière votre char, & ſi vous » conſultez vos intérêts, vous accepte- » rez une rançon & vous me rendrez

» à mon pays «. » Mais, continua le Sultan, » comment m'auriez-vous traité si le sort » de la guerre vous eût été favorable «? Le Prince Grec fit cette réponse peu conforme à la sagesse & à la prudence. » Si » la victoire se fût déclarée en ma fa» veur, tu aurois été fustigé «. Le Sultan sourit de l'audace de son captif; il observa que la Loi des Chrétiens recommandoit pourtant d'aimer ses ennemis & de pardonner les injures, en ajoutant avec grandeur d'ame qu'il ne suivroit pas un exemple qu'il désapprouvoit. Arslan dicta avec un mûr examen les conditions de la paix; il exigea une rançon d'un million de pièces d'or, & un tribut annuel de trois cent soixante mille autres (37), un mariage convenable pour ses enfans, & la délivrance de tous les

(37) Les Orientaux attestent la rançon & le tribut qui sont bien vraisemblables. Les Grecs n'en disent rien, si l'on en excepte Nicéphore Briennius, qui ose assurer que les articles étoient *ουκ αναξιας Ρωμαιων αρχης*, & que l'Empereur auroit préféré la mort à un honteux traité.

Moslems qui étoient au pouvoir des Grecs, Romanus signa malgré lui ce traité qui flétrissoit la majesté de l'Empire; on le revêtit ensuite d'un cafetan d'honneur; on lui rendit ses Nobles & ses Patriciens; & Arslan, après l'avoir embrassé d'une manière affectueuse, le renvoya avec de riches présens & une garde militaire.

Romanus, arrivé aux frontières de l'Empire, apprit que le palais & les provinces avoient abjuré leur serment de fidélité à son égard; il eut peine à ramasser deux cent mille pièces d'or, & il envoya cette partie de sa rançon, en avouant au Vainqueur sa misère & son détrônement. Telle fut la générosité ou peut-être l'ambition du Sultan, qu'il se disposa à défendre la cause de son allié; mais la défaite, l'emprisonnement & la mort de Romanus Diogènes arrêtèrent ses projets (38).

---

(38) Les détails de la défaite & de la captivité de Romanus Diogènes se trouvent dans Jean Scylitzes, ad calcem Cedreni, t. 2, p. 835—843; Zonaras, t. 2, p.

Il ne paroît pas qu'Alp Arslan ait exigé de l'Empereur captif des provinces ou des cités : les trophées de sa victoire & les dépouilles de l'Anatolie, d'Antioche à la mer Noire, satisfirent sa vengeance. La plus belle partie de l'Asie obéissoit à ses loix : douze cents Princes ou fils de Princes environnoient son trône, & deux cent mille Soldats marchoient sous ses drapeaux. Le Sultan ne daigna pas envoyer à la poursuite des Grecs fuyards, mais il médita la conquête plus glorieuse du Turkestan, premier domaine de la Maison de Seljuk. Il se porta de Bagdad aux rives de l'Oxus ; on jeta un pont sur le fleuve, & le passage de ses troupes occupa vingt journées. Mais le Gouver-

Mort d'Alp Arslan, A. D. 1072.

281—284 ; Nicéphore Briennius, l. 1, p. 25—32 ; Glycas, p. 325—327 ; Constantin Manasses, p. 134 ; Elmacin, Hist. Saracen. p. 343, 344 : Abulpharage, Dynast. p. 227 ; d'Herbelot, p. 102—103 ; de Guignes, t. 3, p. 207—211. L'Historien des Huns a consulté Abulfeda, & Benschounah son Abréviateur, une Chronique des Califes, par Soyouthi, l'Egyptien Abulmahasen, & l'Africain Novairi.

neur de Berzem arrêta ses progrès; & Joseph le Carizmien osa défendre sa forteresse contre une si puissante armée. Lorsqu'on amena le captif dans la tente royale, le Sultan, au lieu de donner des éloges à sa valeur, lui reprocha durement sa folle obstination; Joseph ayant répondu avec fierté, Arslan ordonna de l'attacher à quatre poteaux, & de le laisser mourir dans cette affreuse situation. Le Carizmien désespéré tira son poignard & se précipita vers le trône; les Gardes levèrent leur hache de bataille, & Arslan, l'homme de son temps qui manioit l'arc avec le plus d'adresse, réprima leur zèle; mais son pied glissa; le trait ne fit qu'effleurer les flancs du captif, qui plongea son poignard dans le sein du Sultan, & qui au même instant fut mis en pièces. La blessure étoit mortelle, & le Prince Turc donna cette leçon à l'orgueil des Rois. » Dans ma jeunesse, dit-il en mourant, un Sage me conseilla de m'humilier devant Dieu, de me défier de

» mes forces, & de ne jamais dédaigner
» l'ennemi qui paroît le plus méprisable.
» J'ai négligé ces avis, & je suis bien
» puni de ma négligence. Lorsque du
» haut de mon trône je regardois hier
» les nombreux bataillons, la discipline
» & le courage de mon armée, la terre
» paroissoit trembler sous mes pieds,
» & je me disois : tu es sûrement le plus
» grand Roi du Monde & le plus in-
» vincible des Guerriers. Ces troupes ne
» sont plus à moi, & pour avoir trop
» compté sur ma force personnelle, je
» meurs sous les coups d'un assassin (39) «.
Alp Arslan avoit les vertus d'un Turc & celles d'un Musulman; sa voix & sa taille inspiroient le respect, de longues moustaches ombrageoient sa figure, & son large turban avoit la forme d'une cou-

(39) D'Herbelot (p. 103, 104) & M. de Guignes (t. 3, p. 212, 213) racontent, d'après les Ecrivains Orientaux, cette mort intéressante; mais ces deux Auteurs n'ont pas conservé dans leur récit l'ame d'Elmacin. (Hist. Saracen. p. 344, 345).

ronne. Les restes du Sultan furent déposés dans le tombeau de la Dynastie Seljukienne, où l'on grava cette belle inscription (40) : » VOUS QUI AVEZ VU » LA GLOIRE DE ALP ARSLAN EXALTÉE JUSQU'AUX CIEUX, VENEZ A MARU, ET VOUS VERREZ CE PRINCE » DANS LA POUSSIÈRE; & ce qui acheve de montrer l'instabilité des grandeurs humaines, l'inscription & le tombeau ont disparu.

Régne & prospérité de Malek Shah, A. D. 1072—1092.

Durant la vie d'Alp Arslan, son fils aîné avoit été reconnu héritier présomptif du trône des Turcs. Mais à la mort du Sultan, son oncle, son cousin & son frère lui disputèrent la succession : ces trois compétiteurs prirent les armes & rassemblèrent leurs troupes : Malek Shah (41) triompha d'eux tous, & établit sa

(40) Un Critique célèbre (le feu Docteur Johnson), qui a examiné avec tant de rigueur les épitaphes de Pope, pourroit chicaner sur ces mots, VENEZ A MARU, puisqu'on doit y être au moment où on lit l'inscription.

(41) La Bibliothèque Orientale a donné le texte du

gloire

gloire & le droit de primogéniture. La soif de l'autorité a inspiré les mêmes passions, & occasionné les mêmes désordres dans tous les temps, & sur-tout en Asie; mais au milieu de tant de guerres civiles, on ne trouve rien d'aussi pur & d'aussi magnanime que le mot d'un Prince Turc. La veille d'une bataille, il faisoit ses dévotions à Thous, devant le tombeau d'un Iman appelé Riza : lorsqu'il se fut relevé, il demanda à Nizam son Visir, qui s'étoit mis à genoux derrière lui, quel avoit été l'objet de sa prière? Le Ministre répondit adroitement & peut-être de bonne-foi : » Que la victoire » accompagne vos armes; pour moi, » répliqua le généreux Malek, j'ai prié » le Dieu des armées de m'ôter la vie

---

règne de Malek (p. 542, 543, 544—654, 655), & l'Histoire générale des Huns (t. 3, p. 214—224), répète les mêmes faits, avec les corrections & les supplémens qu'on y trouve pour l'ordinaire. J'avoue que sans les recherches de ces deux savans François, je connoîtrois à peine le Monde oriental.

» & la couronne, si mon frère est plus » digne que moi de régner sur les Mos- » lems «. Le cours de ses prospérités n'ayant pas été interrompu, le Ciel parut le juger digne du trône, & le Calife ratifia ce jugement en communiquant pour la première fois à un Barbare le titre sacré de Général des Fidèles. Mais ce Barbare, par son mérite personnel & l'étendue de son Empire, étoit le plus grand Prince de son siècle. Après avoir réglé le gouvernement de la Perse & de la Syrie, il partit à la tête d'une armée innombrable, pour achever la conquête du Turkestan, que son père avoit entreprise. Lorsqu'il passa l'Oxus, des Bateliers employés au transport de quelques troupes, se plaignirent de ce qu'on avoit assigné leur solde sur les revenus d'Antioche : le Sultan marqua son mécontentement de cette assignation déplacée, mais il sourit de l'adroite flatterie du Visir. » Ce n'étoit pas, dit-il, » pour différer leur salaire que j'ai choisi

» ces lieux éloignés, mais pour attester
» à la postérité que sous votre règne
» Antioche & l'Oxus obéirent au même
» Souverain «. Au reste, cette fixation
des limites des Etats de Malek n'étoit
pas exacte. Il soumit au delà de l'Oxus
les villes de Bochara, Carizme & Samarcande; il écrasa tous les rebelles & tous
les Sauvages indépendans qui osèrent lui
résister. Malek passa le Sihon ou le Jaxartes, la dernière frontière de la civilisation des Persans. Les hordes du Turkestan furent vaincues par lui; on plaça
son nom sur les monnoies & dans la
liturgie de Cashgar, royaume tartare
situé aux confins de la Chine. De cette
frontière de la Chine il étendoit à l'Occident & au Midi sa jurisdiction immédiate ou son autorité de Suzerain, jusqu'aux montagnes de la Géorgie, aux
environs de Constantinople, à la sainte
cité de Jérusalem, & aux bocages parfumés de l'Arabie Heureuse. Au lieu de
s'abandonner à la mollesse de son sérail,

le Roi Pasteur ne cessa d'agir & de se trouver en campagne dans la paix : durant la guerre, il examinoit successivement toutes ses provinces à la tête de ses troupes ; & on dit qu'il parcourut douze fois la vaste étendue de ses domaines, qui excédoient en grandeur les Etats de Cyrus & des Califes. Le pélerinage de la Mecque fut la plus religieuse & la plus éclatante de ces expéditions. Ses armes protégèrent la liberté & la sûreté des caravanes ; ses nombreuses aumônes enrichirent les Citoyens & les Pélerins ; & il remplit le désert d'asiles où les Voyageurs trouvoient du repos & de la fraîcheur. La chasse étoit son plaisir & même sa passion, & on assure que quarante-sept mille Cavaliers l'accompagnèrent une fois lorsqu'il prit ce divertissement ; mais après la boucherie d'une de ces chasses, il donnoit aux pauvres autant de pièces d'or qu'on avoit tué de pièces de gibier, foible compensation des dommages que procure aux Peuples l'a-

musement des Rois. Durant la paisible prospérité de son règne, les villes de l'Asie se remplirent de palais & d'hôpitaux, de mosquées & de colléges; il étoit rare de sortir du Divan sans récompense, & il rendoit justice à tous ceux qui venoient la réclamer. La Langue & la Littérature de la Perse se ranimèrent sous le règne de la Maison de Seljuk (42); & si Malek se piqua d'égaler la libéralité d'un Turc moins puissant que lui (43), les vers de cent Poëtes durent retentir dans son palais. Le Sultan donna des

(42) Voyez un excellent Discours à la fin de l'Histoire de Nadir Shah, par Sir William Jones, & les articles des Poëtes, Amak, Anvari, Raschidi, &c. dans la Bibliothèque Orientale.

(43) Ce Prince Turc se nommoit Kheder Khan; il avoit quatre sacs de pièces d'or & d'argent autour de son sopha, & il en donnoit des poignées aux Poëtes qui lui récitoient des vers (d'Herbelot, p. 107). Tout cela peut être vrai, mais je ne conçois pas que Kheder aït pu régner dans la Transoxiane au temps de Malek Shah, & beaucoup moins qu'il ait pu éclipser Malek par son faste & sa puissance. Je présume que ce Prince régna au commencement, & non pas à la fin du onzième siècle.

ſoins plus ſérieux & plus éclairés à la réforme du calendrier, qu'une aſſemblée générale des Aſtronomes de l'Orient exécuta. Les Moſlems ſuivent, d'après une Loi de Mahomet, le calcul irrégulier des mois lunaires : les Perſans ont connu, depuis le ſiècle de Zoroaſtre, la révolution du ſoleil, qui étoit pour eux une fête annuelle (44); mais après la chute de l'Empire des Mages on avoit négligé l'intercalation : ſans donner ici les détails de l'Ere *Gelaléenne*, qui a illuſtré le règne de Malek, je me contenterai de dire que le printemps fut tranſporté du ſigne du bélier à celui des poiſſons, & que toutes les erreurs paſſées ou futures ſe trouvèrent corrigées par un calcul qui ſurpaſſe l'exactitude du calendrier Julien, & qui approche de celle du calendrier Grégorien (45).

(44) Voyez Chardin (Voyages en Perſe, t. 2, p. 235).

(45) L'Ere Gelaléenne (Gelaleddin, la Gloire de la Foi, étoit un des noms ou titres de Malek Shah) fut fixée au 15 Mars A. H. 471, A. D. 1079. Le Docteur Hyde

Si l'Asie eut des lumières & de l'éclat dans un temps où les ténèbres d'une profonde barbarie couvroient l'Europe, on peut l'attribuer à la docilité plutôt qu'aux connoissances des Vainqueurs Turcs. Ceux-ci durent une grande partie de leur sagesse & de leur vertu à un Visir Persan qui gouverna l'Empire sous le règne d'Alp Arslan & de son fils. Nizam, un des Ministres les plus éclairés de l'Orient, étoit traité par le Calife comme un oracle de la Religion & de la science; le Sultan qui l'avoit chargé de son pouvoir & de sa justice, s'en rapportoit complétement à lui. Après une administration de trente ans, la réputation du Visir, sa fortune & même ses services passèrent pour des crimes. Il fut renversé par un de ses rivaux qui unit ses intrigues à celles d'une femme; Sa mort A. D. 1092.

a rapporté les témoignages originaux des Persans & des Arabes (*de Religione veterum Persarum*, c. 16, p. 200—211).

&, ce qui accéléra sa chute, il eut l'indiscrétion de dire que son bonnet & son écritoire, emblêmes de son office, se trouvoient liés par les décrets de Dieu au trône & au diadême du Sultan. Ce respectable Ministre se vit, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, chassé par son Maître, accusé par ses ennemis, & assassiné par un Fanatique : ses dernières paroles attestèrent son innocence, & le peu de jours que vécut Malek se passèrent sans gloire. Ispahan avoit été le théâtre de cette scène d'iniquité ; le Sultan se rendit à Bagdad, avec le projet de détrôner le Calife & de s'établir lui-même dans la capitale des Musulmans. Le foible successeur de Mahomet obtint un répit de dix jours ; & la mort frappa Malek avant l'expiration de ce terme. Ses Ambassadeurs à Constantinople avoient demandé pour lui la main d'une Princesse Romaine ; mais l'Empereur Grec éluda la proposition avec décence ; & la fille d'Alexis, dont le Prince

Turc avoit voulu faire sa femme, parle de ce mariage avec horreur (46). Le Calife Moctadi épousa la fille du Sultan, mais sous la condition de renoncer pour jamais à la société de ses femmes & de ses concubines.

Division de l'Empire des Seljukiens.

La grandeur & l'unité de l'Empire Turc disparurent avec Malek Shah. Son frère & ses quatre fils se disputèrent le trône, & après plusieurs guerres civiles, le traité qui réconcilia cent compétiteurs qui vivoient encore, sépara du reste de l'Empire la Dynastie persanne, la branche aînée & principale de la Maison de Seljuk. On donnoit le nom de *Kermyn*, de *Syrie* & de *Roum* aux trois branches cadettes : la première gouvernoit des domaines étendus, mais peu connus (47) sur les rives de l'Océan

(46) Anne Comnène, en parlant de cette royauté des Persans, dit, ακατης κακοδαιμονεστερον πενιας. Elle n'avoit que neuf ans à la fin du règne de Malek Shah (A. D. 1092), & lorsqu'elle dit qu'il fut assassiné, elle confond le Sultan avec le Visir (Alexias, l. 6, p. 177, 178).

(47) Ils sont si peu connus, qu'après toutes ses recherches, M. de Guignes s'est borné à copier (t. 1, p.

Indien (48) ; la seconde chassa les Princes Arabes d'Alep & de Damas ; & la troisième, qui nous intéresse ici, envahit les provinces romaines de l'Asie Mineure. La politique généreuse de Malek concourut à leur élévation ; il permettoit aux Princes de son sang, même à ceux qu'il avoit vaincus dans les batailles, de chercher de nouveaux royaumes dignes de leur ambition ; & il n'étoit pas fâché de se débarrasser ainsi des hommes ardens qui auroient pu troubler la tranquillité de son règne. En qualité de Chef suprême de sa famille & de sa Nation, le Sultan de la Perse maintenoit la soumission de ses frères & en exigeoit un tribut : les

---

244, t. 3, part. 1, p. 269, &c) l'Histoire ou plutôt la Liste des Seljukides de Kerman, qui se trouve dans la Bibliothèque Orientale. Cette Dynastie a disparu avant la fin du douzième siècle.

(48) Tavernier, le seul peut-être des Voyageurs qui soit allé à Kerman, ne vit dans la capitale qu'un grand village en ruines, situé à vingt-cinq journées d'Ispahan & à vingt-sept d'Ormus, au milieu d'une contrée fertile (Voyages en Turquie & en Perse, p. 107—110).

trônes de Kerman & de Nicée, d'Alep & de Damas; les Atabeks & les Emirs de la Syrie & de la Mésopotamie élevèrent leurs drapeaux à l'ombre de son sceptre (49), & les hordes des Turcomans couvrirent les plaines de la partie occidentale de l'Asie. L'union & la subordination qui s'affoiblirent à la mort de Malek, ne tardèrent pas à se dissoudre: l'indulgence de la Maison de Seljuk accorda des royaumes à ses esclaves, &, s'il faut employer ici le style oriental, une nuée de Princes s'éleva de la poussière de leurs pieds (50).

Un Prince du Sang royal, Cutulmish, fils d'Izrail, fils de Seljuk, étoit tombé

Conquête de l'Asie Mineure par les Turcs, A. D. 1074—1084.

(49) Il paroît, d'après le récit d'Anne Comnène, que les Turcs de l'Asie Mineure obéissoient au cachet & au *chiaus* du Grand-Sultan (Alexias, l. 6, p. 170), & qu'il retenoit dans sa Cour les deux fils de Soliman (p. 180).

(50) Petit de la Croix (Vie de Gengiscan, p. 161) cite cette expression d'après un Poëte, qui, selon toute apparence, étoit de la Nation Persane.

dans une bataille contre Alp Arslan ; & le Vainqueur humain avoit répandu une larme sur sa mort. Ses cinq fils, forts par le nombre de leurs adhérens, ambitieux & avides de vengeance, s'armèrent contre le fils d'Arslan. Les deux armées attendoient le signal, lorsque le Calife, oubliant l'étiquette qui lui défendoit de se montrer aux yeux du vulgaire, interposa sa médiation. » Au lieu de verser le sang » de vos frères, de vos frères par le sang » & la foi, réunissez vos forces & faites » une sainte guerre aux Grecs, les enne» mis de Dieu & de son Apôtre «. On profita de ses conseils ; le Sultan embrassa ses parens rebelles ; l'aîné de ceux-ci, le brave Soliman, accepta le drapeau royal ; il conquit & assura à ses descendans les provinces de l'Empire Romain, d'Arzerom à Constantinople, & aux régions inconnues de l'Occident (51). Il passa l'Eu-

(51) Dans le récit de la conquête de l'Asie Mineure, M. de Guignes n'a tiré aucun secours des Ecrivains Turcs ou Arabes, qui se contentent de donner une liste sté-

phrate avec ses quatre frères : bientôt on vit les tentes des Turcs, aux environs de Kutaieh en Phrygie, & sa cavalerie légère ravagea le pays jusqu'à l'Hellespont & à la mer Noire. Depuis la décadence de l'Empire, la péninsule de l'Asie Mineure avoit essuyé les incursions passagères des Persans & des Sarasins, mais les fruits d'une conquête durable étoient réservés au Sultan ; & des Turcs qui vouloient régner sur les ruines de leur Patrie, facilitèrent le passage de ses troupes. Depuis la captivité de Romanus, le fils d'Eudoxie, Prince sans vigueur, trembla six ans sous le poids de la couronne impériale, jusqu'à l'époque où une double rebellion fit perdre, dans le même mois, les provinces de l'Orient & de l'Occident.

---

rile des Seljukides de Roum. Les Grecs ne veulent pas dévoiler leur ignominie ; & on est réduit à profiter de quelques mots échappés à Scylitzes (p. 860—863), à Nicéphore Bryennius (p. 88—91, 92, &c. 103, 104), & à Anne Comnène (Alexias, p. 91, 92, &c. 168, &c.

Les deux Chefs qui se soulevèrent portoient le même nom de Nicéphore, mais le surnom de Bryennius distingua celui qui arbora en Europe l'étendard de la révolte, de celui qui l'arbora en Asie, & qu'on surnommoit Botoniates. Le Divan examina leurs raisons, ou plutôt leurs promesses, & après quelques incertitudes, Soliman se déclara en faveur de Botoniates, ouvrit un passage à ses troupes qui se rendirent d'Antioche à Nicée, & joignit la bannière du Croissant à celle de la Croix. Nicéphore Botoniates, parvenu au trône de Constantinople, donna une fête au Sultan dans le fauxbourg de Chrysopolis ou de Scutari; il reçut un corps de deux mille Turcs, & le nouvel Empereur dut à leur dextérité & à leur valeur la défaite & la captivité de Bryennius son rival. Mais il n'acheta cette partie de l'Europe qu'en sacrifiant l'Asie: Constantinople fut privée de la soumission & des revenus des provinces situées au delà du Bosphore

& de l'Hellespont ; & les Turcs ayant fortifié les passages des rivières & des montagnes, on ne pouvoit espérer ni leur retraite ni leur expulsion. Un autre compétiteur réclama l'appui du Sultan. Melissenus, revêtu d'une robe de pourpre, & ayant des brodequins rouges, suivoit le camp des Turcs ; les villes découragées se laissoient séduire par les manifestes d'un Prince Romain, qui les livroit aux Barbares immédiatement après. Un traité de paix que signa l'Empereur Alexis, confirma ces acquisitions : craignant Robert, il rechercha l'amitié de Soliman ; & ce n'est qu'après la mort de celui-ci qu'il porta la frontière orientale de l'Empire jusqu'à Nicomédie, c'est-à-dire, environ à soixante milles de Constantinople. Trebizonde seule, que la mer & les montagnes défendoient de toutes parts, gardoit à l'extrémité de l'Euxin l'ancien caractère d'une colonie grecque.

L'établissement des Turcs dans l'Ana- Le royaume Seljukien de Roum.

thie ou l'Asie Mineure, fut la plus grande perte qu'eussent essuyée l'Eglise & l'Empire depuis les premières conquêtes des Califes. La propagation de la Foi Musulmane valut à Soliman le nom de Gazi ou de Champion sacré, & son nouveau royaume des Romains ou de Roum enrichit les Tables de la Géographie orientale. Les Auteurs le prolongent de l'Euphrate à Constantinople, de la mer Noire aux confins de la Syrie ; ils y placent un grand nombre de mines d'argent & de fer, d'alun & de cuivre ; ils ajoutent qu'il produisoit du bled & du vin en abondance, & qu'on y trouvoit une quantité considérable de bétail & d'excellens chevaux (52). La richesse de la Lydie, les arts de la Grèce & les lumières du siècle d'Auguste n'existoient plus que dans des livres & dans des ruines,

(52) Telle est la description de Roum, par l'Haiton l'Arménien : le précis de cette Histoire écrite en tartare se trouve dans les recueils de Ramusio & de Bergeron. (Voyez Abulfeda, Géograph. Climat 17, p. 301—305).

également

également inconnus des Scythes, maîtres du pays. L'Anatolie offre encore de nos jours quelques villes riches & peuplées, mais sous l'Empire de Byzance elles étoient plus nombreuses, plus considérables & plus opulentes. Le Sultan établit sa résidence à Nicée, capitale de la Bithynie, qu'il eut soin de fortifier : le Siége du gouvernement de la Dynastie Seljukienne de Roum se trouvoit à cent milles de Constantinople; & l'on nioit & l'on insultoit la divinité de Jésus-Christ dans le même temple où le premier Concile général des Catholiques l'avoit déclarée un acte de Foi : on prêchoit dans les mosquées l'unité de Dieu & la mission de Mahomet; les écoles enseignoient la Langue arabe; les Cadhis jugeoient d'après la Loi du Koran; les mœurs & l'idiome des Turcs prévaloient dans les villes, & les camps des Turcs étoient répandus sur les plaines & les montagnes de l'Anatolie. Les Grecs Chrétiens obtinrent l'exercice de leur

Religion, à condition qu'ils payeroient un tribut, & qu'ils vivroient dans la servitude; mais on profana leurs églises; on insulta leurs Prêtres & leurs Evêques (53); ils se virent contraints de souffrir *& le triomphe des Musulmans & l'apostasie de leurs frères*; des milliers d'enfans furent circoncis, & des milliers de captifs furent dévoués au service ou aux plaisirs de leurs Maîtres (54). Après la perte de

---

(53) *Dicit eos quemdam abusione Sodomiticâ intervertisse Episcopum.* (Guibert, Abbat. Hist. Hierosol. l. 1, p. 468). Il est singulier que le même Peuple se soit permis de nos jours la même abomination. » Il n'est » point d'horreurs que ces Turcs n'ayent commises; & » semblables aux Soldats effrénés qui, dans le sac d'une » ville, non contens de disposer de tout à leur gré, » prétendent encore aux succès les moins désirables, » quelques Sipahis ont porté leurs attentats sur la per» sonne du vieux Rabbi de la Synagogue & celle de » l'Archevêque Grec «. (Mémoires du Baron de Tott, t. 2, p. 193).

(54) L'Empereur ou l'Abbé Guibert, décrit les scènes du camp des Turcs comme s'il y avoit été. *Matres correptæ in conspectu filiarum multipliciter repetitis diversorum coitibus vexabantur.* (Est-ce la bonne version)? *cum filiæ assistentes carmina præcinere saltando cogerentur. Mox eadem passio ad filias, &c.*

l'Asie, Antioche demeuroit fidèle à Jésus-Christ & à César; mais cette province solitaire ne pouvoit espérer le secours des Romains, & les forces mahométanes l'environnoient de tous côtés. Le désespoir de Philarète son Gouverneur se disposoit à sacrifier sa Religion & son devoir; mais son fils, qui voulut avoir le mérite de la trahison, se rendit en hâte au palais de Nicée, & proposa de remettre à Soliman cette province importante. L'ambitieux Sultan monta à cheval, & fit une marche de six cents milles en douze nuits, car il se reposoit durant le jour. Tels furent la célérité & le secret de l'entreprise, qu'Antioche n'eut pas le temps de se reconnoître, & les villes qui en dépendoient, jusqu'à Laodicée & aux confins d'Alep (55), suivirent l'exemple de la métropole. De Laodicée au Bos-

(55) Voyez des détails sur Antioche & la mort de Soliman, dans Anne Comnène (Alexias, l. 6, p. 168, 169), avec les notes de Ducange.

phore de Thrace, ou bras de Saint-George, les conquêtes de Soliman occupèrent un espace en longueur de trente journées de chemin, & en largeur de dix ou quinze entre les rochers de la Lycie & la mer Noire (56). L'ignorance des Turcs dans l'art de la navigation fut quelque temps favorable à l'Empereur; mais les captifs Grecs ayant construit deux cents vaisseaux pour leur Maître, Alexis trembla derrière les murs de sa capitale. Pour exciter la compassion des Latins, il répandit en Europe des lettres lamentables, qui peignoient le danger, la foiblesse & la richesse de la cité de Constantin (57).

---

(56) Guillaume de Tyr (l. 1, c. 9, 10, p. 635) donne les détails les plus authentiques & les plus déplorables sur les conquêtes des Turcs.

(57) Dans son Epître au Comte de Flandres, Alexis paroît avilir son caractère & sa dignité : cependant cette lettre est approuvée par Ducange (Not. ad Alexiad. p. 335, &c.), & paraphrasée par l'Abbé Guibert, Historien contemporain. Le texte grec n'existe plus, & chacun des Traducteurs & des Copistes a pu dire avec Guibert

La conquête la plus intéressante des Turcs Seljukiens fut celle de Jérusalem (58), qui ne tarda pas à devenir le théâtre des Nations. Omar avoit promis aux habitans, par une capitulation, de leur laisser leur Religion & leur propriété. Mais un Maître contre lequel on ne disputoit pas sans danger, interpréta les articles; & durant les quatre siècles du règne des Califes, Jérusalem fut exposée à bien des orages (59). Les Musulmans

Etat de Jérusalem; détails sur les pélerinages qu'on y faisoit.

(p. 475) *verbis vestita meis*, privilége d'une étendue indéfinie.

(58) Deux passages d'une grande étendue & originaux de Guillaume, Archevêque de Tyr (l. 1, c. 1—10, l. 18, c. 5, 6), le principal Auteur des *Gesta Dei per Francos*, contiennent les détails les plus sûrs touchant l'Histoire de Jérusalem, depuis Héraclius jusqu'aux Croisades. M. de Guignes a publié un savant Mémoire sur le commerce des François dans le Levant, avant les Croisades, &c. (Mém. de l'Académie des Inscriptions, t. 37, p. 467—500)

(59) *Secundum Dominorum dispositionem plerumque lucida plerumque nubila recepit intervalla, & ægrotantium more temporum præsentium gravabatur aut respirabat qualitate* (l. 1, c. 3, p. 630). Le latin de Guillaume de Tyr n'est point du tout méprisable : mais dans les quatre

s'emparèrent des trois quarts de la ville ; ils dirent que l'accroissement du nombre de leurs prosélytes & de leur population l'avoit exigé ; mais on réserva un quartier particulier au Patriarche, à son Clergé & à son troupeau ; les Chrétiens payèrent un tribut de deux pièces d'or par tête, & on leur abandonna le tombeau de Jésus-Christ & l'église de la Résurrection. La portion de ces Chrétiens la plus nombreuse & la plus digne d'égards ne demeuroit pas à Jérusalem ; la conquête des Arabes avoit excité plutôt que supprimé les pélerinages à la Terre Sainte, & la douleur & l'indignation donnoient une nouvelle force à l'enthousiasme qui avoit toujours produit ces voyages dangereux. Les Pélerins de l'Orient & de l'Occident arrivoient en foule au Saint Sépulcre & dans les églises des environs,

---

cent quatre-vingt-dix ans qu'il compte de la perte à la reprise de Jérusalem, il se trompe de trente années en plus.

ſur-tout à la fête de Pâques ; & les Grecs & les Latins, les Neſtoriens & les Jacobites, les Copthes & les Abyſſins, les Arméniens & les Géorgiens entretenoient les chapelles, le Clergé & les pauvres de leurs communions reſpectives. L'harmonie de toutes ces prières en Langues ſi diverſes, tant de peuplades raſſemblées dans le temple connu de leur Religion, auroient dû préſenter un ſpectacle d'édification & de paix ; mais la haine & la vengeance aigriſſoit le zèle des Sectes chrétiennes ; & ſur les lieux où le Meſſie avoit perdu le jour en pardonnant à ſes bourreaux, elles vouloient dominer & perſécuter leurs frères. Les Francs s'arogèrent la prééminence, d'après leur valeur & leur multitude ; & la grandeur de Charlemagne (60) protégea les Pélerins

(60) Voyez ſur les rapports de Charlemagne avec la Terre Sainte, Eginhard (de Vitâ Caroli Magni, c. 16, p. 79—82). Conſtantin Porphyrogenète (de Adminiſtratione Imperii, l. 2, c. 26, p. 80), & Pagi (Critica t. 3, A. D. 800, n°. 13, 14, 15).

de l'Eglise Latine, & les Catholiques de l'Orient. Les aumônes de ce dévot Empereur soulagèrent la pauvreté de Carthage, d'Alexandrie & de Jérusalem; & il fonda ou rétablit plusieurs monastères de la Palestine. Haroun Alrashid, le plus grand des Abassides, estimoit le génie & la puissance de Charlemagne; des dons & des ambassades qu'ils s'envoyèrent souvent, cimentèrent leurs liaisons d'amitié, & le Calife, sans abandonner le véritable pouvoir, offrit à l'Empereur les clefs du Saint Sépulcre & peut-être de la ville de Jérusalem. Au déclin de la monarchie carlovingienne, la République d'Amalphi fut utile au commerce & à la Religion des Européens en Orient; ses navires portèrent les Pélerins sur les côtes de l'Egypte & de la Palestine, & à l'aide de ses cargaisons elle obtint la faveur & l'alliance des Califes Fatimites (61): on établit

(61) Le Calife accorda des priviléges *Amalphitanis viris amicis & utilium introductoribus* (Gesta Dei, p. 934).

ſur le Calvaire une foire annuelle, & les Négocians d'Italie fondèrent le couvent & l'hôpital de Saint-Jean de Jéruſalem, berceau de l'Ordre monaſtique & militaire, qui depuis a donné des Loix à l'iſle de Rhodes, & qui règne aujourd'hui à Malte. Si les Pélerins de l'Egliſe chrétienne s'étoient contentés de révérer le tombeau d'un Prophète, les diſciples de Mahomet, loin de ſe plaindre d'une pareille dévotion, l'auroient imitée; mais ces rigides *Unitaires* furent révoltés d'un culte qui comprend la naiſſance, la mort & la réſurrection d'un Dieu; ils flétrirent du nom d'idoles les images des Catholiques, & les Moſlems ſourirent avec indignation (62) de la flamme miracu-

---

Le commerce de Veniſe en Egypte & dans la Paleſtine ne ſçauroit produire un titre auſſi ancien, à moins qu'on n'adopte la ridicule traduction d'un François, qui prenoit les deux factions du Cirque (*Veneti & Praſini*) pour les Vénitiens & les Pariſiens.

(62) Une Chronique arabe de Jéruſalem (apud Aſſeman, Bibliot. Orient. t. 1, p. 628, t. 4, p. 368) at-

leuse qui se montroit la veille de Pâques dans le Saint Sépulcre (63) : les Croisés Latins se laissèrent séduire par cette pieuse supercherie inventée au neuvième siècle (64) ; & les Prêtres des communions grecques, arméniennes & copthes (65), qui, pour leur intérêt & celui de leurs Tyrans, en imposent à la crédulité des Spectateurs (66), la renouvellent chaque

teste l'incrédulité du Calife & de l'Historien ; Cantacuzènes toutefois ose appeler aux Musulmans eux-mêmes pour la vérité de ce miracle perpétuel.

(63) Le savant Mosheim a discuté séparément ce prétendu miracle dans ses Dissertations sur l'Histoire Ecclésiastique (t. 2, p. 214—306), *de Lumine Sancti Sepulchri.*

(64) Guillaume de Malmsbury (l. 4, c. 2, p. 209) cite l'Itinéraire du Moine Bernard, témoin oculaire qui se rendit à Jérusalem A. D. 870. Un autre Pélerin confirma le miracle quelques années après ; & Mosheim dit que les François inventèrent cette supercherie peu de temps après la mort de Charlemagne.

(65) Nos Voyageurs, Sandys (p. 134), Thevenot (p. 621—627), Maundrell (p. 94, 95), &c. décrivent cette farce extravagante. Les Catholiques ne peuvent déterminer l'époque où le miracle a fini, ni celle où il a commencé.

(66) Les Orientaux eux-mêmes conviennent de la

année. Dans tous les ſiècles, l'intérêt a fortifié le principe de la tolérance, & les dépenſes & le tribut d'un ſi grand nombre d'étrangers, augmentoient annuellement le revenu du Prince & de ſon Emir.

La révolution qui fit paſſer le ſceptre des Abaſſides aux Fatimites, fut plus avantageuſe que nuiſible à la Terre Sainte: un Souverain qui réſidoit en Egypte ſentoit bien mieux l'importance du commerce des Chrétiens, & les Emirs de la Paleſtine ſe trouvoient moins éloignés de la juſtice & de la puiſſance du trône. Mais le troiſième de ces Califes Fatimites fut le fameux Hakem (67), jeune frené-

Sous les Califes Fatimites, A. D. 969 — 1076.

fraude, & ils la juſtifient par la néceſſité & des vues d'édification (Mémoires du Chevalier d'Arvieux, t. 2, p. 140; Joſeph Abudacni, Hiſt. Copt. c. 20), mais je n'eſſayerai pas d'expliquer avec Mosheim comment on faiſoit ce prétendu miracle. Nos Voyageurs ſe ſont trompés en voulant expliquer la liquéfaction de Saint Janvier.

(67) Voyez d'Herbelot (Bibliot. Orientale, p. 411), Renaudot (Hiſt. Patriarch. Alex. p. 390 — 397, 400,

tique, qui, d'après son impiété & son rang de despote, ne craignoit ni Dieu ni les humains, & dont le règne n'offrit que des vices & des extravagances. Sans égards pour les usages de l'Egypte les plus anciens, il assujettit les femmes à une prison absolue : cette gêne excita les clameurs des deux sexes ; leurs cris provoquèrent sa fureur ; il livra aux flammes une partie du vieux Caire, & les Gardes & les Citoyens se livrèrent un combat meurtrier qui dura plusieurs jours. Le Calife se montra d'abord un zélé Musulman ; il fonda ou enrichit des mosquées & des colléges ; il fit transcrire en lettres d'or douze cent quatre-vingt-dix exemplaires du Koran, & il ordonna d'arracher toutes les vignes de la Haute-Egypte. Mais sa vanité sa flatta bientôt de l'espoir d'établir une nouvelle Religion ; la ré-

401), Elmacin (Hist. Saracen. p. 321—323), & Marei, (p. 384—386) Historien d'Egypte, traduit en Allemand par Reisk, d'après l'Arabe qu'un de mes amis m'a interprété verbalement.

putation d'un Prophète ne lui suffisoit pas, & il se qualifioit d'image visible du Très-Haut, qui, après neuf apparitions sur la terre, se montroit enfin dans sa personne royale. Chacun s'agenouilloit au nom de Hakem, le Souverain des vivans & des morts : on pratiquoit son nouveau culte près d'une montagne du Caire; seize mille personnes avoient signé sa profession de foi, & aujourd'hui même une peuplade libre & guerrière, les Druses du mont Liban, paroissent convaincus que ce Tyran insensé étoit un Dieu (68). En qualité de Dieu, Hakem détestoit les Juifs & les Chrétiens qui servoient

---

(68) La Religion des Druses est cachée par leur ignorance & leur hypocrisie. Des personnages d'élite qui mènent une vie contemplative, ont le secret de leur doctrine; & les Druses des classes ordinaires les plus indifférens des hommes, se rapprochent quelquefois du culte des Mahométans & des Chrétiens de leur voisinage. Le peu qu'on sait, ou le peu qu'il faut savoir sur cette peuplade, se trouve dans Niebuhr, Auteur qui a examiné avec soin les pays qu'il a parcourus. (Voyages, t. 2, p. 354—357), & le second volume du Voyage récent & instructif de M. de Volney.

ſes rivaux ; mais il ménageoit la Loi de Mahomet par un reſte de prévention ou de prudence. Les perſécutions cruelles qu'il ſe permit en Egypte & dans la Paleſtine, firent quelques martyrs & un grand nombre d'apoſtats ; il mépriſoit également les droits communs & les priviléges particuliers des Sectaires, & il défendit aux étrangers & aux habitans de Jéruſalem de viſiter le tombeau de Jéſus-Chriſt. Le temple du Monde chrétien, l'égliſe de la Réſurrection, fut détruit juſque dans ſes fondemens ; ce prodige lumineux qu'on voyoit à la fête de Pâques diſparut, & on fit de grands travaux, afin de bouleverſer cette caverne d'un rocher qui, à proprement parler, forme le Saint Sépulcre. Les Nations de l'Europe furent ſaiſies d'étonnement & de douleur à la nouvelle de ce ſacrilége ; mais au lieu de s'armer pour la défenſe de la Terre Sainte, elles ſe contentèrent de brûler ou de bannir les Juifs qui paſſoient pour être les inſtiga-

Sacrilége de Hakem, A. D. 1009.

teurs ſecrets de l'Empire muſulman (69). L'inconſtance & le repentir de Hakem allégea en quèlque ſorte les malheurs de Jéruſalem, & le Tyran venoit de ſigner la reſtitution des égliſes, lorſqu'il fut aſſaſſiné par les émiſſaires de ſa ſœur. Les Califes ſes ſucceſſeurs reprirent les maximes de la Religion & de Mahomet, & leur politique ſe montra plus éclairée; on rendit aux Chrétiens l'exercice de leur culte; le Saint Sépulcre ſe releva du milieu de ſes ruines, avec les ſecours de l'Empereur de Conſtantinople, & les Pélerins y retournèrent avec l'empreſſement qui eſt la ſuite ordinaire des privations (70). Le voyage de Paleſtine par

(69) Voyez Glaber. l. 3, c. 7, & les Annales de Baronius & de Pagi, A. D. 1009.

(70) *Per idem tempus ex univerſo orbe tam innumerabilis multitudo cœpit confluere ad* Sepulchrum *Salvatoris Hieroſolimis, quantum nullus hominum prius ſperare poterat. Ordo inferioris Plebis .... mediocres ..... Reges & Comites .... Præſules .... mulieres multæ Nobiles cum pauperioribus .... Pluribus enim erat mentis deſiderium mori priuſquam ad propria reverterentur.* (Glaber. l. 4, c. 6. Bouquet, Hiſtorien de France, t. 10, p. 50).

mer exposoit souvent à des dangers, & il étoit peu commode ; mais la conversion de la Hongrie ouvrit une route sûre entre l'Allemagne & la Grèce. La charité de Saint Etienne, l'Apôtre de son royaume, secouroit & dirigeoit les Pélerins (71) qui, de Belgrade à Antioche, traversoient un Empire chrétien de quinze cents milles d'étendue. Les François n'avoient jamais eu plus d'ardeur pour les pélerinages, & les chemins étoient couverts de personnes de tous les sexes & de tous les rangs, qui ne mettoient de prix à la vie que jusqu'au moment où elles baiseroient le tombeau de leur Rédempteur. Les Princes & les Prélats abandonnoient le soin de leurs domaines, & le nombre de ces pieuses caravanes annonçoit les armées de Croisés qui débarquèrent le siècle suivant dans la Palestine.

Le nombre des Pélerins augmente, A. D. 1024, &c.

---

(71) Glaber. l. 3, c. 1, Kartona (Hist. critic. Regum Hungariæ, t. 1, p. 304—311) examinent si Saint Etienne fonda un monastère à Jérusalem.

Trente

Trente ans avant la première Croisade, l'Archevêque de Mayence, les Evêques d'Utrecht, de Banberg & de Ratisbonne, partirent des rives du Rhin pour se rendre à Jérusalem avec une suite de sept mille personnes. L'Empereur les reçut à Constantinople d'une manière hospitalière; mais comme leur cortége étaloit soigneusement ses richesses, ils furent attaqués par les farouches Arabes; ils se servirent de leurs armes avec une espèce de scrupule; ils soutinrent un siége dans le village de Capernaum, & ne durent leur délivrance qu'à l'Emir Fatimite qui leur vendit sa protection. Après avoir visité les saints lieux, ils s'embarquèrent pour l'Italie; mais des sept mille personnes qui formoient leur suite, deux mille seulement revirent leur patrie. Ingulphe, Secrétaire de Guillaume le Conquérant, avoit fait ce pélerinage : une troupe de trente Cavaliers robustes & bien équipés, dont il faisoit partie, avoit quitté la Normandie pour aller dans la Palestine, &

à leur retour ils ne formoient plus que vingt miſérables Pélerins qui marchoient à pied, la beſace ſur le dos (72).

Conquête de Jéruſalem par les Turcs, A. D. 1076—1096.

Après la défaite des Romains, les Turcs troublèrent la tranquillité des Califes Fatimites (73). Atſiz le Carizmien, un des Lieutenans de Malek Shah, entra dans la Syrie à la tête d'une puiſſante armée, & réduiſit Damas par le glaive & la famine. Hems & les autres villes de la province reconnurent le Calife de Bagdad & le Sultan de la Perſe; & l'Emir victorieux s'avança juſqu'aux bords du Nil ſans éprouver de réſiſtance : le Fatimite ſe diſpoſoit à ſe réfugier au centre de l'Afrique; mais les Nègres de ſa garde & les habitans du Caire firent une

(72) Baronius (A. D. 1064, nº. 43—56) a copié la plus grande partie du récit d'Ingulphe, de Marianus & de Lambertus.

(73) Voyez Elmacin (Hiſt. Saracen., p. 349, 350), & Abulpharage (Dynaſt. p. 237, verſ. Pocock). M. de Guignes, (Hiſt. des Huns, t. 3, part. 1, p. 215, 216) ajoute les témoignages ou plutôt les noms d'Abulfeda & de Novairi.

ſortie déſeſpérée, & chaſsèrent les Turcs des frontières de l'Egypte. Atſiz ſe permit durant ſa retraite des meurtres & des pillages ſans nombre; il fit égorger le Juge & les Notaires de Jéruſalem, qu'il avoit invités dans ſon camp, & cette exécution fut ſuivie du maſſacre de trois mille Citoyens. Il ne tarda pas à voir ſa cruauté ou ſa défaite punie par le Sultan Toucush, frère de Malek Shah, qui, avec un titre plus élevé & des forces plus redoutables, donna des loix à la Syrie & à la Paleſtine. La maiſon de Seljuk régna à Jéruſalem environ vingt ans (74); mais

(74) Depuis l'expédition d'Iſar Atſiz (A. D. 469, A. D. 1076), juſqu'à l'expulſion des Ortokides (A. D. 1096). Au reſte, Guillaume de Tyr (l. 1, c. 6, p. 633) aſſure que Jéruſalem fut trente-huit ans au pouvoir des Turcs; & une Chronique arabe citée par Pagi (t. 4, p. 202), ſuppoſe qu'un Général Carizmien la ſoumit au Caliſe de Bagdad, A. H. 463, A. D. 1070. Des époques ſi avancées s'accordent mal avec l'Hiſtoire générale de l'Aſie, & je ſuis ſûr que, A. D. 1064, le *regnum Babylonicum* (du Caire) ſubſiſtoit encore dans la Paleſtine (Baronius, A. D. 1064, n°. 56).

le commandement héréditaire de la sainte Cité & de son district, fut abandonné à l'Emir Ortok, Chef d'une Tribu de Turcomans, & les enfans de celui-ci formèrent, après leur expulsion de la Palestine, deux Dynasties sur les frontières de l'Arménie & de l'Assyrie (75). Les Chrétiens de l'Orient & les Pélerins de l'Eglise latine déplorèrent une révolution qui, au lieu de l'administration régulière & de l'ancienne alliance des Califes, les mettoit sous le joug de fer des étrangers du Nord (76). La Cour & l'armée du Sultan offroient à quelques égards les arts & les mœurs de la Perse, mais le gros des Turcs, & particulièrement les Tribus pastorales, conservoient la férocité des peuplades du désert. Des hosti-

(75) De Guignes, Hist. des Huns, t. 1, p. 249—252.

(76) Willelm. Tyr. (l. 1, c. 8, p. 634), qui se permet les plus grandes exagérations sur les maux que souffroient les Chrétiens. Les Turcs exigeoient un *aureus* de chaque Pélerin. Le caphar des Francs est aujourd'hui de quatorze dollars, & l'Europe ne se plaint pas de cette taxe volontaire.

lités étrangères & domestiques troublèrent les contrées occidentales de l'Asie, de Nicée à Jérusalem; & ni le caractère ni les dispositions des Pasteurs de la Palestine, qui exerçoient une autorité précaire sur une frontière mal-intentionnée, ne leur permettoient d'attendre les tardifs avantages de la liberté du commerce & de la liberté de Religion. Les Pélerins qui arrivoient aux portes de Jérusalem, après avoir couru des dangers sans nombre, devenoient les victimes du brigandage des individus ou de la tyrannie de l'Administration, & ils mouroient souvent de faim & de maladie, sans avoir la consolation de saluer le Saint Sépulcre. Les Turcomans, d'après leur barbarie naturelle, ou d'après un esprit de fanatisme qu'ils venoient de contracter, insultoient les Prêtres de toutes les Sectes : le Patriarche fut traîné par les cheveux & jeté dans un cachot : les Musulmans espéroient que son troupeau s'empresseroit d'offrir une rançon considérable, & leur

grossièreté sauvage troubla souvent les cérémonies de l'église de la Résurrection. Ces détails racontés d'une manière pathétique, excitèrent des millions de Chrétiens à marcher, sous l'étendard de la Croix, à la délivrance de la Terre Sainte; & cependant combien tous ces maux accumulés étoient au dessous de l'action sacrilége de Hakem, que les Chrétiens de l'Eglise latine avoient endurée si patiemment! De moindres vexations enflammèrent le caractère plus irascible de leurs descendans. Un esprit de chevalerie religieuse & de soumission à l'Empire universel du Pape, régnoit alors : on irrita un nerf d'une grande délicatesse, &, si j'ose hasarder cette phrase, le cœur de l'Europe éprouva la sensation.



CHAPITRE LVIII (*).

Origine de la première Croiſade, & nombre des Croiſés. Caractere des Princes Latins. Leur marche à Conſtantinople. Politique d'Alexis, Empereur Grec. Conquête de Nice, d'Antioche & de Jéruſalem par les Francs. Délivrance du Saint Sépulcre. Godefroi de Bouillon, premier Roi de Jéruſalem. Inſtitution du royaume François ou Latin.

Première Croiſade, A. D. 1095 — 1099. Pierre l'Hermite.

ENVIRON vingt ans après que les Turcs ſe furent emparés de Jéruſalem, un Hermite nommé Pierre, né à Amiens en Picardie (1), viſita le Saint Sépulcre. Ce

(*) Ici recommence la traduction de Cantwel, & finit celle de Deſmeunier, Traducteur du Voyage de Sicile de Brydone. — *Note de Boulard.*

(1) L'origine du nom de *Picards*, & conſéquemment de *Picardie*, eſt aſſez plaiſante. Elle ne remonte guère qu'à A. D. 1200. Ce fut d'abord un bon mot académique, une épithète qu'on appliqua à l'humeur querelleuſe des Etudians de l'Univerſité de Paris, qui venoient des frontières de la France ou de la Flandre (Valeſii Noti-

qu'il vit souffrir aux Chrétiens, ce qu'il souffrit lui-même excita son ressentiment & enflamma son enthousiasme; mêlant ses larmes à celles du Patriarche, il lui demanda si on ne pouvoit plus espérer aucun secours des Empereurs de l'Orient. Le Patriarche lui peignit les vices & la foiblesse du successeur de Constantin: » J'armerai pour vous, lui dit Pierre, toutes » les Nations guerrières de l'Europe « ; & ces Nations furent dociles à la voix de l'Hermite. Le Patriarche, à qui il inspira peut-être une partie de son enthousiasme & de sa confiance, lui remit, à son départ, des lettres dans lesquelles il approuvoit la mission de Pierre, & peignoit d'une manière touchante la souffrance des Chrétiens. A peine l'Hermite avoit pris terre à Barri, qu'il courut sans perdre un instant se jeter aux pieds du Pontife Romain. La petite taille de Pierre & son

---

tia Galliarum, p. 447; Longuerue, Description de la France, p. 54).

maintien ignoble n'étoient pas propres à en impofer; mais il avoit l'œil vif & perçant, & poffédoit cette véhémence d'élocution qui entraîne prefque toujours la perfuafion (2). Né d'une famille noble, il fervit d'abord fous les Comtes de Boulogne, les Héros de la première Croifade; mais fe dégoûtant bientôt des armes, du Monde & de fa femme, qui n'étoit, dit-on, ni jeune ni jolie, il fe retira dans un couvent, & peu de temps après dans un hermitage. La pénitence auftère qu'il s'impofoit dans cette folitude, affoiblit fon corps & échauffa fon imagination. Tout ce qu'il défiroit lui paroiffoit facile; & dès que fon imagination étoit frappée d'un objet, des fonges & des révélations lui

---

(2) Guillaume de Tyr (l. 1, c. 11, p. 637, 638) repréfente ainfi l'Hermite : *Pufillus, perfonna contemptibilis, vivacis ingenii, & oculum habens perfpicacem gratumque, & fponte fluens ei non deerat eloquium.* Voyez Albert Aquenfis, p. 185, Guibert, p. 482, Anna Comnena in Alexiad. l. x., p. 284, &c. & les Notes de Ducange, p. 349.

en présentoient la réalité. Pierre l'Hermite revint de Jérusalem complétement fanatique, mais il excelloit dans la folie populaire de ce temps. Le Pape Urbain II le reçut comme un Prophète, applaudit son dessein, promit de l'appuyer dans un Concile général, & le pressa d'annoncer la délivrance de la Terre Sainte. Encouragé par l'approbation du Pontife, le zélé Missionnaire traversa les provinces d'Italie & de France avec autant de succès que de rapidité. Il observoit rigoureusement la diète la plus sévère & distribuoit libéralement les aumônes qu'il recevoit, sans en rien réserver. La tête chauve & les pieds nus, enveloppé d'une robe grossière, Pierre portoit & présentoit aux passans un pesant Crucifix; la foule qui l'écoutoit respectoit jusqu'à l'âne sur lequel l'Hermite étoit monté; il prêchoit dans les églises, dans les rues & sur les grands chemins, & se présentoit avec une assurance égale dans la cabane du pauvre & dans le palais du Souverain.

Sa voix véhémente entraînoit rapidement le Peuple, & tout étoit Peuple alors: Pierre les appeloit dévotement aux armes & au repentir. Lorſqu'il peignoit les ſouffrances des habitans & des Pélerins de la Paleſtine, la compaſſion paſſoit dans tous les cœurs; & elle ſe changeoit en indignation quand il ſommoit les Guerriers du ſiècle de défendre leurs frères & de délivrer leur Sauveur. Compenſant le défaut d'art & d'éloquence par des ſoupirs, des larmes & des élans de ferveur, Pierre ſuppléoit auſſi à la foibleſſe de ſes argumens en appelant ſans ceſſe au Chriſt, à la Vierge ſa mère, aux Saints & à tous les Anges du Paradis, avec leſquels il avoit, diſoit-il, fréquemment & familièrement converſé. Les plus célèbres Orateurs de la Grèce auroient pu porter envie aux prompts ſuccès de ſon éloquence; le fanatiſme qui l'enflammoit ſe communiqua rapidement, & la Chrétienté attendit avec impatience le Concile & les Décrets du Souverain Pontife.

Urbain II dans le Concile de Placentia ou Plaisance, A. D. 1095. Mars.

Le courageux Grégoire VII avoit formé le projet d'armer l'Europe contre l'Asie; ses Epîtres peignent encore l'ardeur de son zèle & de son ambition. Des deux côtés des Alpes, cinquante mille Catholiques s'étoient enrôlés sous les drapeaux de Saint Pierre (3); & son dessein de marcher à leur tête contre les Sectaires impies de Mahomet, a été révélé par son successeur. Mais le reproche ou la gloire d'exécuter cette entreprise, sans cependant hasarder sa personne sacrée, étoit réservé à Urbain II (4), le plus fidèle des disciples de Grégoire. Urbain entreprit la conquête de l'Orient, tandis que Guibert de Ravennes possédoit une grande partie de Rome & lui disputoit le titre

(3) *Ultra quinquaginta millia, si me possunt in expeditione pro Duce & Pontifice habere, armatâ manû volunt in inimicos Dei insurgere & ad sepulchrum Domini ipso ducente pervenire* (Gregor. VII, Epist. II, 31, tom. XII, p. 322. Concil.).

(4) Voyez les Originaux de la Vie d'Urbain II, par Pandolphe Pisan, & par Bernard Guido, dans Muratori, Rer. Ital. Script. tom. III, part. I, p. 352, 353.

de Pape & les honneurs du Pontificat. Il voulut réunir les puissances de l'Occident dans une circonstance où les Princes étoient séparés de l'Eglise, & les Peuples de leurs Princes, par l'excommunication que ses prédécesseurs & lui-même avoient fulminée contre l'Empereur & contre le Roi de France. Philippe premier de France supporta patiemment des censures légitimes de ses vices & de son mariage adultère. Henri IV d'Allemagne défendoit le droit d'investitures, & la prérogative de confirmer les élections des Evêques en leur donnant la crosse & l'anneau. Mais en Italie, la Comtesse Mathilde & la révolte des Saxons écrasèrent le parti de l'Empereur. Cette longue querelle étoit devenue plus dangereuse par la révolte de son fils Conrad & l'ignominie de son épouse (5), qui révéla dans

---

(5) Elle est connue sous les noms de Praxes, Eupræcia, Eufrasia & Adelais; elle étoit fille d'un Prince Russe, & veuve d'un Margrave de Brandebourg. Struv. Corpus Hist. Germanicæ, p. 340.

les Conciles de Constance & de Placentia les nombreuses prostitutions auxquelles son mari avoit eu la bassesse & l'inhumanité de l'exposer (6). L'opinion générale étoit si favorable à la cause d'Urbain, que le Concile de Placentia (7) fut composé de deux cents Evêques d'Italie, de

---

(6) *Henricus odio eam cœpit habere : ideo incarceravit eam, & concessit ut plerique vim ei inferrent ; immo filium hortans ut eam subagitaret* (Dodechin, Continuat. Marian. Scot. apud Baron. A. D. 1093, n°. 4) ; & dans le Synode de Constance, Berthold s'exprime ainsi : *Rerum inspector : quæ se tantas & tam inauditas fornicationum spurcitias, & a tantis passam fuisse conquesta est, &c.* & ensuite : *At Placentia : satis misericorditer suscepit, eo quòd ipsam tantas spurcitias non tam commisisse quam invitam pertulisse pro certo cognoverit Papa cum sanctâ Synodo.* Apud Baron. A. D. 1093, n°. 4, n°. 1094, n°. 3. Un tel sujet convenoit peu à la décision infaillible d'un Concile. Ces abominations n'y auroient pas sans doute été admises, si elles n'avoient pas servi à motiver le refus de l'investiture par la mitre & l'anneau. Il paroît que cette malheureuse Princesse eut la foiblesse de révéler, par complaisance pour les Prélats, des anecdotes scandaleuses, également honteuses pour elle & pour son mari.

(7) Voyez le Récit & les Actes du Synode de Placentia, Concil. tom. 12, p. 821, &c.

France, de Bourgogne, de Souabe & de Bavière. Quatre mille Eccléſiaſtiques & trente mille Laïques ſe rendirent à cette aſſemblée; & comme la plus ſpacieuſe cathédrale n'auroit pas ſuffi pour les contenir, les ſéances ſe tinrent durant ſept jours dans une plaine voiſine de la ville. Les Ambaſſadeurs d'Alexis Comnène, Empereur Grec, y exposèrent les malheurs de leur Souverain & le danger de Conſtantinople, qui n'étoit plus ſéparée que par un bras de mer étroit des Turcs, les ennemis implacables de tout ce qui portoit le nom de Chrétiens. Ils flattèrent adroitement la vanité des Princes Latins, & leur repréſentèrent que la prudence & la Religion les invitoient à repouſſer les Barbares ſur les confins de l'Aſie avant qu'ils s'avançaſſent dans le cœur de l'Europe. Au récit de la triſte & périlleuſe ſituation des Chrétiens de l'Orient, toute l'aſſemblée fondit en larmes; une partie des Guerriers déclara qu'elle étoit prête à marcher, & les Envoyés d'Alexis em-

portèrent en partant l'assurance d'un secours prompt & formidable. On résolut de délivrer Constantinople en allant restaurer Jérusalem; mais le prudent Urbain en remit la décision finale à un second Synode qu'il proposa d'assembler dans une ville de France durant l'automne de la même année. Ce court délai tendoit à augmenter l'enthousiasme; & d'ailleurs le Pontife fondoit son plus ferme espoir sur une Nation de Soldats (8), fière de la supériorité de son nom, & ambitieuse d'imiter leur Héros Charlemagne (9), à qui

(8) Guibert, né en France, fait lui-même l'éloge de la valeur & de la piété de sa Nation, qui prêcha la Croisade, & en donna l'exemple : *Gens nobilis, prudens, bellicosa, dapsilis & nitida....Quos enim Britones*, Anglos, *Ligures, si bonis eos moribus videamus, non illico* Francos *homines appellemus?* (p. 478). Il assure cependant que la vivacité des François dégénère en pétulance avec les étrangers (p. 483, & en vaines rodomontades (p. 502).

(9) *Per viam quam jamdudum Carolus Magnus mirificus Rex Francorum aptari fecit usque* C. P. (Gesta Francorum, p. 1, Robert. Monach. Hist. Hierof. l. 1, p. 33, &c.).

Turpin

Turpin (10) attribue dans son Roman la conquête de Jérusalem & de la Terre sainte. Un motif d'affection ou de vanité détermina peut-être le choix d'Urbain, anciennement Moine de Cluni, & né à Châtillon sur Marne dans la province de Champagne; il étoit le premier François qui eût occupé le trône pontifical : sa piété ne le rendoit peut-être point insensible au plaisir d'illustrer sa famille & son pays, & de paroître avec éclat devant les témoins de son obscurité.

On sera peut-être étonné que le Pontife Romain ait entrepris d'élever chez Concile de Clermont, A. D. 1095. Novembre.

(10) Jean Tilpin ou Turpin fut Archevêque de Reims, A. D. 773. Postérieurement à l'année 1000, un Moine des frontières de France & d'Espagne composa ce Roman au nom du Prélat; & telle étoit alors l'opinion du mérite ecclésiastique, qu'il ne craint pas de se peindre lui-même comme un Prélat qui aime le vin & les combats. Cependant le Pape Caliste II (A. D. 1122) reconnut ce livre apocryphe pour authentique; & l'Abbé Suger l'a cité respectueusement dans les grandes Chroniques de St.-Denis (Fabric. Bibliot. Latin. medii Ævi, edit. Mansi, t. IV, p. 161).

les François le Tribunal d'où il avoit osé anathématiser leur Souverain; mais la surprise cessera dès qu'on se sera fait une juste idée d'un Roi de France du douzième siècle (11). Philippe I étoit petit-fils de Hugue Capet, le Fondateur de la famille régnante, qui, dans le déclin de la postérité de Charlemagne, avoit ajouté le titre de Roi à ses Etats héréditaires de Paris & d'Orléans. Sa puissance ne s'étendoit pas plus loin; dans tout le reste de la France, Hugue & ses premiers descendans n'étoient que les Seigneurs suzerains d'environ soixante Ducs ou Comtes héréditaires & indépendans (12), &

(11) Voyez l'Etat de la France par le Comte de Boulainvilliers, t. 1, p. 180—182, & le second volume des Observations sur l'Histoire de France, par l'Abbé de Mabli.

(12) Dans les provinces du sud de la Loire, les premiers Capétiens jouissoient à peine de la suprématie féodale. De tous côtés la Normandie, la Bretagne, l'Aquitaine, la Bourgogne, la Lorraine & la Flandre resserroient les limites de la France proprement dite. Voyez Adrian. Vales. Notitia Galliarum.

aussi peu soumis aux Loix qu'au Monarque qu'ils bravoient impunément, & punis à leur tour par l'indocilité de la Noblesse inférieure qui imitoit leur exemple. A Clermont, dans les terres du Comte d'Auvergne (13), le Pape ne craignoit point le ressentiment de Philippe; & le Concile qu'il y assembla ne fut ni moins nombreux ni moins respectable que celui de Placentia (14). Outre sa Cour & les Cardinaux Romains, treize Archevêques & deux cent vingt-cinq Evêques s'y rendirent; on y comptoit quatre cents Prélats mitrés; les Saints & les Docteurs les plus renommés du siècle vinrent éclairer les Pères de l'Eglise,

(13) Ces Comtes, issus d'une branche cadette des Ducs d'Aquitaine, furent à la fin dépouillés de la plus grande partie de leurs domaines par Philippe Auguste. Les Evêques de Clermont devinrent Princes de la ville. Mélanges d'une grande Bibliothèque, tom. XXXVI, p. 288, &c.

(14) Voyez les Actes du Concile de Clermont. Concil. tom. XII, p. 829, &c.

& les aider de leurs conseils; une foule de Seigneurs puissans & de vaillans Chevaliers accourut de tous les royaumes voisins au Concile (15), & en attendit impatiemment les décrets. Telle étoit l'ardeur du zèle & de la curiosité, que des milliers d'étrangers ne trouvant plus à se loger dans la ville, campèrent dans la plaine au milieu du mois de Novembre. Huit jours de séances produisirent quelques Canons utiles pour la réforme des mœurs. On prononça une censure sévère contre la licence de la guerre entre particuliers; on confirma la trève de Dieu (16) ou la suspension

---

(15) *Confluxerunt ad Concilium e multis regionibus, viri potentes & honorati, innumeri quamvis cingulo Laicalis militiæ superbi* (Baldric, témoin oculaire, p. 86—88; Robert, Mon. p. 31, 32; Guill. de Tyr, I, 14, 15, p. 639—641; Guibert, p. 478—480; Fulcher. Carnot. p. 382).

(16) La trève de Dieu (Treva, ou Treuga Dei) fut d'abord inventée en Aquitaine, A. D. 1032, blâmée par quelques Evêques, comme une occasion de parjure, & rejetée par les Normands, comme contraire à leurs

de toute hostilité durant quatre jours de la semaine. L'Eglise se déclara la protectrice des Prêtres & des femmes qu'elle prit sous sa sauve-garde, & cette protection s'étendit durant trois ans aux Laboureurs & aux Marchands, victimes impuissantes des vexations militaires. Mais la Loi la plus respectable ne parvient pas à changer en un instant le caractère d'une génération; & l'intention qu'avoit Urbain d'allumer une guerre générale depuis l'Océan atlantique jusqu'à l'Euphrate, diminue le mérite des efforts qu'il fit pour appaiser les querelles des particuliers. Depuis la tenue du Synode de Placentia, le bruit de ce grand projet s'étoit répandu chez toutes les Nations. Après leur retour, les Ecclésiastiques prêchèrent dans tous les Diocèses le mérite & la gloire des libérateurs futurs de la Terre Sainte; & lorsque le Pontife monta

privilèges. (Voyez Ducange, Gloss. Latin. tom. VI, p. 682 — 685).

ſur ſon Tribunal dans le marché de Clermont, ſes Auditeurs, préparés d'avance par le Clergé, lui donnèrent à peine le temps de déployer ſon éloquence. Ses argumens étoient clairs, ſon exhortation véhémente, & le ſuccès immanquable. Des milliers de voix, qui n'en formoient qu'une, interrompirent l'Orateur & s'écrièrent enſemble, » Dieu le veut, Dieu » le veut ainſi (17) «. » Dieu le veut » très-certainement, leur répliqua le pieux Urbain, » que ce ſoit là » dorénavant votre cri de guerre, c'eſt » le Saint-Eſprit qui vous l'a dicté; il

(17) *Deus vult, Deus vult!* étoit l'acclamation du Clergé qui entendoit le latin (Robert. Mon. l. I, p. 32). Les Laïques qui parloient le patois Limoſin, la corrompoient & crioient *Deus lo volt.* Voyez Chron. Caſinenſe, l. IV, c. II, p. 497, in Muratori, Script. Rerum Ital. tom. IV, & Ducange (Diſſertat. XI, p. 207, ſur Joinville, & Gloſſ. Latin. tom. II, p. 690). Il produit dans ſa Préface un échantillon très-difficile du dialecte du Rouergue, A. D. 1100, qui approche fort, pour le temps & le lieu, du Concile de Clermont (p. 15, 16).

» animera le zèle & le courage des dé-
» fenseurs de Jésus-Christ. Sa croix
» est le symbole de votre salut. Portez-en
» une de couleur de sang sur votre poi-
» trine & sur vos épaules, comme une
» marque extérieure de votre engage-
» ment irrévocable «. La plupart obéirent avec joie ; Ecclésiastiques & Laïques décorèrent leurs habits de deux croix rouges (18), & pressèrent Urbain de marcher à leur tête. Le prudent successeur de Grégoire n'accepta point ce dangereux honneur. Alléguant le schisme de l'Eglise & les devoirs du Pontificat, il recommanda aux Fidèles dont le sexe,

(18) Les croix qu'ils portoient sur les épaules étoient la plupart brodées en or ou en soie ; d'autres cousoient sur leur habit deux morceaux d'étoffe rouge. Dans la premiere Croisade, toutes les croix étoient rouges ; dans la troisiéme, les François conservèrent seuls cette couleur. Les Flamands prirent des croix vertes, & les Anglois adoptèrent les blanches (Ducange, tom. II, p. 651). Cependant le rouge paroît être la couleur favorite des Anglois, & en quelque façon la nationale pour les drapeaux & les uniformes militaires.

la profession, l'âge ou les infirmités retenoient le zèle, de contribuer par leurs prières, & sur-tout par leurs aumônes, au succès de l'expédition. Urbain donna le titre & les pouvoirs de Légat Apostolique à l'Evêque du Puy-en-Velay, qui avoit reçu le premier la croix de la main du Souverain Pontife. Le plus ardent des Chefs temporels étoit Raimond, Comte de Toulouse; ses Ambassadeurs excusèrent son absence, prirent la croix & s'engagèrent pour leur Maître. Tous les Champions se confessèrent & reçurent l'absolution avec une exhortation superflue d'inviter leurs compatriotes & leurs amis à les suivre. Le départ pour la Terre Sainte fut fixé au jour solemnel de l'Assomption ou au quinze d'Août de l'année suivante (19).

---

(19) Bongar, qui a publié les Relations originales des Croisades, adopte avec complaisance le titre fanatique de Guibert, Gesta *Dei* per Francos; quelques Critiques ont proposé de substituer Gesta *Diaboli* per Francos (Hanoviæ 1611, 2 vol. in-fol). J'ai consulté pour l'Histoire de la

Justice des Croisades.

La pratique de la violence est si familière aux hommes, qu'on pourroit supposer qu'elle leur est naturelle. Le plus léger prétexte, le droit le plus suspect suffisent pour armer deux Nations & leur faire alternativement commettre & souffrir toutes les horreurs de la guerre. Mais le nom & la nature d'une guerre

---

première Croisade, les Auteurs suivans. 1°. Gesta Francorum; 2°. Robert Moine; 3°. Balderic; 4°. Raimundus de Agiles; 5°. Albertus Aquensis; 6°. Fulcherius Carnotensis; 7°. Guibert; 8°. Guillaume de Tyr. Muratori nous a fourni, 9°. Radulphus Cadomensis de Gestis Tancredi (Script. Rer. Ital. t. 5, p. 285 — 333) & 10°. Bernardus Thesaurarius de Acquisitione Terræ Sanctæ (t. 7, p. 664 — 848). Ce dernier n'étoit point connu d'un Historien François moderne, qui a donné une longue liste critique des Historiens des Croisades (Esprit des Croisades, t. 1, p. 13 — 141); & la plupart de ses observations me paroissent justes. Je n'ai pu me procurer que fort tard la Collection des Historiens François par Duchesne. I. *Petri Tudebodi Sacerdotis Sivracensis Historia de Hierosolymitano Itinere* (t. 4, p. 773 — 815) a été fondue dans les Ouvrages du premier Ecrivain anonyme de Bongars. II. L'Histoire Poétique de la première Croisade en sept livres (p. 890 — 912) est fort suspecte & très-peu instructive.

ſainte exigent un examen plus rigoureux, & nous ne devons pas croire légérement que les Serviteurs d'un Prince de paix ayent tiré de ſon fourreau le glaive de deſtruction ſans des motifs légitimes & une néceſſité indiſpenſable. On s'éclaire ſur la politique bonne ou mauvaiſe d'une action par la leçon tardive de l'expérience ; mais avant d'agir, il faut au moins que la conſcience approuve le but & le motif de l'entrepriſe. Dans le ſiècle des Croiſades, les Chrétiens de l'Orient & de l'Occident étoient fortement perſuadés de la juſtice & du mérite de leur expédition ; leurs argumens obſcurs ſont un abus continuel de la Réthorique & de la ſainte Ecriture. Mais ils inſiſtoient particulièrement ſur le droit naturel & ſacré de défendre leur Religion & de délivrer la Terre Sainte de la tyrannie & de l'impiété des Mahométans. (20) I. Le droit d'une défenſe

(20) Si le Lecteur veut examiner la première ſcène de la première partie de Henri IV, il trouvera dans le texte

juste comprend sans doute celle de nos Alliés civils & spirituels; il dépend de l'existence réelle du danger, & ce danger est plus ou moins pressant en proportion de la haine & de la puissance des ennemis. On a imputé aux Mahométans une maxime pernicieuse, celle d'immoler les Prosélytes de toutes les autres Religions. Cette accusation de la haine ou de l'ignorance est suffisamment réfutée par le Koran, par l'Histoire des Conquérans Musulmans, & par la tolérance publique & légale du culte des Chrétiens. Mais on ne sçauroit nier que les Eglises d'Orient n'ayent cruellement souffert sous le joug des Mahométans; qu'ils n'ayent réclamé l'Empire universel comme leur droit divin & inaliénable, & que le systême de leur foi ne menace con-

---

de Shakespear les élans naturels de l'enthousiasme, & dans les Notes du Docteur Johnson les efforts d'une ame bigotte, quoique vigoureuse, qui saisit avidement tous les prétextes de haïr & de persécuter ceux qui diffèrent de ses opinions religieuses.

tinuellement les Nations qu'ils nomment Infidèles, de la perte de leur Religion ou de leur liberté. Dans le onzième siècle, les victoires des Turcs faisoient craindre avec raison cette double perte. Ils avoient soumis en moins de trente ans tous les royaumes de l'Asie, jusqu'à Jérusalem & l'Hellespont, & l'Empire Grec sembloit pencher vers sa ruine. Indépendamment d'un sentiment naturel d'affection pour leurs frères, les Latins étoient personnellement intéressés à défendre Constantinople, la plus puissante barrière de l'Occident, & le privilége de la défense doit s'étendre aussi légitimement à prévenir qu'à repousser une invasion. Mais le succès de cette entreprise n'exigeoit pas des secours si nombreux; & la raison ne peut approuver les émigrations effrayantes qui dépeuplèrent l'Europe & s'ensevelirent inutilement dans l'Asie. II. La possession de la Palestine n'auroit contribué d'aucune manière à la sûreté des Latins, & le fanatisme a pu seul entreprendre d'ex-

cuser l'ambition de cette conquête inutile. Les Chrétiens réclamoient leurs droits sur la Terre Sainte en vertu d'un titre inaliénable scellé du sang de Jésus-Christ; leur devoir les obligeoit, disoient-ils, à chasser de leur saint héritage d'injustes possesseurs qui profanoient son sépulcre & insultoient à la dévotion des Pélerins. On allégueroit vainement que la prééminence de Jérusalem & la sainteté de la Palestine avoient disparu avec la Loi de Moïse; que le Dieu des Chrétiens n'est point une Divinité locale, & que la possession de Bethléem ou du Calvaire, l'acquisition de sa tombe & de son berceau ne lui feront point excuser la violation des préceptes moraux de l'Evangile. Ces argumens feront toujours impuissans contre le fanatisme & la superstition avides de mystères & de miracles. III. Mais les guerres *saintes* qui ont ensanglanté tous les climats de ce globe, depuis l'Egypte jusqu'à la Livonie, & depuis le Pérou

jusqu'à l'Indostan, se sont autorisées de maximes plus générales & plus hardies. On a supposé souvent & affirmé dans plusieurs occasions que la différence de doctrine religieuse suffit pour justifier des hostilités; que les Champions de la Croix peuvent subjuguer saintement, ou même immoler pieusement tous les Mécréans opiniâtres, & que la grace peut seule prétendre au commandement dans ce Monde & au bonheur dans l'autre. Plus de quatre siècles avant la première Croisade, les Barbares de l'Arabie & de la Germanie avoient envahi, à peu près vers la même époque & de la même manière, les Provinces orientales & occidentales de l'Empire Romain. Les conquêtes des Francs furent légitimées par le temps, par des traités & par leur conversion au Christianisme; mais les Princes Mahométans passoient encore, aux yeux de leurs Sujets & de leurs voisins, pour des usurpateurs tyranniques contre lesquels on

pouvoit légitimement se révolter (21).

A mesure que les mœurs des Chrétiens se corrompirent, leur discipline de pénitence augmenta de sévérité (22), & le grand nombre des péchés entraîna la multiplicité des remèdes. Dans l'Eglise primitive, l'expiation se préparoit par une confession publique & volontaire. Dans le moyen âge, les Evêques & les Prêtres interrogeoient le criminel, le forçoient de révéler sa pensée, ses paroles & ses actions, & prescrivoient les conditions qui devoient obtenir la miséricorde divine. Mais comme la tyrannie & l'indulgence pouvoient abuser alter- Motifs spirituels & indulgences.

(21) Le sixième Discours de Fleury sur l'Histoire Eccles. (p. 223—261), contient un examen raisonné de la cause & des effets des Croisades.

(22) Muratori (Antiquitat. Ital. medii Ævi, tom. V, Dissert. LXVIII, p. 709-768), & M. Chais (Lettres sur les Jubilés & sur les Indulgences, tom. II, Lettres 21 & 22, p. 478—556) discutent amplement la pénitence & les indulgences du moyen âge, avec cette différence que le docte Italien peint avec modération, & peut-être trop foiblement, les abus de la superstition, & que le Ministre Hollandois les exagère avec amertume.

nativement de ce pouvoir arbitraire, on composa une règle de discipline pour servir d'instruction & de guide aux Juges spirituels. Les Grecs furent les premiers inventeurs de cette législation ; l'Eglise latine traduisit ou imita leurs préceptes de pénitence (23); & du temps de Charlemagne le Clergé de chaque Diocèse avoit un code qu'il cachoit prudemment aux yeux du vulgaire. Dans cette estimation dangereuse des offenses & des punitions, la pénétration & l'expérience des Moines prévoyoient tous les cas & toutes les différences. Il se trouvoit dans leur liste des péchés inconnus à l'innocence, & d'autres qui révoltent la nature. Les crimes plus ordinaires de fornication, d'adultère, de parjure & de sacrilége, de rapines & de meurtre, s'expioient par une pénitence que l'on prolongeoit re-

(23) Schmidt (Hist. des Allemands, t. II, p. 211—220, 452—462) donne un extrait du Code pénitentiel de Rhegino dans le neuvième siècle, & de Burchard dans le dixième. Il se commit à Wormcins quante-cinq meurtres dans la même année.

lativement

lativement aux circonſtances, depuis quarante jours juſqu'à ſept ans. Durant ce cours de mortifications ſalutaires, un régime de prières & de jeûnes rendoit la ſanté de l'ame & obtenoit l'abſolution du criminel. Le déſordre de ſes vêtemens annonçoit ſes remords & ſa douleur; il s'abſtenoit de toutes les affaires & de tous les plaiſirs de la Société. Mais l'exécution rigoureuſe de ces inſtitutions auroit fait un déſert du palais, du camp & de la ville. Les Barbares de l'Occident ne manquoient ni de confiance ni de docilité, mais la nature ſe révoltoit ſouvent contre les principes, & le Magiſtrat tâchoit en vain d'appuyer la Juriſdiction Eccléſiaſtique. Il étoit à la vérité impoſſible d'accomplir littéralement les pénitences. Le crime d'adultère ſe multiplioit par la répétition, & celui d'homicide pouvoit comprendre le maſſacre d'un Peuple entier. Mais chaque action faiſoit un compte ſéparé; & dans ces temps de vice & d'anarchie, le pé-

cheur le moins endurci pouvoit aisément contracter une dette de trois cents ans. On suppléoit à son insolvabilité par une commutation ou *indulgence* ; vingt-six solidi (24) d'argent, environ quatre livres sterling, acquittoient la pénitence d'une année pour l'homme riche, & trois solidi ou neuf schellings rendoient le même service à l'indigent. Ces aumônes furent bientôt employées aux usages de l'Eglise, qui tira de la rémission des péchés une source inépuisable de richesses & de puissance. Une dette de trois cents ans, environ douze cents livres sterling auroit ruiné la fortune la plus brillante ; l'aliénation des terres remplaçoit l'or & l'argent ; Pepin & Charlemagne déclarent formellement que

---

(24) On peut s'assurer que jusqu'au douzième siècle le solidus d'argent ou schelling valoit 12 deniers ou sous, & que 22 solidi valoient le poids d'une livre d'argent, environ une livre sterling. La monnoie d'Angleterre a perdu un tiers de sa valeur primitive, & celle de France a perdu un cinquième.

leurs immenses donations ont pour but la régénération de leur ame. C'est une maxime de la Loi civile, que quiconque ne peut payer de sa bourse doit payer de son corps; & les Moines adoptèrent la pratique de la flagellation, équivalent économique quoique douloureux. D'après une estimation arbitraire, on évalua l'année de pénitence à trois mille coups de discipline (25); & telles étoient la patience & l'activité du fameux Hermite St. Dominique l'Encuirassé (26), qu'en six jours il acquittoit la dette d'un siècle entier par une fustigation de trois cent mille coups. Un grand nombre de Pénitens

(25) A chaque centaine de coups, le Pénitent se sanctifioit en récitant un pseaume; & tout le pseautier avec l'accompagnement de quinze mille coups d'étrivière acquittoit cinq années de pénitence canonique.

(26) La vie avec les exploits de Saint Dominique l'Encuirassé est l'ouvrage de Pierre Damien son admirateur & son ami. Voyez Fleury, (Hist. Eccles. t. XIII, p. 96—104. Baronius, A. D. 1056, n°. 7, observe d'après Damien que cette mode d'expiation (*Purgatorii genus*) fut adoptée même par les femmes de qualité (*sublimis generis*).

des deux sexes imita son exemple. Et comme il étoit permis de transporter à un autre le mérite de sa flagellation, un Champion rigoureux pouvoit expier sur son dos les péchés de tous ses bienfaiteurs (27). Ces compensations de la bourse & de la personne introduisirent dans le onzième siècle un genre de satisfaction plus honorable. Les Prédécesseurs d'Urbain II avoient accordé des indulgences au service militaire contre les Sarasins de l'Afrique & de l'Espagne ; ce Pontife en offrit une générale & plénière dans le Concile de Clermont à tous ceux qui s'enrôleroient sous les drapeaux de la Croix. Il leur donna l'absolution de tous leurs péchés, & les dispensa des pénitences canoniques qui pouvoient leur être imposées (28). La

(27) Je me rappelle d'avoir trouvé dans les Voyages d'Italie du Père Labat (t. VII, p. 16—29) un tableau frappant de la dextérité d'un de ces Flagellans. Sancho Pança n'étoit pas si cher, & étoit peut-être plus honnête.

(28) *Quicumque pro solâ devotione, non pro honoris vel pecunia adoptione, ad liberandam Ecclesiam Dei Je-*

froide Philosophie de notre siècle ne concevra pas l'impulsion violente que reçut un Monde fanatique & corrompu. A la voix du Prélat, les brigands, les meurtriers, les incendiaires accouroient par milliers pour racheter leur ame en transportant chez les Infidèles les fureurs qu'ils avoient exercées dans leur patrie. Les coupables de tous les rangs & de toutes les espèces adoptèrent ce nouveau moyen d'expiation. Personne ne pouvoit se croire exempt de péché ni de pénitence, & les Moines dociles aux Loix de Dieu ou de l'Eglise, se flattoient d'obtenir la récompense de leur valeur dans ce Monde & dans l'autre. Le Clergé Latin n'hésita point à promettre la couronne du martyre (29) à ceux qui succomberoient dans

rusalem profectus fuerit, iter illud pro omni pœnitentiâ reputetur. (Canon. Concil. de Clermont. II, p. 829. Guibert l'appelle *novum salutis genus* (p. 471), & il traite ce sujet presque en Philosophe.

(29) Telle étoit du moins la confiance des Croisés & l'opinion unanime des Historiens. (Esprit des Croisa-

cette sainte expédition, & toutes sortes de récompenses temporelles à ceux qui survivroient à la conquête de la Terre Sainte. Ils offroient leur sang au fils de Dieu qui s'étoit immolé pour leur salut; ils prenoient la Croix & entroient avec confiance dans la voie du Seigneur : sa Providence veilleroit sur eux, & peut-être sa puissance applaniroit-elle visiblement tous les obstacles. La nuée & la colonne de Jehovah avoient marché devant les Israélites jusque dans la terre promise. Les Chrétiens ne pouvoient-ils pas espérer à plus juste titre que les rivières s'ouvriroient à leur passage, que les murs des villes tomberoient au son de leurs trompettes, & que le soleil arrêteroit son cours pour faciliter la destruction des Infidèles?

Motifs temporels & mondains.

Parmi les Chefs & les Soldats qui couroient au Saint Sépulcre, j'ose af-

des, t. 3, p. 477); mais les prières pour le repos de leurs ames semblent incompatibles avec les mérites du martyre.

firmer qu'il n'y en avoit pas un qui ne fût animé par l'esprit d'enthousiasme, par la confiance du mérite de l'entreprise, par l'espoir de la récompense & de la protection divine. Mais je suis également persuadé que ces motifs n'étoient ni les seuls ni même les principaux qui déterminoient le plus grand nombre. L'influence ou l'abus de la Religion arrêtent difficilement le torrent des mœurs nationales, mais lorsqu'ils veulent en hâter le cours, leur impulsion devient irrésistible. Les Papes & les Synodes tonnoient en vain contre les guerres des particuliers, les tournois sanglans, les amours licencieuses & les duels judiciaires; ils réussissoient plus aisément à exciter les disputes métaphysiques, à attirer dans les cloîtres les victimes du despotisme & de l'anarchie, à sanctifier la patience des lâches & des esclaves. Les exercices & la guerre étoient les passions chéries des Francs ou Latins; on leur ordonnoit de s'y livrer par esprit de

pénitence ; de se transporter dans des pays éloignés, & de tirer leur épée contre les Peuples de l'Orient ; le succès ou même l'entreprise devoit immortaliser les noms des Héros de la Croix, & la piété la plus pure pouvoit ne pas être insensible à la perspective flatteuse de la gloire militaire. Dans leurs querelles particulières, ils versoient le sang de leurs amis ou de leurs compatriotes pour acquérir un village ou un château ; la conquête de l'Asie offroit à leur imagination séduite des royaumes & des richesses immenses, & les succès des Normands dans la Pouille & dans la Sicile sembloient promettre un trône au plus obscur des Aventuriers. Le pays des Chrétiens le cédoit à celui des Mahométans pour le climat & pour la fertilité ; & les avantages que la nature & l'art prodiguoient à l'Asie avoient été considérablement exagérés par le zèle ou l'enthousiasme des Pélerins, & l'ignorance crédule adoptoit sans hésiter les prodiges

absurdes des terres arrosées par des sources de miel & des ruisseaux de lait, remplies de mines d'or & de diamans, couvertes de palais de marbre & de jaspe, environnées de bosquets odoriférans. Chaque Guerrier comptoit se faire avec son épée un établissement honorable & délicieux dans ce Paradis terrestre (30). Leurs Vassaux & leurs Soldats marchoient avec confiance sous la garde de Dieu & la protection de leur Maître. Chacun se promettoit la dépouille d'un Emir, & les Champions de la Croix ne pensoient pas sans émotion aux belles femmes de la Grèce (31) & à ses vins délicieux. L'a-

(30) Les Aventuriers écrivoient des lettres dans lesquelles ils confirmoient toutes ces belles espérances, *ad animandos qui in Franciâ residerant.* Hugues de Reiteste se vantoit qu'il avoit pour sa part une abbaye & dix châteaux dont le revenu montoit à dix mille marcs, & que la conquête d'Alep lui vaudroit encore cent châteaux. (Guibert, p. 554, 555).

(31) Dans sa lettre vraie ou fausse adressée au Comte de Flandre, Alexis mêle au danger de l'Eglise & aux

mour de la liberté excitoit puissamment les victimes de la tyrannie féodale & ecclésiastique. En prenant la Croix, les Bourgeois & les Paysans attachés à la servitude de la glèbe, espéroient échapper à la verge de leur Maître, & se transplanter avec leur famille dans un pays où ils jouiroient de la liberté. Le Moine esquivoit la discipline de son couvent; le débiteur suspendoit les arrérages de l'usure & la poursuite de ses créanciers; les brigands & les malfaiteurs éludoient les châtimens de leurs crimes, & bravoient les Loix avec impunité (32).

Influence de l'exemple.

Ces motifs étoient puissans & en grand nombre; mais après avoir calculé leur influence sur chaque individu en particulier, il faut y ajouter l'autorité de la

---

reliques des Saints l'*amor auri & argenti*, & *pulcherrimarum fœminarum voluptas* (p. 476); comme si, dit Guibert en colère, les femmes de la Grèce étoient plus belles que celles de la France.

(32) Voyez les priviléges des Crucesignati, dispenses

mode & de l'exemple. Les premiers Prosélytes devinrent les plus zélés & les plus utiles Missionnaires de la Croix. Ils prêchoient à leurs amis & à leurs compatriotes l'obligation, le mérite & la récompense de la sainte expédition, & les Auditeurs les moins disposés cédoient insensiblement à l'autorité ou à la persuasion. Les jeunes gens craignoient le reproche ou le soupçon de lâcheté ; l'occasion de visiter le Saint Sépulcre sous la protection d'une armée formidable, séduisoit les vieillards & les infirmes, les femmes & les enfans, qui consultoient plus leur zèle que leurs forces ; & ceux qui avoient traité la veille leurs compagnons d'insensés, adoptoient le lendemain avec ardeur la même folie. L'ignorance qui exagéroit les avantages de

---

de dettes, d'usure, d'injures & de justice séculières, &c. Ils étoient sous la sauve-garde perpétuelle du Pape (Ducange, tom. II, p. 651, 652).

l'entreprise en diminuoit aussi les dangers. Depuis la conquête des Turcs, les pélerinages étoient interrompus; les Chefs connoissoient imparfaitement la longueur de la route & la position des ennemis, & les hommes du Peuple poussoient à tel point la stupidité, qu'en appercevant la première ville ou le premier château au delà des limites qui leur étoient connues, ils demandoient si ce n'étoit pas Jérusalem, le terme de leur voyage & l'objet de leurs travaux. Cependant les plus prudens d'entre eux ne comptèrent pas assez sur les cailles & la manne céleste pour négliger d'emporter de l'argent avec lequel on peut se procurer par-tout ses commodités, &, pour en obtenir, les Princes engagèrent leurs domaines ou même leurs provinces. Les Nobles vendirent leurs terres & leurs châteaux, les Paysans leur bétail & leurs instrumens de labourage : la foule & l'empressement des vendeurs faisoient baisser tous les

jours le prix des terres, tandis que les besoins & l'impatience des acheteurs donnoient aux armes & aux chevaux une valeur exhorbitante (33). Ceux qui conservèrent leur bon sens, tirèrent un profit énorme de leur argent & de l'épidémie générale; les Souverains acquirent à bon marché les domaines de leurs Vassaux, & les acquéreurs ecclésiastiques ajoutèrent généreusement à leur payement l'assurance de leurs prières. Quelques Croisés imprimèrent sur leur peau la croix que les autres ne portoient que sur leur habit; ils se servoient d'un fer chaud ou d'une liqueur corrosive qui rendoit la marque indélébile. Un Moine rusé qui fit voir la croix gravée sur sa

---

(33) Guibert (p. 481) fait un tableau frappant de cette impulsion générale. Il faisoit partie du petit nombre de ses contemporains qui étoient capables d'examiner & d'apprécier de sang froid la scène extraordinaire qui se passoit sous ses yeux. *Erat itaque videre miraculum caro omnes emere, atque vili vendere, &c.*

poitrine, obtint la vénération du Peuple & les plus riches bénéfices de la Paleſtine (34).

Départ des premiers Croiſés, A. D. 1096. Mars, Mai, &c.

Le Concile de Clermont avoit fixé le départ des Croiſés au 15 d'Août; mais ce terme fut anticipé par la foule impatiente des Plébéiens indigens; & je raconterai ſuccinctement leurs ſouffrances & leurs fureurs avant de m'occuper de l'entrepriſe de leurs Chefs. Dès le commencement du printemps, ſoixante mille ames des deux ſexes ſortirent de la France & de la Lorraine, entourèrent le premier Miſſionnaire de la Croiſade, & le preſſèrent par leurs cris & leurs importunités de les conduire au Saint Sépulcre. Pierre, devenu Général ſans en avoir les talens ou l'autorité, conduiſit ou ſuivit ſes ardens Proſélytes des bords du Rhin ſur

(34) On trouve, Eſprit des Croiſades (t. III, p. 169), &c. quelques particularités ſur ces ſtigmates, tirées d'Auteurs que je n'ai point vus.

ceux du Danube. Leur nombre & leurs besoins les forcèrent bientôt à se séparer. Gauthier, sans argent, Lieutenant de l'Hermite, & Soldat courageux quoiqu'indigent, commanda l'avant-garde des Croisés. On peut se faire une idée de cette populace, en observant qu'on n'y comptoit qu'environ huit Cavaliers pour quinze mille piétons. Godescal, autre Moine fanatique dont les sermons avoient entraîné quinze à vingt mille Paysans des villages d'Allemagne, suivit de près l'exemple & les traces de Pierre l'Hermite; & ceux-ci furent encore bientôt suivis de deux cent mille Aventuriers qui mêloient aux pratiques de piété toute la licence du brigandage, de l'ivrognerie & de la prostitution. Quelques Comtes ou Gentilshommes, à la tête de trois mille chevaux, guettoient les mouvemens de la multitude pour partager les dépouilles. Mais leurs véritables Chefs étoient, (pourra-t-on croire cet excès de démence)?

leurs véritables Chefs étoient une oie & une chèvre qu'ils portoient à la tête de leur troupe immense & auxquelles ces dignes Chrétiens attribuoient une inspiration divine (35). Les différentes bandes de ces Fanatiques exercèrent avec facilité leurs premières fureurs contre les Juifs, qu'ils nommoient les meurtriers de Jésus-Christ. Leurs riches colonies jouissoient de l'exercice libre de leur Religion dans les villes commerçantes du Rhin & de la Mozelle, sous la protection de l'Empereur & des Evêques (36).

---

(35) *Fuit & aliud scelus detestabile in hac congregatione pedestris populi stulti & vesanæ levitatis* anserem *quemdam Divino Spiritu asserebant afflatum, &* capellam *non minus eodem repletam; & has sibi Duces secundæ viæ fecerant, &c.* (Albert. Aquensis, l. 1, c. 31, p. 169). Si ces Paysans eussent fondé un Empire, ils auroient pu introduire le culte de ces animaux que leurs doctes descendans auroient recouvert de quelque allégorie adroite & spécieuse.

(36) Benjamin de Tudèle décrit la situation de ses frères les Juifs à Cologne & sur les bords du Rhin; ils

A

A Verdun, Trèves, Mayence, Spire & Worms, plusieurs milliers de ces malheureux perdirent leur fortune & la vie (37), & la persécution des Pèlerins féroces ne fut ni moins cruelle ni moins sanglante que celle de l'Empereur Adrien. La fermeté des Evêques en sauva quelques-uns qui feignirent passagèrement d'embrasser la Religion chrétienne; mais les Juifs les plus opiniâtres opposoient le fanatisme au fanatisme; ils barricadoient leurs maisons & trompoient la rage ou du moins l'avarice de leurs en-

---

étoient riches, généreux, instruits, bienfaisans, & attendoient avec impatience l'arrivée du Messie. (Voyages, t. 1, p. 243—245, par Baratier). En soixante-dix ans (il écrivit vers l'année 1170) ils s'étoient rétablis de leur perte & de leur massacre.

(37) Le pillage & le massacre des Juifs renouvelés à chaque Croisade sont racontés comme des choses indifférentes. Il est vrai que Saint Bernard (Epître 363, t. 1, p. 329) avertit les Francs Orientaux que, *non sunt Judæi persequendi, non sunt trucidandi.* Mais un Moine son rival prêchoit une doctrine opposée.

nemis implacables, en se précipitant dans le fleuve ou dans les flammes avec leurs familles & leurs richesses.

Leur destruction en Hongrie & dans l'Asie, A. D. 1096.

Entre Constantinople & les confins de l'Autriche, les Croisés traversèrent un intervalle de six cents milles dans les déserts de la Hongrie & de la Bulgarie (38). Le sol fertile est entrecoupé de rivières; mais on n'y rencontroit alors que des marais & de vastes forêts dont l'étendue devient sans bornes lorsque l'homme cesse d'exercer sur la terre son impérieuse industrie. Les deux Nations avoient embrassé le Christianisme; les Hongrois obéissoient à un Prince né parmi eux, & les Bulgares étoient gouvernés par un Lieutenant de l'Empereur Grec; mais leur caractère féroce se réveilloit au plus léger prétexte de mécontentement, & les brigandages

(38) Voyez la Descript. contemporaine de la Hongrie dans Othon de Frisingen, l. II, c. 31; dans Muratori Script. rerum Italicarum, t. VI, p. 665, 666.

des Croisés leur en fournirent de légitimes. L'Agriculture devoit être languissante & mal dirigée chez un Peuple ignorant qui construisoit les maisons de ses villes avec du bois & des roseaux ; & qui passoit l'été sous les tentes des Pâtres ou des Chasseurs. Les Pélerins demandèrent des provisions avec arrogance, s'en saisirent de force, les consumèrent avec voracité, & se livrèrent dès la première querelle à la vengeance & à l'indignation. Mais leur ignorance générale du pays, de la guerre & de la discipline, les exposoit à donner dans toutes les embûches. Le Préfet de Bulgarie avoit des troupes régulières sous ses ordres ; & au premier bruit de la trompette guerrière, la huitième ou la dixième partie des Hongrois couroit aux armes & formoit un corps de cavalerie formidable, qui exerça contre les Pélerins une vengeance sanglante & implacable (39).

(39) Les anciens Hongrois, sans excepter Turotzius

Environ un tiers de cette populace affamée se sauva dans les montagnes de Thrace, & Pierre l'Hermite fut de ce nombre. L'Empereur qui avoit sollicité le secours des Latins, les fit conduire par une route sûre & facile jusqu'à Constantinople, & leur conseilla d'attendre l'arrivée de leurs compatriotes. Le souvenir de leurs fautes & de leurs pertes les contint jusqu'au moment où l'oisiveté & la bonne chère réveillèrent leur avidité pour le brigandage. Oubliant les bienfaits de l'Empereur, ils pillèrent indifféremment les jardins, le palais & les églises. Alexis, pour se débarrasser de ces hôtes destructeurs, leur conseilla de

---

sont mal informés de la première Croisade, qu'ils réduisent à un seul passage. Katona est réduit comme nous à citer les Ecrivains François, mais il compare avec connoissance du local la Géographie ancienne à la moderne. *Ante portam Cyperon*, est Sopron ou Poson; *Malleville*, Zemlim, *Fluvius Marue*, Savus; *Linzax*, Leith; *Mersebroche* ou *Merseburgh*, Ouar, ou Moson; *Tollemburg*, Prague, (de Regibus Hungariæ, t. III, p. 19—53).

s'emparer de la rive aſiatique du Boſphore; mais leur impétuoſité aveugle leur fit bientôt abandonner le poſte indiqué par l'Empereur, & attaquer les Turcs qui occupoient la route de Jéruſalem. L'Hermite, qui commençoit à devenir honteux de ſon perſonnage, ſe retira de leur camp à Conſtantinople; & Gauthier, ſon Lieutenant, qui méritoit de commander de meilleures troupes, eſſaya ſans ſuccès d'introduire un peu d'ordre & de diſcipline parmi ces Sauvages. Ils ſe ſéparèrent pour chercher fortune, & furent tous ſucceſſivement les victimes des artifices du Sultan. Soliman fit adroitement répandre que les Croiſés qui avoient pris l'avance s'étoient emparés de ſa capitale; les autres ſe précipitèrent dans la plaine de Nice pour joindre leurs compagnons & partager les dépouilles. Les Turcs les attendoient; des monceaux d'oſſemens indiquèrent le lieu de leur défaite à ceux qui les ſuivirent (40), & trois cent

(40) Anna Comnena, Alexias, l. x, p. 287, décrit

mille des premiers Croisés s'étoient ensevelis dans l'Asie, sans avoir enlevé une seule ville aux Infidèles, avant que les Chefs & les Nobles de leurs pays eussent achevé les préparatifs de leur entreprise(41).

---

cette *οστων κολωνος* comme une montagne *ὑψηλον κ̓ βαθος κ̓ πλατος ἀξιολογωτατον*; les Francs s'en servirent eux-mêmes au siége de Nice pour construire un mur.

(41) Pour ménager le temps & l'espace, je représenterai dans un court tableau les renvois particuliers aux grands événemens de la première Croisade.

	La multitude.	Les Chefs.	La route à Constantinople.	Alexis.	Nice & Asie Mineure.	Edesse.	Antioche.	Le Combat.	La Sainte Lance.	Conquête de Jérusalem.
I. Gesta Francorum . . .	p. 1, 2.	p. 2.	p. 2, 3.	p. 4, 5.	p. 5-7.	—	p. 9-15.	p. 15-22.	p. 18-20.	p. 26-29.
II. Robertus Monachus.	p. 33, 34.	p. 35, 36.	p. 36, 37.	p. 37, 38.	p. 39-45.	—	p. 45. 55.	p. 56-66.	p. 61, 62.	p. 74-81.
III. Badricus.	p. 89.	—	p. 91-93.	p. 91-94.	p. 94-101.	—	p. 101, 111.	p. 111-122.	p. 116-119.	p. 130.138.
IV. Raimundus des Agiles.	—	—	p. 139, 140.	p. 140, 141.	p. 142.	—	p. 142-149.	p. 149-155.	p. 150. 152. 156.	p. 173-183.
V. Albertus Aquensis.	l. i. c. 7 31.	—	l. ii. c. 1-8.	l. ii. c. 9. 19.	l. ii. c. 20-43. l. iii. c. 1-4.	l. iii. c. 5-32. l. iv. 9. 12. l. v. 15-22.	l. iii. c. 333. — 66. iv. -26.	l. iv. c. 7 — 56.	l. iv. c. 43.	l. v. c. 45, 46. l. vi. c. 1-50.
VI. Fulcherius Carnotensis.	p. 384.	—	p. 385, 396.	p. 386.	p. 387-389.	p. 339-390.	p. 390-392.	p. 392-395.	p. 392.	p. 396-400.
VII. Guibertus.	p. 482, 485.	—	p. 485-489.	p. 485-490.	p. 491-493-498.	p. 496, 497.	p. 498. 506. 512.	p. 512-523.	p. 520. 530-533.	p. 523-537.
VIII. Willermus Tyrensis . . .	l. i. c. 18. 30.	l. i. c. 17.	l. ii. c. 1. 4, 13, 17. 22.	l. ii. c. 5-23.	l. iii. c. 1-12. l. iv. c. 13-25.	l. iv. c. 1-6.	l. iv. 9-24. l. v. 1-23.	l. vi. c. 1-23.	l. vi. c. 14.	l. vii. c. 1. 25. l. viii. c. 1-24.
IX. Radulphus Cadomensis.	—	c. 1. 3. 15.	c. 4-7. 17.	c. 8-13. 18, 19.	c. 14 16-21-47.	—	c. 48-71	c. 72-91.	c. 100-109.	c. 111-138.
X. Bernardus Thesaurarius.	c. 7. 11.	—	c. 11-20.	c. 11-20.	c. 21-25.	c. 26.	c. 27-38.	c. 39-52.	c. 45.	c. 54-77.

he de première Croisade.

Aucun des Monarques de l'Europe ne marcha en personne à la première Croisade. L'Empereur Henri IV n'étoit pas disposé à obéir aux injonctions du Pape; Philippe I de France s'occupoit de ses plaisirs, & Guillaume le Roux d'Angleterre d'une conquête récente. Les Rois d'Espagne faisoient la guerre aux Maures; les Souverains septentrionaux de l'Ecosse & du Danemarck (42), de la Suède & de la Pologne ne prenoient point encore de part aux intérêts & aux passions des Peuples du Midi. Le zèle religieux se fit plus efficacement sentir aux Princes du second Ordre, qui tenoient une place importante dans le systême féodal. Leur situation présentera naturellement la revue

(42) L'Auteur de l'Esprit des Croisades auroit pu rejeter tout-à-fait la Croisade & la mort du Prince Suénon, qui lui paroît suspecte avec raison. Il conduisoit, dit-on, quinze cents ou quinze mille Danois, & fut massacré en Cappadoce avec sa troupe par le Sultan Soliman. Le Poëme du Tasse (t. IV, p. 111) a perpétué sa mémoire.

de leurs noms à la suite de quatre Chefs principaux. Mais je puis m'éviter des répétitions inutiles en observant ici que tous les Aventuriers Chrétiens étoient d'une valeur éprouvée, & qu'ils excelloient dans l'exercice des armes.

I. Godefroi de Bouillon mérite le premier rang à la guerre & dans les Conseils ; & il eût été heureux pour les Croisés qu'ils eussent chargé seul de leur conduite un Héros accompli, digne de représenter Charlemagne dont il descendoit par les femmes. Son père étoit de la race illustre des Comtes de Boulogne. Sa mère avoit hérité du Brabant ou Basse-Lorraine (43), & l'Empereur investit Godefroi de ce duché qui a été transmis à tort à sa Seigneurie de Bouillon dans les Ardennes (44). Au service de Henri I. Godefroi de Bouillon.

(43) Les débris du royaume de *Lotharingia* ou Lorraine furent divisés en deux duchés, de la Moselle & de la Meuse ; le premier a conservé son nom, & l'autre a pris celui de Brabant. (Valef. Notit. Gall. p. 283—288).

(44) Voyez dans la Descript. de la France par l'Abbé de Longuerue, les articles de *Boulogne* (part. 1, p. 47,

IV, il porta le grand étendard de l'Empire & perça de sa lance le cœur de Rodolphe le Roi rebelle. Godefroi escalada le premier les murs de Rome; & sa maladie, son vœu, ou peut-être ses remords d'avoir porté les armes contre le Pape, le confirmèrent dans la résolution de visiter le Saint Sépulcre, non pas comme Pélerin, mais comme Libérateur. La prudence & la modération tempéroient sa valeur; sa piété, quoique aveugle, étoit sincère, & il pratiquoit dans le tumulte des camps toutes les vertus réelles & imaginaires d'un Cénobite. Supérieur aux intrigues de Chefs factieux, Godefroi (45) n'exerçoit que contre les ennemis du Christ sa valeur & sa vengeance. Il étoit accompagné de ses deux frères, Eustache, l'aîné, qui avoit

48, *Bouillon*, p. 134). En partant, Godefroi vendit ou engagea Bouillon à l'Eglise pour treize mille marcs.

(45) Voyez dans Guillaume de Tyr, (l. IX, c. 5—8), le caractère de Bouillon; son ancien projet dans Guibert (p. 485); sa maladie & son vœu dans Bernard, Thesaur. (c. 78).

hérité du comté de Boulogne, & Baudouin, le cadet, dont les vertus moins brillantes paroissoient aussi plus suspectes des deux côtés du Rhin. On respectoit également le Duc de Lorraine : il parloit avec la même facilité la Langue teutonique & la françoise. Les Barons de France, d'Allemagne & de Lorraine assemblèrent leurs vassaux ; & les Confédérés qui marchèrent sous sa bannière, composoient quatre-vingt mille Fantassins & dix mille chevaux. II. Dans le Parlement tenu en présence du Roi, environ deux mois après le Concile de Clermont, on peut considérer Hugues, Comte de Vermandois, comme le plus illustre des Princes qui prirent la croix ; mais c'est moins en raison de son mérite ou de ses possessions qu'il obtint le surnom de *Grand*, qu'en considération du rang d'un frère du Roi de France (46). Robert, Duc de Normandie,

II. Hugues de Vermandois, Robert de Flandres, Etienne de Chartres, &c.

(46) Anne Comnène suppose que Hugues tiroit vanité de sa naissance, de sa puissance & de ses richesses

& fils aîné de Guillaume le Conquérant, avoit perdu le royaume d'Angleterre à la mort de son père, par sa propre indolence & par l'activité de son frère Guillaume le Roux, Une légéreté de caractère & une foiblesse excessives effaçoient les qualités estimable de Robert. Sa gaieté naturelle le livroit aux plaisirs ; sa profusion ruinoit le Prince & les Peuples ; sa clémence aveugle multiplioit les prévarications, & les vertus aimable d'un particulier devenoient des vices funestes chez un Souverain. Il engagea durant son absence le duché de Normandie à l'Usurpateur de l'Angleterre (47), pour la foible somme de

---

(l. x, p. 288) : les deux derniers articles paroissent plus équivoques ; mais un συγγένεια célèbre il y a plus de sept cents ans dans le palais de Constantinople, atteste l'ancienne dignité de la famille Capétienne de France.

(47) Guill. Gemeticensis (l. VII, c. 7, p. 672, 673, in Camdem. Normanicis. Il engagea le Duché pour la centième partie de ce qu'il rapporte aujourd'hui annuellement. Dix mille marcs peuvent s'évaluer à cinq cent mille livres, & la Normandie paye tous les ans au Roi cinquante-sept millions. (Necker, Administration des Finances, t. 1, p. 287).

dix mille marcs; mais sa conduite dans la guerre sainte annonça dans Robert un changement qui lui rendit en quelque façon l'estime publique. Un autre Robert étoit Comte de Flandre, province royale qui a donné dans ce siècle trois Reines aux trônes de France, d'Angleterre & de Danemarck. On le surnomma la lance & l'épée des Chrétiens; mais en se livrant à l'impétuosité d'un Soldat, il oublioit quelquefois le devoir d'un Général. Etienne, Comte de Chartres, de Blois & de Troye, étoit un des plus riches Princes de son siècle; & l'on comparoit le nombre de ses châteaux aux trois cent soixante-cinq jours de l'année. Il avoit cultivé les Belles-Lettres avec succès, & dans le Conseil des Chefs, l'éloquent Etienne faisoit les fonctions de Président (48). Ces quatre principaux Chefs conduisoient

(48) L'original de sa lettre à sa femme est inséré dans le Spicilegium de Dom Luc d'Acheri, t. 4, & cité dans l'Esprit des Croisades, t. 1, p. 63.

les François, les Normands & les Pélerins des isles de la Bretagne ; mais la liste des Barons qui possédoient deux ou trois villes, excéderoit, dit un Auteur contemporain, le Catalogue de la guerre de Troye (49). III. Dans le Midi de la France, le commandement fut partagé entre Adhemar, Evêque du Puy, Légat du Pape, & Raimond, Comte de Saint-Gille & de Toulouse, qui ajoutoit à ses titres ceux de Duc de Narbonne & de Marquis de Provence. Le premier possédoit toutes les vertus du Citoyen & du Prélat ; le second avoit déjà fait la guerre aux Sarasins de l'Espagne, & dévouoit les restes de sa vie à la délivrance & à la défense du Saint Sépulcre. Son âge, son expérience & ses richesses lui donnoient un grand ascendant dans le camp des Chrétiens, qui eurent souvent

III. Raimond de Toulouse.

(49) *Unius enim, duûm, trium seu quatuor oppidorum dominos quis numeret? Quorum tanta fuit copia, ut non vix totidem Trojana obsidio coegisse putetur* (Guibert, toujours vif & intéressant, p. 486).

besoin de son secours, & l'obtinrent quelquefois. Mais il étoit plus facile à Raimond de forcer les Infidèles à louer sa valeur, que de conserver l'affection de ses Sujets & de ses compagnons d'armes ; son caractère arrogant, envieux & opiniâtre ternissoit ses qualités brillantes ; & quoiqu'il eût abandonné, dans l'ardeur de son zèle, un riche patrimoine, l'opinion publique l'accusoit encore d'avarice & d'ambition (50). Ses provinciaux passoient pour avoir l'esprit plus mercantile que martial ; & sous le nom de provinciaux (51) on comprenoit les habitans de l'Auvergne & du Languedoc (52), les Vassaux du

(50) Il est assez extraordinaire que Raimond de Saint-Gilles, personnage subordonné dans l'Histoire des Croisades, se trouve placé par les Ecrivains Grecs à la tête des Héros de cette expédition (Anne Comnène, Alexiad. l. 10, 11), & les Arabes (Longueruana, p. 129).

(51) *Omnes de Burgundiâ & Alverniâ, & Vasconiâ & Gothi* (du Languedoc) *provinciales appellabantur, cæteri vero Francigenæ & hoc in exercitu; inter hostes autem Franci dicebantur.* Raimond des Agiles, p. 144.

(52) Sa ville natale ou son premier apanage étoit consacré à Saint Ægidius, dont le nom, au temps de la pre-

royaume de Bourgogne & d'Arles. Raimond tira des frontières de l'Espagne une bande d'intrépides Aventuriers; dans son passage en Lombardie, une foule d'Italiens accourut sous ses drapeaux, & ses forces réunies montèrent à cent mille combattans. Si Raimond fut le premier à prendre la croix & le dernier à se mettre en route, la grandeur de ses préparatifs & son éternel adieu à sa Patrie peuvent être regardés comme une excuse légitime.

Bohémond & Tancrède.

IV. Le nom de Bohémond, fils de Robert Guiscard, étoit déjà fameux par sa victoire sur l'Empereur Grec; mais le testament de son père l'avoit réduit à la principauté de Tarente & au souvenir de ses trophées d'Orient, lorsqu'il fut réveillé par le bruit de la sainte entreprise & par le

mière Croisade, avoit été déjà transformé par les François en celui de Saint-Gilles ou Saint-Giles. Elle est située dans le Bas-Languedoc, entre Nîme & le Rhône, & tire encore vanité d'une église collégiale fondée par Raimond. (Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque, t. 37, p. 51).

passage

passage des Pélerins François. Nous trouverons dans le caractère de ce Chef Normand un modèle d'ambition & de politique, & une teinte de fanatisme religieux. Sa conduite autorise à croire qu'il avoit secrétement dirigé le Pape dans ses desseins, quoiqu'il feignît, en les secondant avec ardeur, de les apprendre avec étonnement. Au siége d'Amalphi, ses discours & son exemple enflammèrent le courage de l'armée chrétienne; il déchira son habit pour fournir des croix à ceux qui s'enrôloient sous ses drapeaux, & partit pour l'Asie à la tête de dix mille chevaux & de vingt mille hommes d'infanterie. Plusieurs Princes Normands suivirent leur ancien Général; & son cousin Tancrède (53) partagea la gloire & les dangers de son entreprise. Le caractère de Tancrède

(53) Emma, sœur du grand Robert Guiscard, étoit mère de Tancrède, & son père étoit le Marquis Odon le Bon. Il est étonnant que la Patrie d'un si illustre personnage soit inconnue; mais Muratori présume avec assez de probabilité qu'il étoit Italien, & peut-être de la race des Marquis de Montferrat dans le Piémont. (Script. t. 5, p. 281, 282).

réunit toutes les vertus d'un parfait Chevalier (54), le véritable esprit de la Chevalerie, qui inspiroit au Guerrier des sentimens de bienfaisance & de générosité bien préférables au fanatisme & à la Philosophie méprisables de ces temps.

Chevalerie. Dans l'intervalle du siècle de Charlemagne aux Croisades, il se fit chez les Espagnols, les Normands & les François une révolution qui s'étendit rapidement dans toute l'Europe; on abandonna le fer-

---

(54) Pour satisfaire la vanité puérile de la Maison d'Este, le Tasse a inséré dans son Poëme & dans la première Croisade un Héros fabuleux, le tendre & vaillant Renaud (x. 75, xvii, 66 — 94); il a pu emprunter son nom à un Renaud, Porte-étendard de l'Eglise romaine, qui vainquit l'Empereur Frédéric I (Storia Imperiale di Ricobaldo, dans Muratori, Script. Ital. t. ix, p. 360, Arioste, Roland le Furieux, iii, 30). Mais premièrement la distance de soixante ans entre la jeunesse des deux Renauds détruit l'identité. 2°. La Storia Impériale est une invention du Comte Boyardo, à la fin du quinzième siècle (Muratori, p. 281 — 289). 3°. Ce Renaud & ses exploits ne sont pas moins fabuleux que le Héros du Tasse. (Muratori, Antichita Estensi, t. 1, p. 350).

vice de l'infanterie aux Plébéiens. La cavalerie devint la force des armées, & le nom honorable de *Miles* ou Soldat fut réservé aux Gentilshommes (85), qui combattoient à cheval après avoir été revêtus du caractère de Chevalier. Les Ducs & les Comtes qui jouissoient des droits d'une souveraineté usurpée, partageoient les provinces à leurs fidèles Barons; & les Barons distribuoient à leurs Vassaux les fiefs & les bénéfices de leur jurisdiction. Ces Vassaux militaires, pairs les uns des autres & même de leur Seigneur suzerain, composoient l'Ordre équestre ou l'Ordre des Nobles, qui auroient rougi de regarder le Paysan ou le Bourgeois comme un être de leur espèce. Ils conservoient la dignité de leur naiss-

(55) On produit deux étymologies du mot *Gentilis*, *Gentilhomme*; 1°. des Barbares du cinquième siècle, d'abord les Soldats & enfin les Conquérans de l'Empire Romain, qui tiroient vanité de leur noblesse étrangère; & 2°. du sens des Jurisconsultes qui considéroient le mot *gentilis* comme le synonyme d'*ingenuus*. Selden incline pour la première, mais la seconde paroît plus probable.

ſance par leur attention à ne contracter alliance qu'entre eux ; & leurs fils n'étoient admis dans l'Ordre de la Chevalerie qu'après avoir prouvé quatre quartiers ou générations ſans taches & ſans reproche. Mais un vaillant Plébéien pouvoit s'enrichir & s'anoblir dans l'exercice des armes, & devenir la tige d'une nouvelle race. Un ſimple Chevalier avoit le droit d'en recevoir un autre qu'il jugeoit digne de cet honneur militaire ; & cette diſtinction perſonnelle flattoit plus les Souverains belliqueux de l'Europe, que les honneurs du diadême. L'origine de cette cérémonie, dont on trouve des traces dans Tacite & dans les bois de la Germanie(56), eſt ſimple & profane. Après quelques épreuves d'uſage, on chauſſoit au Candidat les éperons, on lui ceignoit l'épée, & en le frappant légérement ſur l'épaule ou ſur la joue, on l'avertiſſoit

(56) *Framea ſcutoque juvenem ornant.* Tacite, Germania, c. 13.

que cet affront étoit le dernier qu'il dût souffrir sans en tirer vengeance. Mais la superstition se mêloit alors à toutes les affaires publiques & particulières ; les guerres saintes sanctifièrent la profession des armes, & l'Ordre de la Chevalerie partagea les droits & les priviléges des Ordres sacrés de la Prêtrise. Le bain & la robe blanche du Novice imitoient indécemment la régénération du baptême. Les Ministres de la Religion bénissoient son épée qu'il déposoit sur l'autel ; des prières & des jeûnes précédoient sa réception, & on l'armoit Chevalier au nom de Dieu, de Saint Georges ou de l'Archange Saint Michel. Il faisoit le vœu de remplir les devoirs de sa profession, & l'éducation, l'exemple & l'opinion publique rendoient ce serment inviolable. Comme le Champion de Dieu & du beau sexe, deux titres assez discordans, il s'engageoit à ne jamais trahir la vérité, à protéger la justice & les opprimés, à pratiquer la *courtoisie*, à com

battre les Infidèles, à mépriser les plaisirs & les dangers, & à soutenir dans toutes les occasions périlleuses l'honneur de la Chevalerie, dont l'abus introduisit bientôt parmi les Chevaliers le mépris des arts pacifiques & de l'industrie. Ils se regardèrent comme les juges & les vengeurs de leurs injures, & rejetèrent également les Loix de la société civile & de la discipline militaire. On s'apperçut cependant & l'on observa souvent que cette institution adoucissoit le caractère des Barbares, & qu'elle inspiroit des principes de bonne foi, de justice & d'humanité. Les préjugés nationaux disparoissoient insensiblement, & la fraternité d'armes & de Religion répandoit l'uniformité & l'émulation parmi les Chrétiens. Les Guerriers de toutes les Nations s'associoient continuellement pour des pélerinages, des entreprises ou des exercices militaires; & un Juge de bon goût doit donner la préférence aux tournois des Goths sur les jeux olympiques, si fameux dans l'an-

tiquité (57). Au lieu des ſpectacles indécens qui corrompoient les mœurs des Grecs & banniſſoient du *Stadium* la vierge & les matrones, les Princeſſes & les filles de la première diſtinction ajoutoient par le charme de leur préſence à la décoration pompeuſe du Licée, & le Vainqueur recevoit le prix de l'adreſſe & du courage des mains de la beauté. La force & l'adreſſe qu'exigeoient la lutte & le pugilat n'ont qu'une foible relation avec le mérite d'un Soldat; mais les tournois, tels qu'ils furent inventés en France & imités dans l'Orient & dans l'Occident, préſentent la véritable image des opérations militaires. Les combats particuliers, les eſcarmouches générales,

(57) Les exercices des Athlètes, principalement le ceſtus & le pancratium, ont été blâmés par Lycurgue, Philopœmen & Galien, ou un Légiſlateur, un Général & un Médecin; en réponſe à leur cenſure, le Lecteur peut voir l'apologie de Lucien dans l'Eloge de Solon. Voyez Weſt, ſur les jeux olympiques, dans ſon Pindare, vol. II, p. 86 — 96. 245 — 248.

la défenſe d'un paſſage ou d'un château s'exécutoient comme à la guerre, & le ſuccès dépendoit des évolutions plus ou moins habiles de la cavalerie. La lance étoit l'arme particulière du Chevalier; il combattoit ſur un cheval d'une taille giganteſque & maſſive, qu'il ne montoit ordinairement qu'au moment du danger. On le conduiſoit en main, & le Chevalier faiſoit paiſiblement ſa route ſur un palefroi d'une allure plus commode. La deſcription de ſon caſque, de ſon épée, de ſes cuiſſards, de ſon bouclier, &c. ſeroit ſuperflue; j'obſerverai ſeulement qu'au temps des Croiſades ils ne portoient point encore les armures peſantes dont ils ſe couvrirent dans la ſuite; & qu'au lieu d'une lourde cuiraſſe, leur poitrine n'étoit défendue que par un aubergeon ou cotte de maille. Après avoir mis ſa longue lance en arrêt, le Chevalier preſſoit de l'éperon ſon cheval de bataille, & s'élançoit contre ſon adverſaire. La cavalerie légère des Turcs &

des Arabes leur résistoit rarement. Chaque Chevalier étoit accompagné d'un jeune Ecuyer presque toujours d'une naissance égale à la sienne, & qui faisoit à ses côtés le noviciat de la Chevalerie. Ses Archers & ses hommes d'armes marchoient à sa suite, & il falloit toujours cinq à six Soldats pour composer une *lance* complète. Le service féodal n'obligeoit point aux expéditions étrangères ou éloignées. Les Chevaliers & leur suite ne furent conduits à la Terre Sainte que par le zèle religieux, l'attachement pour leur Chef & la promesse ou l'espoir des récompenses. Leur nombre étoit en proportion de la puissance, des richesses & de la réputation de chaque Général indépendant : il se distinguoit par sa bannière, ses armoiries & son cri de guerre ; & c'est encore dans l'obscurité de ces anciens exploits que les plus anciennes familles de l'Europe trouvent ou cherchent les preuves de leur noblesse antique. Ce tableau abrégé de

la Chevalerie m'a fait anticiper sur l'Histoire des Croisades, qui furent en même temps l'effet & la cause de cette institution (58.

Marche des Princes à Constantinople, A. D. 1096 Août 15. A. D. 1097. Mai.

Tels étoient les troupes & les Chefs qui prirent la Croix pour la délivrance du Saint Sépulcre. Après le départ de la multitude de vagabonds, ils s'encourageoient mutuellement, par lettres & dans des entrevues, à remplir leurs engagemens & à hâter leur départ. Leurs femmes & leurs sœurs voulurent partager le mérite & les dangers du pélerinage; ils convertirent leurs trésors en lingots d'or & d'argent, & emmenèrent leurs chiens & leurs faucons pour se procurer en route les plaisirs de la chasse, & four-

(58) On trouvera dans les Œuvres de Selden (t. III, part. I) de très grands détails sur la Chevalerie, le service des Chevaliers, la Noblesse, le cri de guerre, les bannières & les tournois; sur les titres d'honneur (part. II, c. I — 3 — 5 — 8), Ducange (Gloss. Latin. t. IV, p. 398 — 412, &c.), Dissertations sur Joinville (I. VI. XII. p. 127 — 142, p. 165 — 222); & les Mémoires de M. de Saint Palaye, sur la Chevalerie.

nir en même temps à ceux de leur table. La difficulté de pourvoir à la subsistance d'un si grand nombre d'hommes & de chevaux, les obligea de diviser leurs forces; leur choix ou la situation décida de la route; on convint de se réunir dans les environs de Constantinople, & de commencer immédiatement les opérations contre les Turcs. Des bords de la Meuse ou de la Moselle, Godefroi traversa en ligne directe l'Allemagne, la Hongrie & le pays des Bulgares; & tant qu'il conserva le commandement général, chaque pas de son armée donna de nouvelles preuves de sa prudence & de sa vertu. Il fut arrêté sur les frontières de la Hongrie par un Peuple Chrétien qui détestoit avec raison le nom ou du moins l'abus de la Croix. Les injures que les Hongrois avoient reçues des premiers Pélerins étoient encore récentes; ayant abusé à leur tour de la vengeance, ils devoient redouter la colère d'un Héros de la même Nation & engagé dans la même entreprise. Mais

après l'examen des motifs & des événemens, le vertueux Godefroi ſe contenta de déplorer les crimes & les malheurs de ſes indignes compatriotes. Il envoya douze Députés, comme Meſſagers de paix, demander en ſon nom la liberté du paſſage, & des proviſions au prix courant des marchés. Pour ôter toute inquiétude aux Hongrois, Godefroi confia ſa perſonne & enſuite celle de ſon frère à Charles leur Souverain, qui les traita d'une manière ſimple & amicale. Ils jurèrent réciproquement ſur l'Evangile d'obſerver les conventions; & la proclamation d'une peine de mort contint la licence & l'animoſité des Soldats Latins. Depuis l'Autriche juſqu'à Belgrade, ils traversèrent les plaines de la Hongrie ſans commettre ou ſouffrir la moindre injure; & la préſence de Charlès, qui voltigeoit ſur leurs flancs avec ſa nombreuſe cavalerie, ſervit autant à la ſûreté des Pélerins qu'à celle de ſes Etats. Les Croiſés atteignirent les bords de la Save, & dès qu'ils eurent

passé la rivière, le Roi de Hongrie rendit les otages, & leur souhaita tous les succès qu'ils pouvoient désirer. En observant la même conduite & la même discipline, Godefroi traversa les forêts de la Bulgarie & les frontières de la Thrace sans tirer l'épée contre un Chrétien. Après avoir traversé la Lombardie sans peine & sans obstacle, Raymond & ses Provinciaux firent une marche de quarante jours dans les contrées sauvages de la Dalmatie (59) & de l'Esclavonie; le Ciel étoit toujours nébuleux, le pays montueux & stérile. Les habitans timides & perfides prenoient la fuite ou cherchoient à surprendre les Pélerins. N'ayant aucune règle fixe de Religion ou de Gouvernement, ils refusèrent des guides & des provisions, massacrèrent dans la nuit tous

(59) Les Familiæ Dalmaticæ de Ducange sont sèches & imparfaites. Les Historiens Nationaux sont modernes & fabuleux. Les Grecs sont éloignés & négligens. Dans l'année 1104, Colman réduisit le pays maritime jusqu'à Trau & Salone (Katona, Hist. Crit. t. III, p. 195—207).

les traîneurs qu'ils atteignirent, & exercèrent continuellement la vigilance du Comte, qui tira plus d'avantages de l'exécution de quelques bandits, que de son entrevue & de son traité avec le Prince de Scodra (60). Les Paysans & les Soldats de l'Empereur Grec le harcelèrent sans cependant l'arrêter dans sa marche entre Durazzo & Constantinople, & se disposoient à troubler le passage des autres Chefs qui s'embarquoient sur la côte d'Italie pour traverser la mer Adriatique. Bohémond étoit pourvu d'armes & de vaisseaux; il ne manquoit ni de prévoyance ni de discipline, & les provinces

(60) Scodras, dans Tite-Live, paroît avoir été la capitale ou la forteresse de Gentius, Roi des Illyriens, *arx munitissima*, & ensuite une colonie romaine (Cellarius, t. 1. p. 393, 394) : elle a pris le nom d'Iscodar ou Scutari (D'Anville, Géograp. ancienne, t. 1, p. 164) : le Sangiac, aujourd'hui Pacha de Scutari ou Schendeire, étoit le huitième sous le Beglerbeg de Romanie, & fournissoit six cents Soldats sur un revenu de 78,787 rixdollars (Marsigli, Stato Militare del Impero Ottomano, p. 128).

d'Epire & de Theſſalie n'avoient encore oublié ni ſon nom ni ſes exploits ; ſes talens militaires & la valeur de Tancrède applanirent tous les obſtacles. Le Prince Normand affecta de ménager les Grecs, mais il permit à ſes Soldats de piller le château d'un Hérétique (61). Les Nobles de France preſsèrent leur marche avec cette ardeur aveugle & préſomptueuſe qu'on a reprochée ſouvent à leur Nation. Depuis les Alpes juſqu'à la Pouille, la marche de Hugues le Grand, des deux Robert & d'Etienne de Chartres, à travers un pays floriſſant & au milieu des acclamations des Catholiques, fut une eſpèce de proceſſion triomphale. Ils bai-

(61) *In Pelagoniâ caſtrum hæreticum.... Spoliatum cum ſuis habitatoribus igne combuſſere.* Nec id eis injuria contigit : *quia illorum deteſtabilis ſermo & cancer ſerpebat, jamque circumjacentes regiones ſuo pravo dogmate fœdaverat* (Robert, Mon. p. 36, 37). Après avoir froidement raconté le fait l'Archevêque Baldric ajoute comme un éloge : *Omnes, ſiquidem illi viatores, Judæos, Hæreticos, Saracenos æqualiter habent exoſos ; quos omnes appellant inimicos Dei* (p. 92).

sèrent les pieds du Pontife Romain, & le frère du Roi (62) de France reçut des mains du Pape l'étendard de St. Pierre. Mais dans cette visite de dévotion & de plaisir, ils négligèrent la saison & les moyens de s'embarquer. L'hiver fut inutilement perdu, & leurs Soldats désespérés se corrompirent dans les villes de l'Italie. La traversée se fit séparément ; & neuf mois après la fête de l'Assomption, fixée par le Pape pour l'époque du départ, tous les Princes Latins se trouvoient dans les environs de Constantinople. Mais le Comte de Vermandois étoit prisonnier ; la tempête sépara ses premiers vaisseaux, & les Lieutenans d'Alexis violèrent les Loix des Nations en s'assurant de la personne du Prince François. Cependant vingt-quatre Chevaliers décorés de leur brillante armure, avoient annoncé l'arrivée de Hugues, &

(62) Αναλαβομενος απο Ρωμης την χρυσην τυ Αγιυ Πετρυ σημαιαν (Alexiad. l. x, p. 288).

ordonné

ordonné à l'Empereur de respecter le Général des Chrétiens Latins & le frère du Roi des Rois (63).

---

(63) Ὁ Βασιλευς των βασιλεων, καὶ αρχηγος τȣ Φραγγικȣ στρατευματος ἁπαντος. Cette pompe orientale est ridicule dans un Comte de Normandie; mais le Patriote Ducange (Not. ad Alexiad., p. 352, 353. Differtat. sur Joinville, p. 315) répète avec complaisance les passages de Mathieu Paris (A. D. 1254), & Froissard (vol. IV, p. 201), qui donne au Roi de France le titre de *Rex Regum* & de Chef de tous les Rois Chrétiens.

Fin du quinzième Volume.



TABLE

Des Matières contenues dans ce quinzième Volume.

Ff ij

Fin de la Table des Matières.

